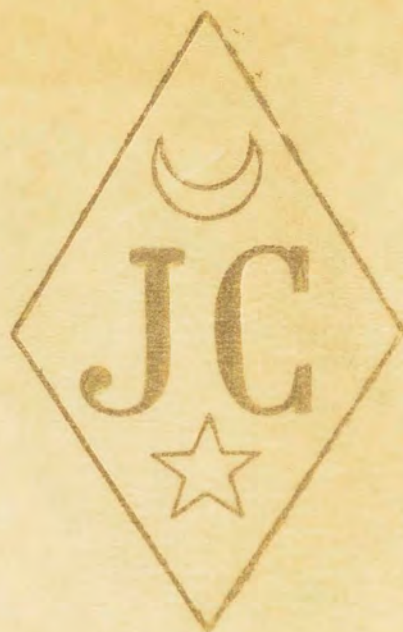
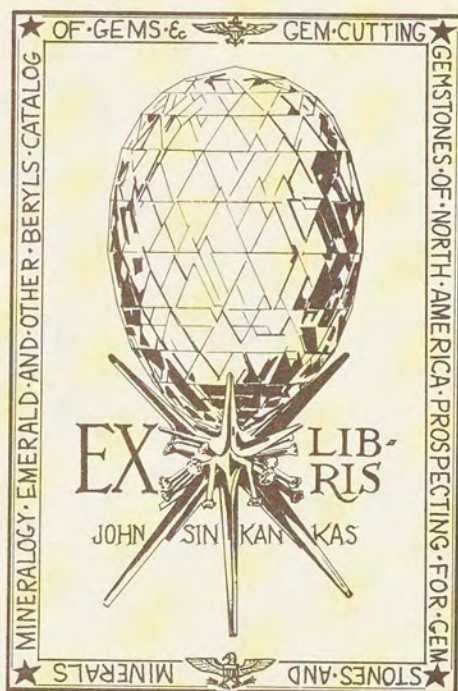






Scudamore
London 1967

Cas 2⁰⁰



UNE PLÉIADE
DE
MAÎTRES-JOAILLIERS

JUSTIFICATION DU TIRAGE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 5 EXEMPLAIRES SUR
PAPIER DES MANUFACTURES IMPÉRIALES DU JAPON
NUMÉROTÉS DE 1 A 5 ; 1000 EXEMPLAIRES SUR
PAPIER VÉLIN DE RIVES FILIGRANÉ AU POINÇON DE
MAITRE JOAILLIER J. C. NUMÉROTÉS DE 6 A 1005 ET
200 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN DE L'ISÈRE.

SSL
RTL 001100

UNE PLÉIADE

DE

MAÎTRES-JOAILLIERS

[CHAUNET]

1780-1930

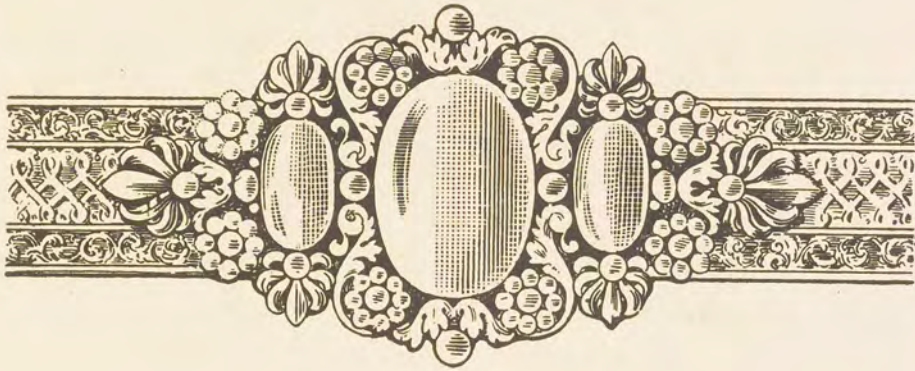


PARIS

M C M X X X

[1930]





I

UN ROYAL DÉCOR

La place Vendôme! Au pourtour, ces façades d'une si souveraine majesté; au centre, la colonne de la Grande Armée, svelte et hautaine, témoignages de l'ordre, de la raison, de la grâce, de la force françaises, légués par deux des règnes les plus illustres de l'histoire: quel cadre plus royal pourrait ambitionner une industrie de haut luxe, dans Paris, ville de mesure, ville d'élégance, ville de goût?

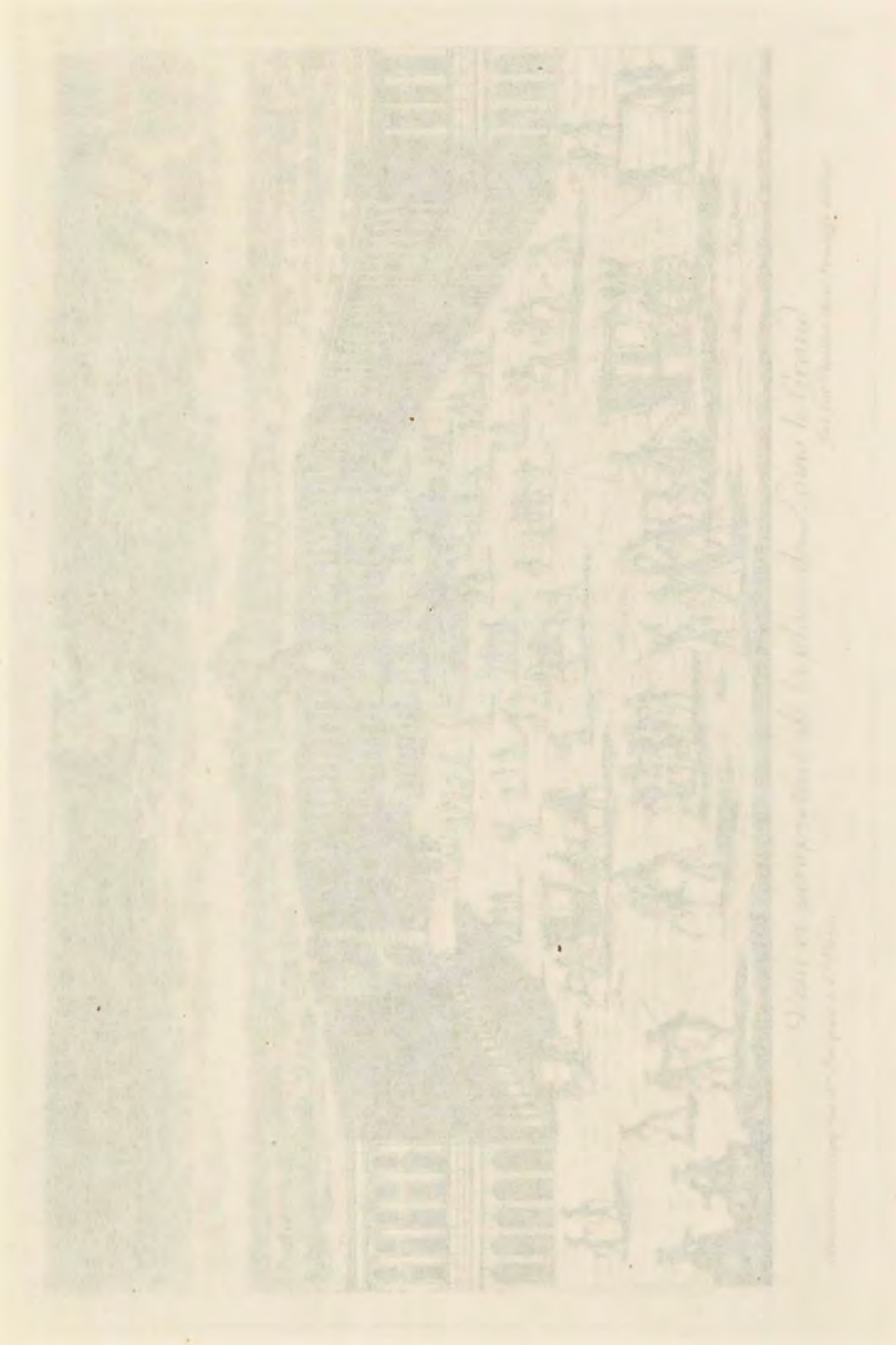
La maison Chaumet, très ancienne aussi, puisqu'elle célèbre cette année même le cent cinquantième anniversaire de sa fondation, y est logée dans l'hôtel portant le n° 12,

qui n'est pas, au point de vue historique, l'un des moins intéressants. Aussi nous permettra-t-on, avant de retracer les annales de la maison dont nous entreprenons de donner ici une monographie complète, de rappeler sommairement le passé des lieux mêmes où elle prospère aujourd'hui.

Dans ses « RECHERCHES CRITIQUES, HISTORIQUES ET TOPOGRAPHIQUES SUR LA VILLE DE PARIS », parues en 1772, Jaillot, bon guide, évidemment, puisqu'il écrit tout près encore des faits qu'il rapporte, fait honneur à Louvois, surintendant des Bâtiments, d'avoir soumis un jour à Louis XIV l'idée de faire construire « une place reliant la rue neuve Saint-Honoré, avec la rue neuve des Petits-Champs ». Le Roi daigna agréer ce séduisant projet.

Or, sur l'emplacement même de la future place s'élevait l'hôtel de Vendôme, que son propriétaire, le duc Louis, arrière-petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, n'habitait plus depuis qu'il avait accepté, au Temple, l'hospitalité de son frère cadet Philippe, grand prieur de Malte. La Couronne acquit donc ce domaine splendide, hôtel et jardins. Le 2 Mai 1686, un arrêt en conseil sanctionnait cet achat, moyennant la somme de 660.000 livres et délimitait le plan des constructions à élever.

Le Grand Roi et ses conseillers — c'étaient Louvois et J. Hardouin-Mansart — avaient tout prévu ; ils se préoccupaient d'assurer à leur œuvre cette « royale beauté » dont parle M^{me} de Sévigné à propos de Versailles. Aussi,



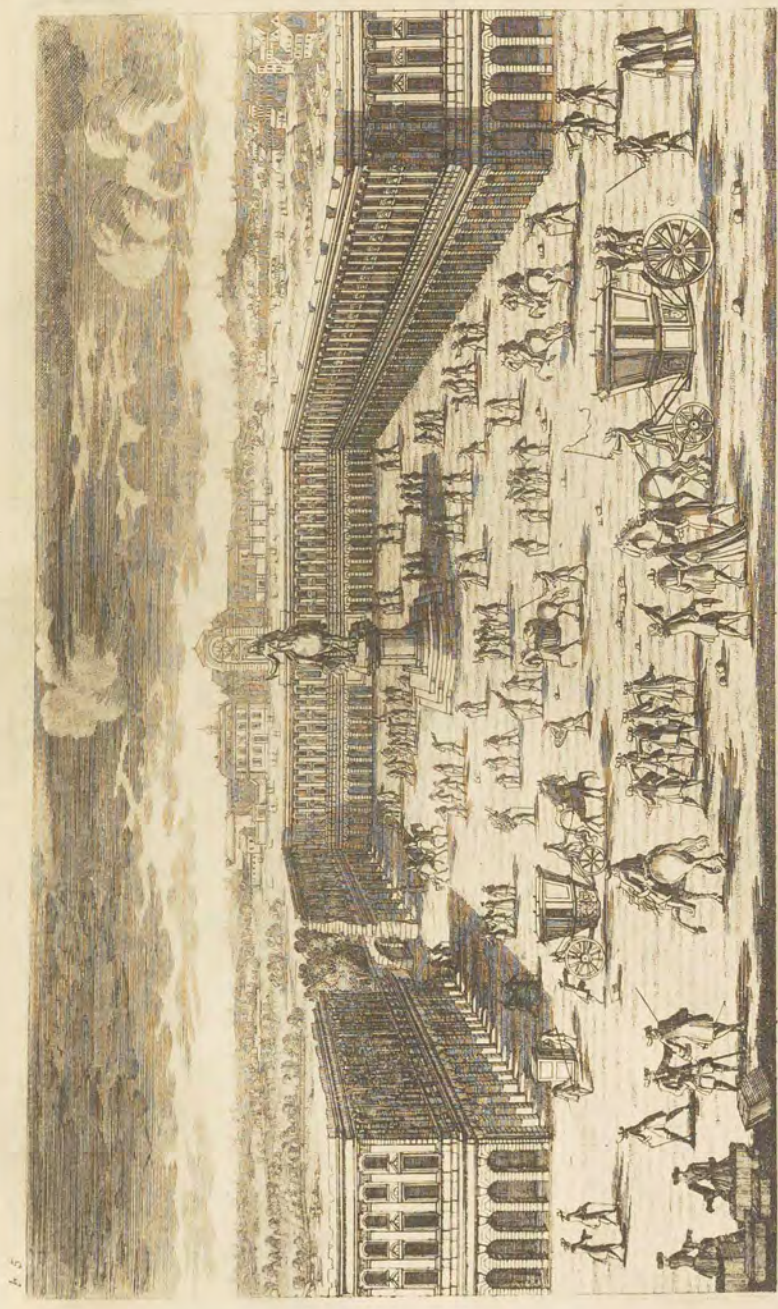
LE PREMIER ÉTAT
DE LA PLACE VENDÔME, JUSQU'EN 1699,
AVEC LA STATUE ÉQUESTRE DE LOUIS XIV
D'APRÈS UNE GRAVURE D'AVELINE

qui n'est pas, au point de vue historique, l'un des moins intéressants. Aussi nous permettra-t-on, avant de retracer les annales de la maison dont nous entreprenons de donner ici une monographie complète, de rappeler sommairement le passé des lieux mêmes où elle prospère aujourd'hui.

Dans ses « RECHERCHES CRITIQUES, HISTORIQUES ET TOPOGRAPHIQUES SUR LA VILLE DE PARIS », parues en 1772, Jaillet, bon guide, évidemment, puisqu'il écrit tout près encore des faits qu'il rapporte, fait honneur à Louvois, surintendant des Bâtiments, d'avoir soumis un jour à Louis XIV l'idée de faire construire « une place reliant la rue neuve Saint-Honoré, avec la rue neuve des Petits-Champs ». Le Roi daigna agréer ce séduisant projet.

Or, sur l'emplacement même de la future place s'élevait l'hôtel de Vendôme, que son propriétaire, le duc Louis, arrière-petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, n'habitait plus depuis qu'il avait accepté, au Temple, l'hospitalité de son frère cadet Philippe, grand prieur de Malte. La Couronne acquit donc ce domaine splendide, hôtel et jardins. Le 2 Mai 1686, un arrêt en conseil sanctionnait cet achat, moyennant la somme de 660.000 livres et délimitait le plan des constructions à élever.

Le Grand Roi et ses conseillers — c'étaient Louvois et J. Hardouin-Mansart — avaient tout prévu; ils se préoccupaient d'assurer à leur œuvre cette « royale beauté » dont parle M^{me} de Sévigné à propos de Versailles. Aussi,



Vie et perspective de la place de Louis le Grand

Musée des Croix rue St. Jacques à St. Pierre *Fait par Guillaume Huet Privilège du Roy*



« afin que les façades fussent uniformes et ne fussent jamais changées », on construisit d'abord sur la cassette royale « le mur d'architecture avec la solidité et les ornements requis à un ouvrage qui doit être aussi considérable que celui-là ». Si bien que la place des Conquêtes — tel était le nom qui lui avait été décerné avant sa naissance — ne fut d'abord, comme tant de choses ici-bas, qu'une façade. Mais de quelle noblesse ! On en juge déjà sur une gravure du temps, reproduisant l'inauguration de la statue de Louis XIV conçue par Girardon, fondue par Jean-Balthazar Keller, qui orna jusqu'à la Révolution le centre de la place et qui représentait le Roi sur un cheval sans harnais et sans selle, la dextre étendue dans le geste pacifique du Marc-Aurèle du Capitole. Au fond, les arcades, toutes les baies sont béantes sur le ciel clair comme dans une arène antique ; mais la majestueuse silhouette de ces portiques offre à l'effigie triomphale un harmonieux décor.

En vérité, quand on envisage cette heureuse réussite, après d'autres, on n'ose renouveler au Roi-Soleil le reproche qu'il s'adressait à lui-même, d'avoir trop aimé les bâtiments. Il n'allait pas lui être accordé, d'ailleurs, de voir parfaire l'œuvre qu'il avait rêvée. Elle ne fut achevée qu'après sa mort.

La jouissance des terrains à bâtir en arrière de ce mur de façade fut concédée aux particuliers qui voudraient les acquérir, « à la charge toutefois de bien et dûment entre-

tenir ledit mur de face de la manière dont il sera construit, sans y rien changer ni ajouter qui en puisse altérer la symétrie ni être vu de ladite grande place. »

Tel est le statut royal, l'édit de classement, si l'on peut dire, précédant tous nos arrêtés ministériels et règlements d'administration publique, qui, jusqu'aujourd'hui, a préservé tant bien que mal contre le vandalisme l'une des plus nobles ordonnances architecturales qui soient sous le ciel.

D'après le plan grandiose qu'avait conçu Louvois, exécuteur diligent des ordres de son maître, autour de cette place monumentale devaient se grouper la Bibliothèque Royale, l'Académie, la Monnaie et un hôtel des Ambassadeurs extraordinaires, destiné à abriter au passage les hôtes étrangers de sa Majesté.

La place, précise Jaillot, encore, ne devait avoir que trois faces et rester ouverte dans toute sa largeur du côté de la rue neuve Saint-Honoré. Ses dimensions prévues étaient de 78 toises de largeur sur 86 de longueur. Elle était, dans le premier plan, rectangulaire, sans pans coupés.

Mais le couvent voisin des Capucines débordait sur ce quadrilatère, avec les terrains à bâtir adjacents. On l'expropria et le fit rebâtir en façade sur la rue neuve des Petits-Champs, où les bonnes sœurs furent transférées en 1689.

Cependant on s'était aperçu bien vite, à peine les travaux en cours, que tout cela allait coûter fort cher ; et quelle que fût sa passion avouée pour la bâtisse, Louis XIV

s'inquiéta. De graves embarras, d'ailleurs, pesaient sur le royaume. La mort de Louvois, survenue le 16 juillet 1691, vint fournir un prétexte pour suspendre les travaux. Le Roi peu à peu renonçait au projet magnifique qu'il avait caressé, se désintéressait de la place des Conquêtes. La statue même de Louis-le-Grand, fondue par Keller dès 1692, attendit jusqu'en 1699 les pompes de l'inauguration solennelle. Et la même année, l'administration des Bâtiments rétrocédait au prévôt des marchands et aux échevins de la bonne ville de Paris les terrains acquis en 1686, à charge de poursuivre l'aménagement de la place. Il n'était plus question d'y édifier les édifices royaux d'abord prévus, Bibliothèque et Monnaie, et hôtel des Ambassadeurs, mais seulement de déterminer la construction de fastueux logis particuliers.

Le plan primitif de Mansart était modifié et sensiblement réduit. Des pans coupés aux quatre angles donnaient à la place la disposition octogonale que nous lui voyons, et l'extrémité sud, au lieu de demeurer ouverte, sans constructions, devenait symétrique avec le côté nord. Et ces dispositions nouvelles allaient nécessiter la démolition et la reconstruction des nobles façades déjà dressées.

Cependant, le croirait-on ? la perspective d'habiter ce site royal et même de faire un peu sa cour au Roi en secondant ses grandioses desseins ne souleva parmi les éventuels acquéreurs des terrains de la place des Conquêtes

qu'un enthousiasme modéré. Il se peut que, dans ce pays où les esprits ont toujours été si particuliers, si férus de franchise, même au temps de l'ordre monarchique, beaucoup aient répugné à jouir d'une maison en tout semblable, d'aspect extérieur tout au moins, à celle du voisin, à s'abriter sous des toits en série, comme nous dirions aujourd'hui.

Si bien que les édiles parisiens, fort embarrassés du somptueux présent, rétrocédèrent bientôt leur privilège à une société immobilière constituée par six financiers en vue de cette opération. Ce fut la Compagnie de Masneuf. Cette cession était consentie moyennant le prix de 620.000 livres, à charge pour Masneuf et ses associés de démolir les façades existantes et de les reconstruire selon le dispositif octogone, avant le 1^{er} octobre 1701 : la compagnie exécuta ponctuellement cet engagement. Et ce fut sous son égide que la place Vendôme prit son définitif essor.



II

LA PLACE VENDÔME EN 1701,
RECONSTRUITE
SELON SON PLAN ACTUEL, OCTOGONAL



qu'un enthousiasme modéré. Il se peut que, dans ce pays où les esprits ont toujours été si particuliers, si fiers de franchise, même au temps de l'ancien monarchique, beaucoup aient répugné à jurer d'une maison entourent semblable, d'aspect extérieur tout au moins, à celui de leurs, à s'abriter sous des toits en série, comme nous dirions aujourd'hui.

Si bien que les écoliers parisiens, fort embarrassés du compteur présent, s'adressèrent à leurs privilèges à une société immobilière constituée par des financiers en vue de cette opération. Ce fut la Compagnie de Masneuf. Cette cession était convenue moyennant le prix de 620.000 livres, à charge pour Masneuf et ses associés de démolir les façades existantes et de les reconstruire selon le dispositif octogone, avant le 1^{er} octobre 1701 : la compagnie exécuta ponctuellement son engagement. Et ce fut sous son égide que la place Vendôme prit son définitif essor.





AVENUE DE LA PLACE DE LOUIS XI GRAND
Dessiné par M. J. B. Delaunay Gravé par M. J. B. Delaunay





II

HOTES ILLUSTRÉS

L'HOTEL qui porte aujourd'hui le n° 12 de la place Vendôme, et dans lequel est établie la maison de joaillerie de J. Chaumet, a été de tout ce bel ensemble un des derniers construits.

Il s'en fallut, on l'a vu, de beaucoup, que la cour et la ville, ainsi que l'on disait alors, se soient ruées vers les demeures somptueuses que la munificence royale leur avait préparées dans ce nouveau quartier. Les exécuteurs des projets du Grand Roi avaient montré quelques illusions, en décrétant, au début de l'entreprise, qu'il serait interdit de vendre à chacun des acquéreurs de terrain plus de deux arcades de

la décorative façade réédifiée par la Compagnie Masneuf. Aussi, dès qu'il apparut que les amateurs ne seraient pas trop nombreux, s'était-on empressé de lever cette restriction.

La liberté ainsi rendue aux transactions immobilières faillit permettre au fameux financier John Law, à l'apogée des faveurs de la fortune, de réaliser un coup d'éclat auprès duquel les plus éberluantes fantaisies de quelques modernes hommes d'affaires semblent de purs enfantillages.

Il avait d'abord, afin de s'y construire une habitation digne de lui, acquis d'Alexandre-Guillaume de la Vieuxville, moyennant 28.500 livres, un des terrains en pan coupé, à droite, en allant à la Seine et du côté du fleuve : le n° 21 actuel.

Puis l'entreprenant Ecossais songea à transférer de la rue Quincampoix à la place Vendôme sa banque même, qui avait si brillamment débuté et qui allait finir si mal. De marché en marché, il aurait accaparé ainsi cinquante-six arcades, soit la moitié plus une du nombre total.

Mais voilà une digression, et il nous faut revenir à l'hôtel n° 12, qui seul nous intéresse, et qui portait alors le n° 5.

« Je ne parle pas, écrit Jaillot, des différents hôtels qui forment cette place. » On regrette cette négligence ou ce dédain, les renseignements qu'il eût pu nous fournir, et qu'il négligea de rappeler, sans doute parce qu'ils lui semblaient alors trop connus, nous intéresseraient certaine-

ment beaucoup, rien n'étant indifférent à nos curiosités de ce qui touche à l'histoire du merveilleux Paris.

Quoi qu'il en soit, les recherches d'archives qu'après maints prédécesseurs nous avons entreprises ne nous ont pas permis de retrouver trace de mutations concernant l'immeuble qui nous occupe avant 1777. Tout ce que nous savons, c'est qu'en 1720 seulement tous les terrains eurent trouvé preneurs et les constructions purent s'achever.

En 1728, le prince de Léon, — de la maison de Rohan, — est désigné comme le propriétaire de l'hôtel n° 5. Il en fut vraisemblablement le premier occupant.

Mais en 1777 seulement commence ce qu'on appelle en style notarial l'origine de propriété.

Le 18 avril de cette année, par contrat passé devant M^c Prévot, notaire à Paris, Anne-Pierre, marquis de Montesquiou-Fezensac, premier baron d'Armagnac, un peu plus tard maréchal-de-camp des armées du Roi et membre de l'Académie française, et Jeanne Hocquart, son épouse, d'une famille de nobles égarés dans la finance, vendaient à Claude Baudard de Vaudrier, seigneur de Saint-James, Trésorier des dépenses du département de la Marine, leur hôtel de la place Vendôme : l'actuel n° 12.

Et Saint-James fut l'hôte le plus opulent de cette demeure, où son empreinte est toujours visible.

C'était, au dire de M^{me} Vigée-Lebrun, excellente portraitiste et experte à scruter les physionomies, un homme

« de moyenne grandeur, gros et gras, visage coloré, de cette fraîcheur qu'on peut avoir à cinquante ans passés, quand on se porte bien et qu'on est heureux ».

Une figure assez banale, en somme, quant au physique au moins, d'après ce signalement ; une figure sans accents et tout en rondeurs. Il semble n'avoir pas beaucoup retenu l'attention de l'artiste, familière de plus authentiques grandeurs. Il est « heureux » c'est le trait dominant du croquis. Il en jouit copieusement. Non, d'ailleurs, sans intelligence, avec quelque raffinement même, soit que sous cette enveloppe un peu lourde qu'a décrite M^{me} Vigée-Lebrun il fût doué d'un tact inné qui le guidait, soit qu'il eût su s'entourer de conseillers éprouvés.

Toujours est-il qu'à peine propriétaire de l'ancien hôtel de Montesquiou-Fezensac il confiait à Bellanger, architecte du comte d'Artois, le créateur de Bagatelle, le soin d'aménager et de décorer son nouveau foyer. On verra plus loin avec quel art et quelle réussite ses intentions furent comblées.

Dans le même temps, non loin de Bagatelle, « folie » du futur Charles X, Baudard faisait édifier, sur sa terre de Saint-James, cette maison de plaisance, cette fastueuse gentilhommière qui allait étonner même en ces jours de faste. Il y déployait une prodigalité faite pour éblouir jusqu'à son auguste voisin : « Je voudrais bien, soupire de temps à autre le frère du Roi, faire passer chez moi un bras du ruisseau d'or qui coule de son rocher. »



LE GRAND SALON DE L'HÔTEL
DE SAINT-JAMES, PLACE VENDÔME

ŒUVRE DE BELLANGER

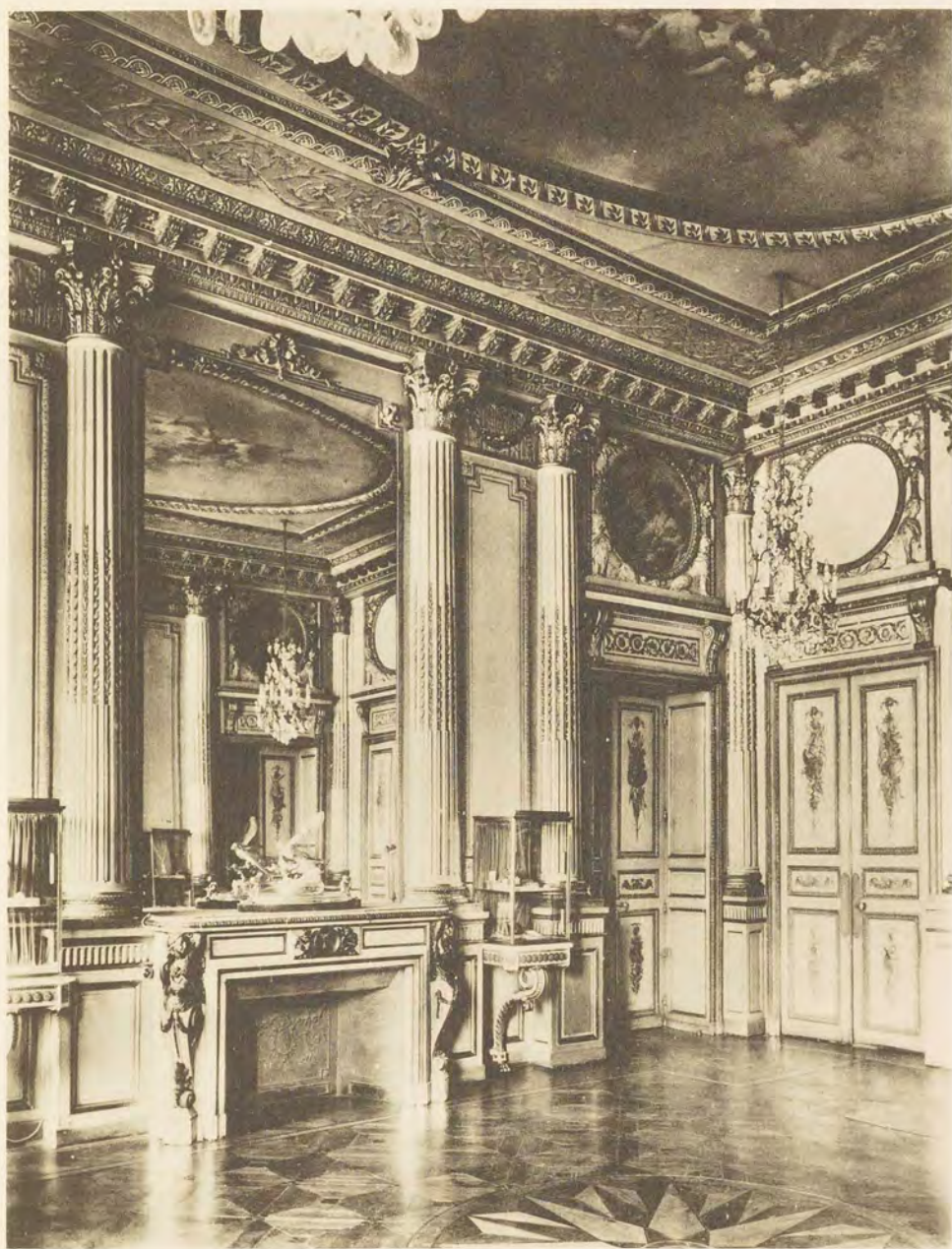
(Actuellement Maison J. Chaumet).

« de moyenne grandeur, gros et gras, visage coloré, de cette fraîcheur qu'on peut avoir à cinquante ans passés, quand on se porte bien et qu'on est heureux ».

Une figure assez banale, en somme, quant au physique au moins, d'après ce signalement ; une figure sans accents et tout en rondeurs. Il semble n'avoir pas beaucoup retenu l'attention de l'artiste, familière de plus authentiques grandeurs. Il est « heureux » c'est le trait dominant du croquis. Il en jouit copieusement. Non, d'ailleurs, sans intelligence, avec quelque raffinement même, soit que sous cette enveloppe un peu lourde qu'a décrite M^{me} Vigée-Lebrun il fût doué d'un tact inné qui le guidait, soit qu'il eût su s'entourer de conseillers éprouvés.

Toujours est-il qu'à peine propriétaire de l'ancien hôtel de Montesquieu Faumarc il confiait à Bellanger, architecte du comte d'Artois, le créateur de Bagatelle, le soin d'aménager et de décorer son nouveau foyer. On verra plus loin avec quel art et quelle réussite ses intentions furent comblées.

Dans le même temps, non loin de Bagatelle, « folie » du futur Charles X, Baudard faisait édifier, sur sa terre de Saint-James, cette maison de plaisance, cette fastueuse gentilhommière qui allait étonner même en ces jours de faste. Il y déployait une prodigalité faite pour éblouir jusqu'à son auguste voisin : « Je voudrais bien, soupire de temps à autre le frère du Roi, faire passer chez moi un bras du ruisseau d'or qui coule de son rocher. »





Un trait donnera l'idée de ses folies.

Un jour que le roi Louis XVI se rendait à la chasse, il rencontra un étrange équipage : quarante robustes chevaux traînant un énorme bloc de pierre. Le souverain, intrigué, envoya quelqu'un de sa suite savoir ce que c'était : « Sire lui rapporta le messenger, c'est un rocher destiné au jardin que fait arranger à Neuilly un financier, Baudard. »

Ce souvenir ne devait plus s'effacer de la mémoire du Roi.

C'est à ce rocher aussi que faisait allusion la boutade du comte d'Artois plus haut rapportée.

Thiéry qui, dans son GUIDE DES AMATEURS ET DES ETRANGERS VOYAGEURS A PARIS, paru en 1787, a décrit longuement la « folie Saint-James », ainsi que la foule a baptisé ce château, Thiéry est plus laconique lorsqu'il décrit l'hôtel de la place Vendôme.

« Cette maison est remarquable par un magnifique salon, dont le plafond et le dessus des portes ont été peints par M. la Grenée le jeune, peintre du Roi. Ce salon est richement décoré d'après les dessins de M. Bellanger, architecte de Mgr le comte d'Artois, dont nous avons déjà eu l'occasion de citer le talent. »

Il mentionne encore que l'hôtel Baudard de Saint-James possède un de ces cabinets d'histoire naturelle si fort en vogue qu'il n'en existe pas moins de trois autour de la place Vendôme, tous trois appartenant à des financiers.

Tant de gaspillages effrénés ne pouvaient aboutir qu'à des catastrophes, d'autant qu'ils n'étaient évidemment que les signes extérieurs de désordres plus graves.

Enfin, et cet épisode détermine l'écroulement de sa prodigieuse fortune, Baudard de Saint-James se trouve mêlé à la malencontreuse affaire du collier de la Reine. C'est même lui qui va en précipiter le dénouement.

Ayant, un peu étourdiement, cautionné le candide et fol cardinal de Rohan, il allait, à la réflexion, être amené à entretenir de cette ténébreuse affaire l'abbé de Vermond, confesseur de la Reine, par qui tout fut révélé au Roi. Ainsi mêlé au procès qui allait s'ouvrir, le Trésorier des dépenses du département de la Marine alla, dans les plus courts délais, rejoindre à la Bastille le cardinal Louis de Rohan.

Sa détention fut assez courte. Mais ses affaires, qui n'étaient peut-être pas dans un ordre parfait, reçurent de cette disgrâce une rude atteinte. En vain on tenta d'y remettre de l'ordre. La débâcle ne put être conjurée. Ce fut la banqueroute, une banqueroute de 25 millions, déclarée dans les premiers mois de 1787.

Saint-James ne put survivre à ce désastre. Le 7 juillet, un convoi de pauvre conduisait à sa dernière demeure « le plus prodigue, le plus extravagant et finalement le plus malheureux des financiers. » Cette fin lamentable lui ramena du moins des sympathies. Le dénûment dans lequel il s'en allait apparut comme une marque de probité.

La Cour des Aides, dont Baudard de Saint-James était justiciable, en sa qualité de Trésorier des dépenses du département de la Marine, fut chargée de la liquidation de son avoir.

La résidence de Paris, la « folie de Neuilly », avec tout ce qu'elles contenaient de ruineuses merveilles, furent mises en vente.

Au jour de la déconfiture, le marquis de Castries, ministre de la Marine, en avait annoncé la nouvelle au Roi, si simple lui-même dans ses goûts et façons.

— Ah ! oui, souligna Louis XVI qui se souvenait de la rencontre de naguère, ... l'homme au rocher !

Quant à l'hôtel de la place Vendôme, mis en adjudication le 16 avril 1788, il échut au sieur Claude-Denis Dodun. A sa mort, ses héritiers, sa veuve, la dame Julie Bourgeois, remariée à Jacques Cambry, et ses enfants le revendirent aux sieurs Piat, Lefebvre et C^{ie} qui étaient commerçants à Tournay. L'acte fut reçu le 19 floréal an VI (9 mai 1798) par M^e Pezet de Corval, notaire à Paris.

Cette société ne conserva pas longtemps son acquisition. Le 25 ventôse an X (16 mars 1802) par devant le même notaire, l'hôtel était cédé à M. Louis-François Delarue et à M^{me} Anne-Rose Solier, son épouse, acquéreurs conjoints.

La belle demeure ne fait que passer de mains en mains. Elle appartient, à partir du 8 juillet 1806, à M. Paul La-

mayrion, médecin à Versailles, qui l'a achetée à M. Delarue, en l'étude Postette. A dater du 6 avril 1809 (acte passé en l'étude de M^e Debraye), elle est à M^{me} Marie-Elisabeth-Antoinette Bernard de Civrieux, femme de M. Marc-Antoine-Grégoire Michel, banquier.

Une vicissitude de ce financier la fait passer aux mains de M. Therret. Puis une nouvelle mutation met l'immeuble en la possession de M. Parent, jusqu'au 11 décembre 1866, époque à laquelle l'acquiert, en l'étude de M^e Acloque, notaire, M. Say l'un des grands raffineurs parisiens. Puis, par héritage, il passe, en 1878, à M^{me} la princesse Amédée de Broglie, née Constance Say, et enfin, le 25 février 1920, est acheté par la Compagnie de Peñarroya qui en est actuellement propriétaire.

Sous ces divers possesseurs, l'hôtel qui abrite aujourd'hui la maison Chaumet, et qui est vaste et comporte plusieurs appartements, a eu des locataires nombreux, dont certains notables, voire illustres. Il y avait eu, par exemple, sous l'ancien régime, le fameux président de Caze.

De 1792 jusqu'au 12 nivôse an v, l'administration départementale de la Seine avait établi là partie de ses bureaux; en 1839 s'y installait l'ambassade de Russie. En 1854, le bel immeuble prélude à sa destinée industrielle et commerciale: M. M. Parent et Schaeken, entrepreneurs, y ont leur cabinet d'affaires. En 1860 la Compagnie internationale du Canal de Suez y établit son siège social.



LE ROCHER
DE LA « FOLIE SAINT-JAMES »
D'APRÈS UN TABLEAU DE CHATELET

mayrion, médecin à Versailles, qui l'a achetée à M. Dela-
rue, en l'étude Postette. A dater du 6 avril 1809 (acte
passé en l'étude de M^e Debraye), elle est à M^{me} Marie-
Elisabeth-Antoinette Bernard de Civrieux, femme de
M. Marc-Antoine-Grégoire Michel, banquier.

Une vicissitude de ce financier la fait passer aux mains
de M. Therret. Puis une nouvelle mutation met l'immeuble
en la possession de M. Parent, jusqu'au 11 décembre 1866,
époque à laquelle l'acquiert, en l'étude de M^e Acloque,
notaire, M. Say l'un des grands raffineurs parisiens. Puis,
par héritage, il passe, en 1878, à M^{me} la princesse Amé-
dée de Broglie, née Constance Say, et enfin, le 25 fé-
vrier 1920, est acheté par la Compagnie de Peñarroya
qui en est actuellement propriétaire.

Sous ces divers possesseurs, l'hôtel qui abrite aujour-
d'hui la maison Chaumet, et qui est vaste et comporte
plusieurs appartements, a eu des locataires nombreux, dont
certains notables, voire illustres. Il y avait eu, par exemple,
sous l'ancien régime, le fameux président de Caze.

De 1792 jusqu'au 12 nivôse an v, l'administration
départementale de la Seine avait établi là partie de ses
bureaux; en 1839 s'y installait l'ambassade de Russie.
En 1854, le bel immeuble prélude à sa destinée industrielle
et commerciale: M. M. Parent et Schaeken, entrepre-
neurs, y ont leur cabinet d'affaires. En 1860 la Compagnie
internationale du Canal de Suez y établit son siège social.





Parmi ceux qui l'habitèrent bourgeoisement, on cite encore la spirituelle et toute séduisante Augustine Brohan, l'inégalable soubrette des Français, et en 1889, la liste des locataires porte les noms du comte de Casa-Miranda et de la comtesse : probablement, croyons-nous, une autre étoile de théâtre, l'inoubliable Ophélie, la grande cantatrice suédoise Christine Nilsson, mariée à un gentilhomme espagnol.

Mais entre ces hôtes de passage si divers, il en est deux au moins qui méritent que l'on évoque plus longuement leur mémoire : Frédéric Chopin, qui mourut là, M^{lle} Eugénie de Montijo, la future Impératrice des Français, de qui le merveilleux et tragique rêve prit sous ce toit son envolée.

Une plaque sur la façade rappelle :

FRÉDÉRIC-FRANÇOIS CHOPIN,
NÉ A ZELAZOWA-WOLA (POLOGNE)
LE 22 FÉVRIER 1809
EST MORT DANS CETTE MAISON
LE 17 OCTOBRE 1849.

Ce dernier acte de la vie du grand musicien fut digne de sa carrière romanesque. Eut-il pour cadre l'une des pièces d'apparat, ce salon fameux décoré avec tant d'élégance par Bellanger et Lagrenée le Jeune, par exemple ? Cette existence fiévreuse eût mérité à son déclin un tel décor.

La musique, sa grande passion, hanta jusqu'à son dernier souffle cette âme « à la fois douce et cruelle » selon le mot de M^{me} Sand, qui l'avait éprouvée.

Ce fut au matin du 17 octobre, à 2 heures, que Frédéric Chopin exhala son dernier souffle.

Un temps vint, un peu plus tard, où les journaux dits boulevardiers eussent consacré à une telle disparition des colonnes entières. Dans le JOURNAL DES DÉBATS, une note de quelques lignes, en première page, l'annonça le lendemain, précisant que Chopin avait succombé à trente-neuf ans à la maladie de poitrine qui le consumait depuis de longues années. Il s'était éteint entre les bras d'un de ses élèves. « Sa noble sœur, accourue du fond de sa Pologne », assistait à ses derniers moments. D'autres femmes encore l'entouraient, et des exilés, ses frères d'infortune, s'étaient mêlés à elles.

Toutefois, à quelques jours de là, dans son feuilleton dramatique du 22 octobre, Jules Janin narrait avec émotion les suprêmes moments du grand virtuose. Les dernières lignes de son récit devaient, plus tard, inspirer maint artiste et nous ont valu quelques tableaux plus ou moins heureux.

« Quelques heures avant l'heure dernière, écrivait-il, l'artiste expirant suppliait une dame de son pays de lui chanter une dernière fois le chant national de la Pologne partagée, et la dame, dans tout l'éclat de la beauté, de la jeunesse, avec la voix de Madame Sontag, se mit à entonner cet hymne de triomphe ; ainsi chantant elle pleurait, mais Chopin fermait les yeux et il ne la vit pas pleurer. »

« On le croyait expiré, il se réveilla et sa dernière prière fut celle-ci : le *REQUIEM*. Alors une de ses plus jeunes élèves se mit au piano et elle joua le *REQUIEM* de Mozart, comme Chopin le jouait lui-même il y a sept à huit printemps.

« On voyait sur son visage pâlisant encore, qu'il suivait la note plaintive... A la note suprême, il expirait. »

D'autres versions propagées par quelques témoins de cette sereine agonie circulèrent bien vite par la ville. Si elles différaient dans le menu, elles s'accordaient à reconnaître que Chopin avait eu une fin édifiante. L'une d'elles voulait qu'au lieu de l'hymne à la Pologne martyre, le glorieux moribond eût demandé un cantique à la Vierge, puis un psaume. Et c'était la comtesse Delphine Potocka, — la « dame dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse » que le discret Janin se garde de nommer, — vision blanche pareille à une muse des *Nuits*, dressée au chevet funèbre, qui avait déferé à ce désir ardent.

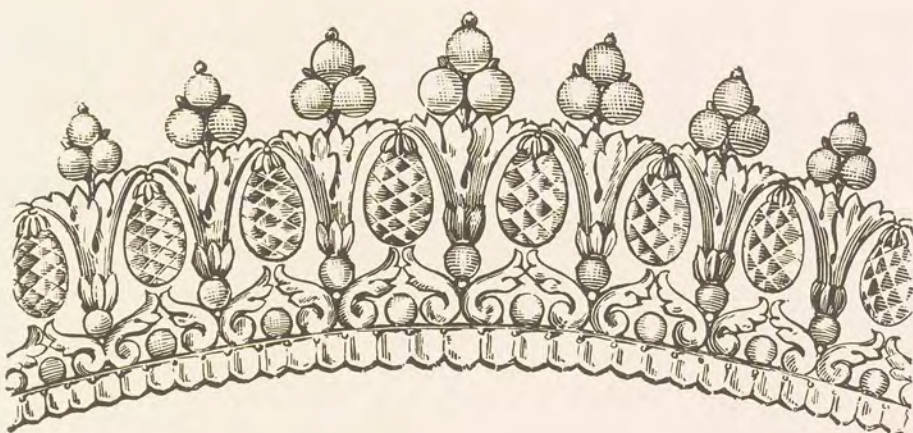
Le dernier grand souvenir qui se rattache à l'hôtel n° 12 est plus rapproché de nous.

Sous ce même toit qui avait abrité l'agonie de Chopin commençait de s'épanouir, quelques années plus tard, le bonheur de celle qui, aux côtés de l'Empereur Napoléon III, allait, près de vingt ans, goûter l'ivresse d'occuper « le plus beau trône du monde ».

Une étrange coïncidence avait voulu, en effet, que la comtesse de Montijo, arrivant à Paris avec sa fille Eugénie, s'installât — oh ! bien modestement ! — au 12 de la

place Vendôme, non loin de cet hôtel du Rhin que le prince Louis-Napoléon, à son retour d'exil, avait quelque temps habité et qu'il n'avait quitté que pour aller occuper, comme Président de la République, le palais de l'Élysée, pour lui antichambre des Tuileries. A la première visite qu'il fit à la belle étrangère, captivé, séduit sitôt qu'elle lui eut été présentée chez la princesse Mathilde, ce voisinage dut éveiller sans doute en lui plus d'un souvenir.

Ce fut donc là qu'il rendit ses hommages à M^{lle} de Montijo, cependant que se déroulaient les événements politiques qui allaient faire du Prince Président, de « M. Louis Bonaparte, » ainsi que continuaient de dire les libéraux, l'Empereur des Français. Et ce fût là aussi, et gravissant ce même escalier qui conduit aujourd'hui aux salons de la maison Chaumet, aux anciens salons de Baudard de Saint-James, que, le 1^{er} janvier 1853, un courrier de la maison de l'Empereur apportait à la comtesse de Montijo la lettre autographe par laquelle Napoléon III sollicitait la main de sa fille, Eugénie, comtesse de Teba. Dans le même temps on pressait l'aménagement des appartements de l'Élysée où la fiancée impériale et sa mère allaient résider jusqu'au matin de la cérémonie de Notre-Dame, le 30 janvier 1853, un mois après la demande, — tant était grande l'impatience du souverain amoureux.



III

LE JOAILLIER DE L'EMPEREUR

LA notoriété de la maison Chaumet remonte à Etienne Nitot, son fondateur, qui avait ouvert rue Saint-Honoré, vers 1780, un assez modeste magasin de bijouterie et d'horlogerie, mais de qui l'avènement de l'Empire allait faire très rapidement la fortune avec celle de quelques autres.

Marie-Etienne Nitot était né le 2 avril 1750 à Paris, où il devait mourir le 9 septembre 1809. Ses parents étaient originaires de l'Ile-de-France, de la région de Château-Thierry.

Il y a, au commencement de son ascension, une his-

toire, — ou une légende —, que M. Henri Vever, dans son ouvrage très documenté au point de vue technique, LA BIJOUTERIE AU XIX^e SIÈCLE, auquel nous allons faire de larges emprunts, a ainsi racontée, d'après son confrère, M. Massin. Celui-ci en tenait les détails de Joseph Halphen, petit-fils de Salomon Halphen qui avait été l'associé de Nitot.

« Un soir que Bonaparte se rendait au Théâtre-Français, racontait donc M. Massin, les chevaux de sa voiture prirent peur, s'emballèrent et vinrent s'abattre rue Saint-Honoré, juste en face de la boutique de Nitot, lequel, voyant ce qui se passait, se précipita au secours du Premier Consul, le fit entrer chez lui et lui prodigua des soins dont le vainqueur et héros impassible de tant de batailles avait, paraît-il, grand besoin. Remis de la secousse éprouvée, Bonaparte remercia Nitot, promettant de se souvenir de lui, ce qu'il fit comme on va le voir.

« Le 18 mai 1804, le Sénat offrait le titre d'Empereur des Français au Premier Consul. Tout aussitôt on parla du sacre, et Nitot, qui avait plus de titres à la gratitude de Napoléon que de connaissances en joaillerie, conçut néanmoins l'ambition de fournir les insignes du sacre. C'est alors qu'il s'entendit avec Salomon Halphen, joaillier négociant à Paris, dont l'expérience pouvait lui donner les moyens de réussir. Les deux associés arrêtèrent leur plan et se rendirent aux Tuileries, dont les portes s'ouvrirent toutes grandes au nom de Nitot.

« Voici nos solliciteurs en face du maître de l'Europe. Nitot balbutiant et tremblant expose sa requête. Il demande tout simplement de fournir les insignes impériaux. A cette demande, l'Empereur qui connaît Nitot et n'a qu'une confiance médiocre dans ses capacités artistiques, fait une moue un peu dédaigneuse, ce que voyant celui-ci s'enhardit. Il présente alors son ami comme l'homme le plus entendu en joaillerie et prêt à le seconder dans la tâche à remplir. « Soit, dit alors l'Empereur, c'est accordé, seulement le temps presse, tu vas commencer immédiatement. »

Cette anecdote, dont le ton rappelle assez l'avantageux récit du voltigeur Bernard de la Côte d'Or, « ce guerrier qui répandait parmi les ennemis la terreur et la mort », est pittoresque, certes, mais demande sans doute à être passé au crible d'une critique attentive. C'est déjà, semble-t-il, de l'histoire romancée.

Nous avons cherché attentivement dans le journal le mieux documenté de l'époque, — j'ai nommé de nouveau LES DÉBATS — et sans la trouver, la trace d'un accident de voiture survenu au général Bonaparte pendant les deux années 1802 et 1803, au cours desquelles il s'est en effet rendu quelquefois au Théâtre de la République, et non au Théâtre-Français. Nous n'avons rencontré que le récit d'un menu incident de ce genre survenu à Saint-Cloud, un jour que le Premier Consul, conduisant lui-même à quatre, promenait M^{me} Bonaparte. Ce qui ne suffirait pas

pour permettre de conclure que l'amusant récit de M. Massin n'est pas véridique...

Seulement, quelques autres détails encore éveillent la suspicion. Ainsi cette audience aux Tuileries, cette arrivée en trombe devant des portes qui s'ouvrent « toutes grandes », de deux hommes dont l'un est inconnu de l'Empereur et va lui être présenté au hasard d'une conversation.

Non ! Qu'on nous laisse croire qu'il y avait au seuil du palais de César une autre étiquette et d'autres gardes : on en a d'éclatants témoignages.

Enfin la petite causerie familière s'engage, entre l'Empereur et Nitot, en présence d'Halphen, personnage muet et encore inconnu.

Le « bijoutier-horloger de la rue Saint-Honoré » expose sa requête ; mais le maître n'a en son art qu'une confiance limitée, — chose qui apparaît assez extraordinaire, quand on apprend, à quelques pages de là, que l'année précédente, en 1803, le Premier Consul avait déjà fait à Nitot une commande. Et quelle commande ! Une épée de grand apparat, le symbole même de la puissance du génial soldat, une arme dont il va être parlé tout à l'heure, et sur la garde de laquelle était monté le plus insigne joyau de l'ancienne couronne de France, le RÉGENT.

Cependant, laissons la parole à M. Henri Vever qui, toujours d'après M. Massin, va nous raconter la suite de

l'étonnante audience impériale, après l'octroi de la commande sollicitée.

— Tu vas commencer immédiatement, avait dit bien familièrement l'Empereur.

« Nitot, assure M. Massin, ne demandait pas mieux, mais quelque chose lui manquait. Prenant son courage à deux mains, il s'écria : « Sire, nous voulons bien, mais nous n'avons pas le sou. » Cri du cœur, cri de détresse qui fut entendu, car l'Empereur, après avoir dit que la chose pourrait s'arranger, signait séance tenante l'ouverture d'un crédit de 2.500.000 francs sur le Trésor, première avance sur des fournitures qui devaient s'élever de quinze à dix-huit millions. Et si Nitot et son ami gagnèrent chacun un joli million avec les insignes qu'ils eurent à fournir, ce fut grâce à ce que les chevaux du Premier Consul avaient eu le bon esprit de prendre le mors aux dents et de jeter leur maître dans la boutique et les bras d'un horloger. »

Rangeons à sa place, une fois pour toutes, cette innocente image d'Epinal. On sait, d'autre part, d'après un billet de M. de Rémusat, premier chambellan, à J.-B. Isabey, lui déléguant « l'autorité de sa place » et la lui confiant tout entière pour cet objet, que cet artiste fut chargé de diriger l'exécution de tous les costumes et accessoires du sacre, avec cette recommandation : « L'intention de l'Empereur est qu'on se serve le plus possible de tous les fournisseurs et ouvriers ordinaires. » Nitot était

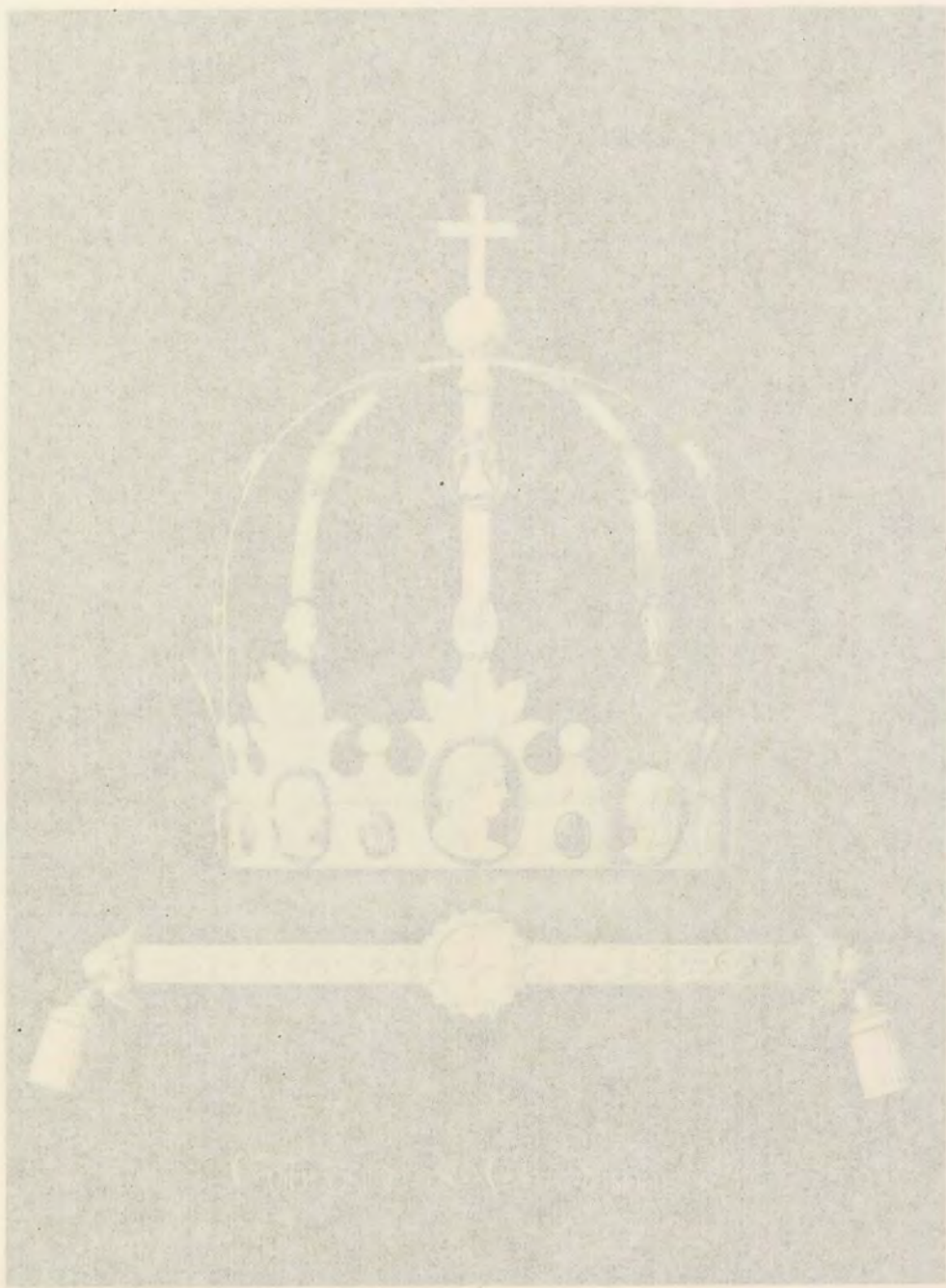
du nombre. Il avait succédé comme fournisseur des Tuileries à Ménière, ancien joaillier de la Couronne, qui avait servi Louis XVI avec dévouement, mais qui était demeuré très royaliste, trop pour le goût du Premier Consul. Nitot eut sa part légitime des commandes, tout simplement.

En réalité, il est probable que c'est par Joséphine qu'il avait conquis les bonnes grâces de Bonaparte. Car lorsque Foncier, fils d'un orfèvre de l'ancien régime, et depuis longtemps le joaillier de la famille de Beauharnais, se fut retiré des affaires, enrichi, c'est à Nitot que, désormais, s'adressa pour ses bijoux la « citoyenne Bonaparte ».

Toujours est-il que Nitot, auteur de la splendide épée consulaire de 1803, avait déjà dû enlever de haute lutte cette commande. Car on connaît un autre projet d'une épée sur laquelle devait être monté le RÉGENT et qui était l'œuvre d'un de ses concurrents. Il est à croire que ce ne fut pas le seul goût du vainqueur d'Austerlitz qui décida du choix d'une œuvre d'art qu'allaient orner les plus belles gemmes de la Couronne. Il y avait alors à Paris d'excellents juges en la matière. Si Nitot fut choisi, ce ne dut être qu'à bon escient, on peut en être assuré.

M. Henri Vever a décrit ainsi l'épée du Premier Consul, l'une des pièces maîtresses sorties des ateliers de Nitot :

« Sur la garde étincelle le RÉGENT, aux côtés duquel veillent deux dragons ailés, dont la queue se termine en forme de fer de flèche. La poignée est en jaspe sanguin,



LA COURONNE
DITE DE CHARLEMAGNE

*Actuellement dans la Galerie d'Apollon
au Musée du Louvre.*

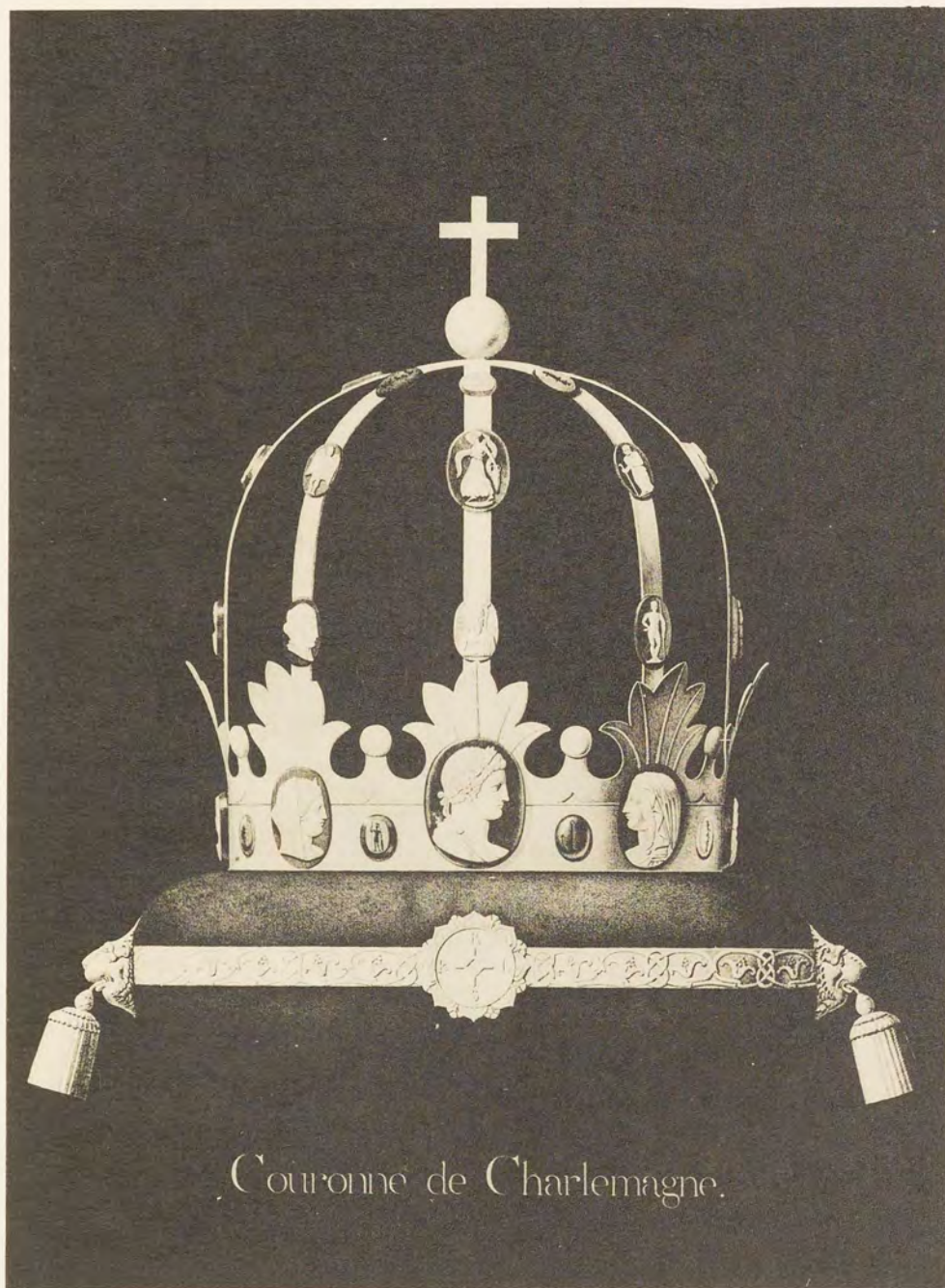
du nombre. Il avait été le fournisseur des Tuileries à Mémie, ancien maître de la Couronne, qui avait servi Louis XVI à son dévouement, mais qui était demeuré très royaliste, malgré le grade de Premier Consul. Nitot est en part le maître des commandes, tout simplement.

En effet, c'est par Joséphine qu'il avait connu le bon goût de Bonaparte. Car lorsque France, elle-même, sortait de l'ancien régime, et depuis longtemps le maître de la famille de Beauharnais, se fut mis à l'œuvre, c'est à Nitot que, désormais, c'était pour lui faire la « citoyenne Bonaparte ».

Toutefois, il est à noter, auteur de la splendide épée commandée par le général, mais déjà dû enlever de haute lutte cette commande à un autre projet d'une épée de commandement. Il est à croire que ce ne fut pas le vainqueur d'Austerlitz qui décida de commander une épée et qu'allaient orner les plus belles garnitures de la Couronne. Il y avait alors à Paris d'excellents artisans de la matière. Si Nitot fut choisi, ce ne dut être qu'à tort, on peut en être assuré.

Si Nitot l'emporta, ainsi l'épée du Premier Consul, l'épée de commandement sortit des ateliers de Nitot :

C'est la grande épée de commandement, aux côtés duquel se tenait le RÉGENT, dont la queue se termine en pointe de fer de frêne. La poignée est en jais sanguin,



Couronne de Charlemagne.



sur lequel sont appliqués trois gros diamants. Toute l'ornementation très finement ciselée est encore fortement imprégnée de style Louis XVI.»

Ajoutons, pour être complet, que trois autres diamants scintillaient sur l'arc de jointure, terminé au pommeau par un mufler monstrueux, et qu'un très gros brillant ornait le pommeau même.

Quant au fourreau, il est en écaille, avec une chape sertissant un diamant encore, une frette d'or au tiers supérieur et une bouterolle pareillement d'or ciselé. La lame, triangulaire, porte la marque de Boutet, à Versailles; elle est damasquinée à sa partie supérieure d'un trophée de drapeaux, de guirlandes et de gloires rayonnantes.

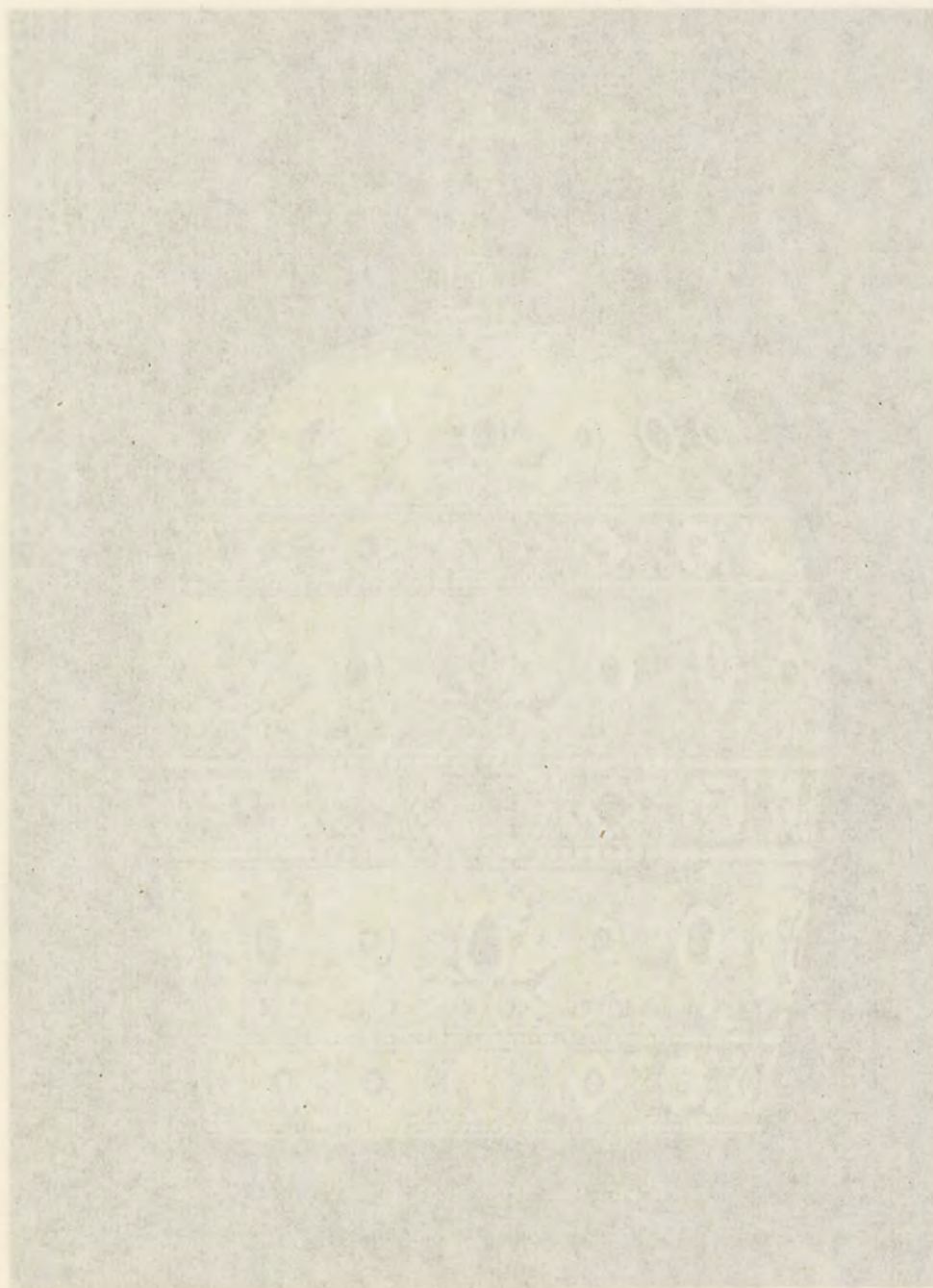
« C'était, a souligné un autre orfèvre, M. Germain Bapst, la première fois que le RÉGENT quittait une parure de souveraine pour venir orner le sabre d'un soldat; mais ce soldat était le vainqueur d'Austerlitz... » Pas encore, ferons-nous timidement observer, mais deux ans plus tard, le 2 décembre 1805, jour anniversaire du couronnement, il allait être ce vainqueur.

Cette épée, l'Empereur la ceignit effectivement le jour du sacre. Elle figure, portée sous une écharpe de soie blanche, sur le dessin d'Isabey, L'EMPEREUR EN PETIT COSTUME, où il apparaît drapé du manteau de cour à haut collet, coiffé du chapeau empanaché avec ganse et bouton de diamants, en uniforme d'apparat semblable à celui que

l'on voit, dans la grandiose composition du SACRE, plus exactement du COURONNEMENT, à tous les maréchaux, à tous les dignitaires.

Mais ce « petit costume » il ne l'avait porté que pour aller des Tuileries à Notre-Dame. A la sacristie de la cathédrale, il allait revêtir le grand costume à la romaine immortalisé par David : la robe blanche, le manteau de pourpre semé d'abeilles d'or, avec un glaive de style antique, à la poignée d'émail bleu, à la garde formée d'une aigle éployée, au fourreau de velours rehaussé de précieuses orfèvreries, et poser sur son front le laurier d'or des Césars. De même, de son côté, dans la grande salle de l'archevêché, le Saint-Père s'était paré des ornements pontificaux. Tout avait été préparé pour cette double métamorphose avec des soins méticuleux, on peut le croire ; l'étiquette avait prévu jusqu'à la longueur des tapis recouvrant les tables où reposaient vêtements et insignes. La lecture du programme de cette solennité sans pareille, signé du grand-maître des cérémonies, L.-P. de Ségur, est d'ailleurs l'une des plus curieuses, des plus intéressantes que l'on puisse faire quand on garde au cœur quelque secret penchant pour les fastes historiques, quand on est, comme parle le poète, « de ceux dont le passé presse l'âme inquiète. »

Quel prestige, par exemple, surgit de cette simple phrase : « L'Impératrice recevra à genoux la couronne que



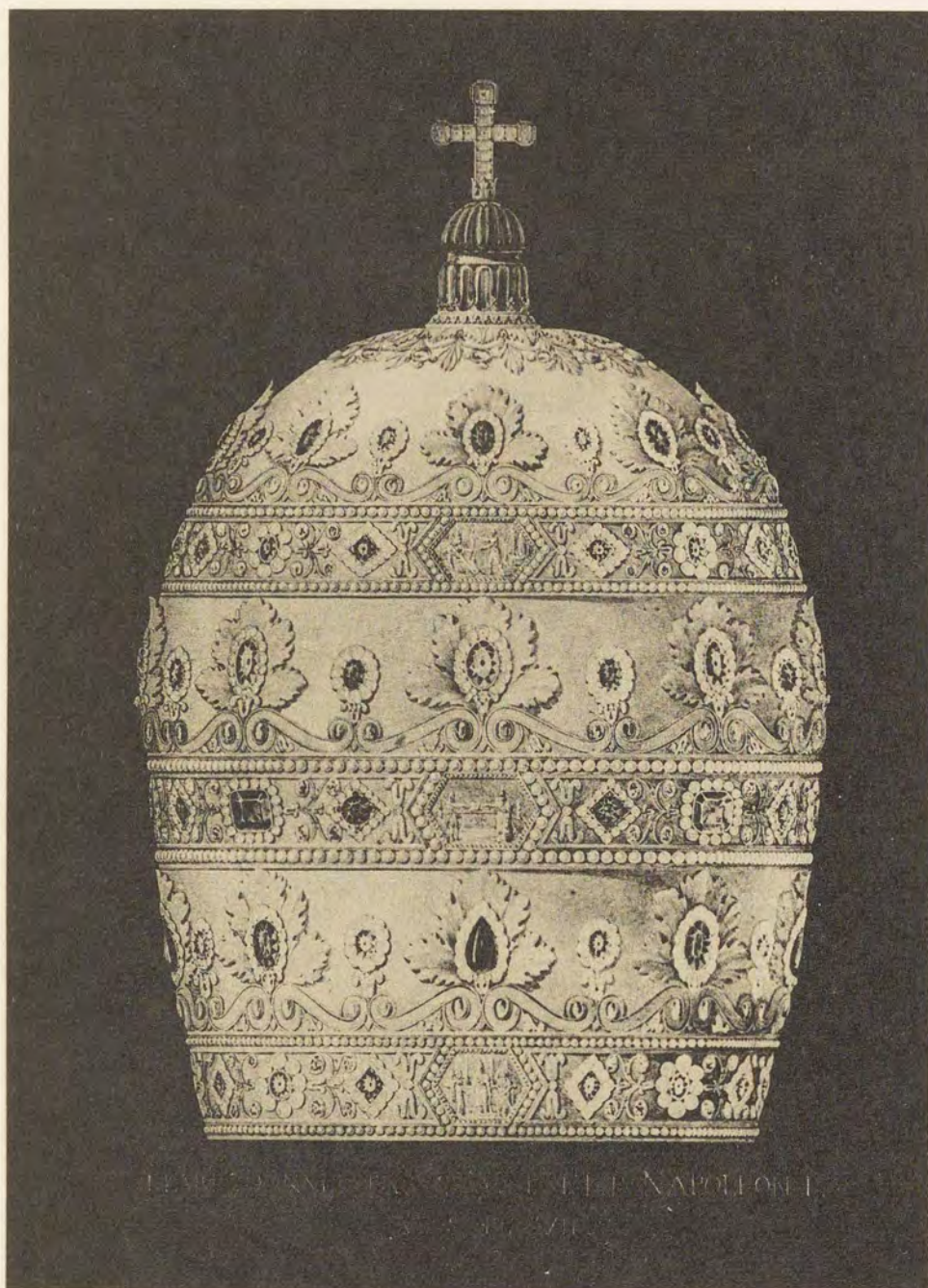
LA TIARE OFFERTE
A S.S. LE PAPE PIE VII
PAR NAPOLEON I^{er}
ŒUVRE DE NITOT PÈRE ET D'AUGUSTIN

Actuellement au Trésor du Vatican.

Pon voit, dans la grandiose composition du SACRE, plus exactement du COURONNEMENT, à tous les maréchaux, à tous les dignitaires.

Mais ce « petit costume » il ne l'avait porté que pour aller des Tuileries à Notre-Dame. A la sacristie de la cathédrale, il allait revêtir le grand costume à la romaine inspiré par David : la robe blanche, le manteau de pourpre orné d'abeilles d'or, avec un glaive de style antique, à la poignée d'émail bleu, à la garde formée d'une aigle éployée, au fourreau de velours rehaussé de précieuses orfèvreries, et poser sur son front le laurier d'or des Césars. De même, de son côté, dans la grande salle de l'archevêché, le Saint-Père s'était paré des ornements pontificaux. Tout avait été préparé pour cette double métamorphose avec des soins méticuleux, on peut le croire; l'étiquette avait prévu jusqu'à la longueur des tapis recouvrant les tables où reposaient vêtements et insignes. La lecture du programme de cette solennité sans pareille, signé du grand-maître des cérémonies, L.-P. de Ségur, est d'ailleurs l'une des plus curieuses, des plus intéressantes que l'on puisse faire quand on garde au cœur quelque secret penchant pour les fastes historiques, quand on est, comme parle le poète, « de ceux dont le passé presse l'âme inquiète. »

Quel prestige, par exemple, surgit de cette simple phrase : « L'Impératrice recevra à genoux la couronne que





l'Empereur placera sur sa tête. » Toute la grandiose composition de David est évoquée à la mémoire.

Nitot avait encore fourni à la cérémonie du 2 décembre 1804, avec l'épée consulaire, l'insigne le plus éminent : la couronne.

Dans le programme élaboré par le comte de Ségur, elle est appelée « couronne de Charlemagne », comme l'épée impériale est désignée sous le nom « d'épée de Charlemagne ».

Ainsi Napoléon rattachait sa gloire nouvelle à celle du dernier empereur d'Occident.

L'une et l'autre étaient confiées dans le cortège à un maréchal d'Empire : Kellermann portait la couronne, Lefèvre l'épée.

Cette couronne, on peut la voir encore au Louvre, dans la galerie d'Apollon, avec ce qui reste des bijoux de la Couronne, des souvenirs de la monarchie. C'est une curieuse pièce d'orfèvrerie, de style un peu archaïque, un cercle fleuroné d'où se détachent huit arcs élancés qui vont se rejoindre au sommet sous un orbe surmonté de la croix. L'ensemble est décoré de pierres dures gravées et de camées, pour lesquels Napoléon avait une véritable passion et qu'il fit employer beaucoup pour la décoration de ses objets familiers comme des parures des Impératrices, Marie-Louise après Joséphine.

Cette couronne dite de Charlemagne ne devait jouer,

d'ailleurs, dans la cérémonie du couronnement, qu'un rôle symbolique, rétablir aux yeux, comme on vient de le dire, le lien bien vague entre la monarchie nouvelle et l'empire d'Occident consacré par le pape Léon III. Voici, en effet, en quels termes précis le JOURNAL DES DÉBATS des lundi 3 et mardi 4 décembre 1804 rapporte le geste légendaire et vraiment émouvant :

« Lorsque l'Empereur s'est présenté à l'autel pour son couronnement, il a pris lui-même la couronne impériale et l'a posée sur sa tête : c'était un diadème de feuilles de chêne et de laurier en or. Sa Majesté a pris ensuite la couronne destinée à Sa Majesté l'Impératrice, et, après s'en être lui-même un instant décoré, il l'a déposée sur la tête de son auguste épouse. »

Cette couronne n'avait pas été la seule commande qu'eût value à Etienne Nitot la resplendissante cérémonie de Notre-Dame.

En souvenir, en hommage de reconnaissance pour l'insigne consécration qu'avait apportée à sa grandeur le pape Pie VII, Napoléon avait tenu à offrir au Souverain Pontife un présent de haut prix. Et il avait demandé à Augustin, l'un des survivants de la glorieuse phalange d'artisans de l'ancienne monarchie, à Augustin qui avait exécuté la couronne ceinte à son sacre par Louis XVI, de créer une

tiare magnifique. Nitot fut chargé d'orner, d'enrichir de pierreries l'œuvre de l'ancien ciseleur royal. De cette collaboration naquit un objet d'art qui demeure aujourd'hui l'une des pièces précieuses du trésor pontifical, au milieu des inestimables bijoux accumulés au Vatican au cours des siècles. Augustin avait ciselé avec des soins patients et une virtuosité consommée les couronnes du trirègne et les palmettes qui les surmontaient. Etienne Nitot, avec un goût somptueux, sertit dans les cercles des perles à profusion, rehaussa l'orfèvrerie entière de rubis, de saphirs, d'émeraudes, de toutes les pierres admises par la liturgie. Enfin, par ses soins, la tiare fut surmontée d'une croix scintillante de brillants.

Une tradition veut qu'il soit allé en personne porter à Rome ce chef-d'œuvre, inachevé au moment où le Saint-Père avait quitté la cour impériale. Son voyage coïncidait avec le second couronnement, avec le temps où Napoléon, après Charlemagne, Frédéric IV et Charles-Quint, était allé ceindre à Milan la couronne de fer du roi lombard Agilulf. En commerçant avisé, le joaillier de l'Empereur aurait emporté alors toute une collection de bijoux qu'il aurait admirablement vendus, au passage, dans le pimpant entourage qui avait suivi les souverains ou était venu les recevoir.

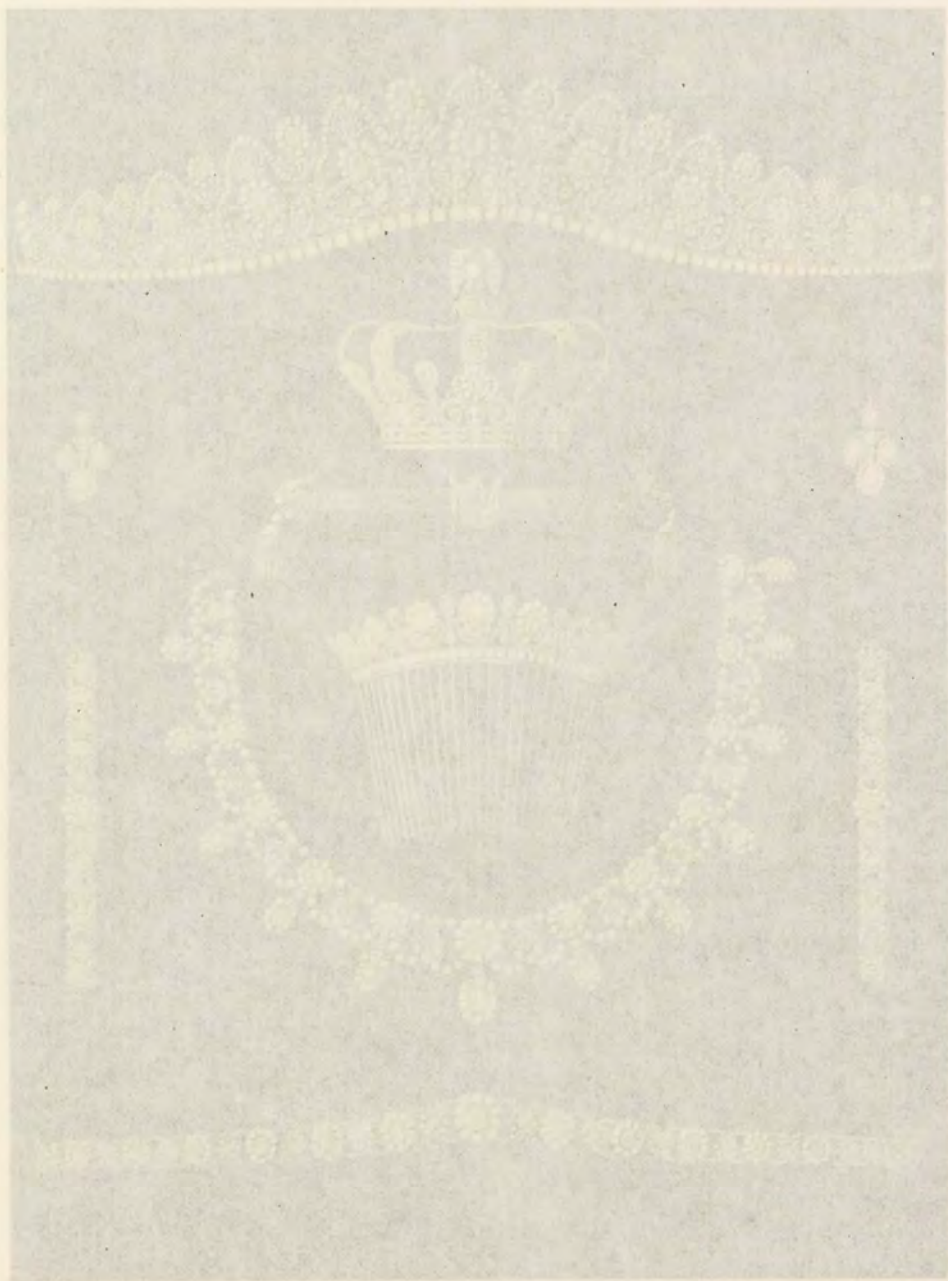
Citons enfin, parmi les commandes que valut à Nitot la cérémonie du couronnement, sa collaboration, avec son

confrère Marguerite, à la confection du collier de grand-aigle et à la plaque de la Légion d'honneur.

Six ans après la cérémonie de Notre-Dame, le joyau pseudo-carolingien orfèvré par Nitot avait cessé de plaire, assure M. Vever. L'Empereur divorçait, préparait ce nouveau mariage qui allait effaroucher un peu ses meilleurs compagnons d'armes. L'historien de la BIJOUTERIE FRANÇAISE AU XIX^e SIÈCLE ajoute pourtant que la couronne de Charlemagne n'en fut pas moins imposée à Marie-Louise lors de son mariage. Napoléon y attachait quelque superstitieux prestige. « Elle n'est pas belle, convenait-il, mais elle a un caractère particulier et je veux l'attacher à ma dynastie. »

Eh bien ! non encore. Ce monument romantique ne couronna pas plus les cheveux cendrés de la fille des Césars qu'il n'avait ceint la tête brune de Joséphine.

La couronne que portait le jour de son mariage la blonde Impératrice, le même auteur en donne, d'après une pièce tirée précisément des archives de la maison Chaumet, que l'on retrouve également ici, une très belle reproduction. Elle figure au milieu de toute une parure de rubis et de brillants qui fit partie de la corbeille que le prince de Wagram, pour la circonstance ambassadeur extraordinaire de l'Empereur, fut chargé de porter à Vienne après les fiançailles. C'est un joyau de dimensions réduites — dix centimètres de diamètre — très harmonieux de lignes, scintillant de gemmes, et que surmonte,



COURONNE IMPÉRIALE
ET PARURE DE RUBIS ET BRILLANTS
EXÉCUTÉES PAR F.-R. NITOT
POUR L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE (1810)

confère Marguerite, à la confection du collier de grand-aigle et à la plaque de la Légion d'honneur.

Six ans après la cérémonie de Notre-Dame, le joyau pseudo-carolingien réalisé par Nitot avait cessé de plaire, assure M. Verrier. L'Empereur divorçait, préparait ce nouveau mariage qui allait éliminer un peu ses meilleurs compagnons d'armes. L'historien de la BIJOUTERIE FRANÇAISE AU XIX^e SIÈCLE ajoute pourtant que la couronne de Charlemagne n'en fut pas moins imposée à Marie-Louise lors de son mariage. Napoléon y attachait quelque superstitieux prestige. « Elle n'est pas belle, convenait-il, mais elle a un caractère particulier et je veux l'attacher à ma dynastie. »

Eh bien ! non encore. Ce monument romantique ne couronna pas plus les cheveux cendrés de la fille des Césars qu'il n'avait ceint la tête brune de Joséphine.

La couronne que portait le jour de son mariage la blonde Impératrice, le même auteur en donne, d'après une pièce tirée précisément des archives de la maison Chaumet, que l'on retrouve également ici, une très belle reproduction. Elle figure au milieu de toute une parure de rubis et de brillants qui fit partie de la corbeille que le prince de Wagram, pour la circonstance ambassadeur extraordinaire de l'Empereur, fut chargé de porter à Vienne après les fiançailles. C'est un joyau de dimensions réduites — dix centimètres de diamètre — très harmonieux de lignes, scintillant de gemmes, et que surmonte,





à la place du globe crucifère traditionnel, l'aigle impériale éployée. On le retrouve dans le portrait de Marie-Louise par Gérard qui est au musée de Versailles. C'était une œuvre sortie des ateliers de François-Regnault Nitot, qui avait succédé à son père, mort en 1809.

Elle avait été commandée au joaillier de la couronne en même temps que cette parure dont il vient d'être parlé, composée de gros rubis entourés de diamants, montés avec une légèreté, une délicatesse charmantes. L'ensemble comprenait, en plus de la couronne, un diadème, un collier, un peigne, une paire de boucles d'oreilles, une ceinture et les deux bracelets appareillés qui étaient alors de rigueur. Le tout, couronne comprise, était évalué à 3.325.724 fr. 19 centimes.

Enfin, comme la couronne de Charlemagne, la splendide épée consulaire, ornée du RÉGENT, allait connaître à son tour la disgrâce de paraître démodée. En 1811, l'Empereur la fit remettre à François-Regnault Nitot, avec ordre d'en enlever les pierreries.

Il avait sur le RÉGENT et les autres gemmes qui enrichissaient cette arme illustre des desseins nouveaux. Lesquels ? Dans quelle solennité comptait-il y faire figurer le glaive dont il rêvait ?

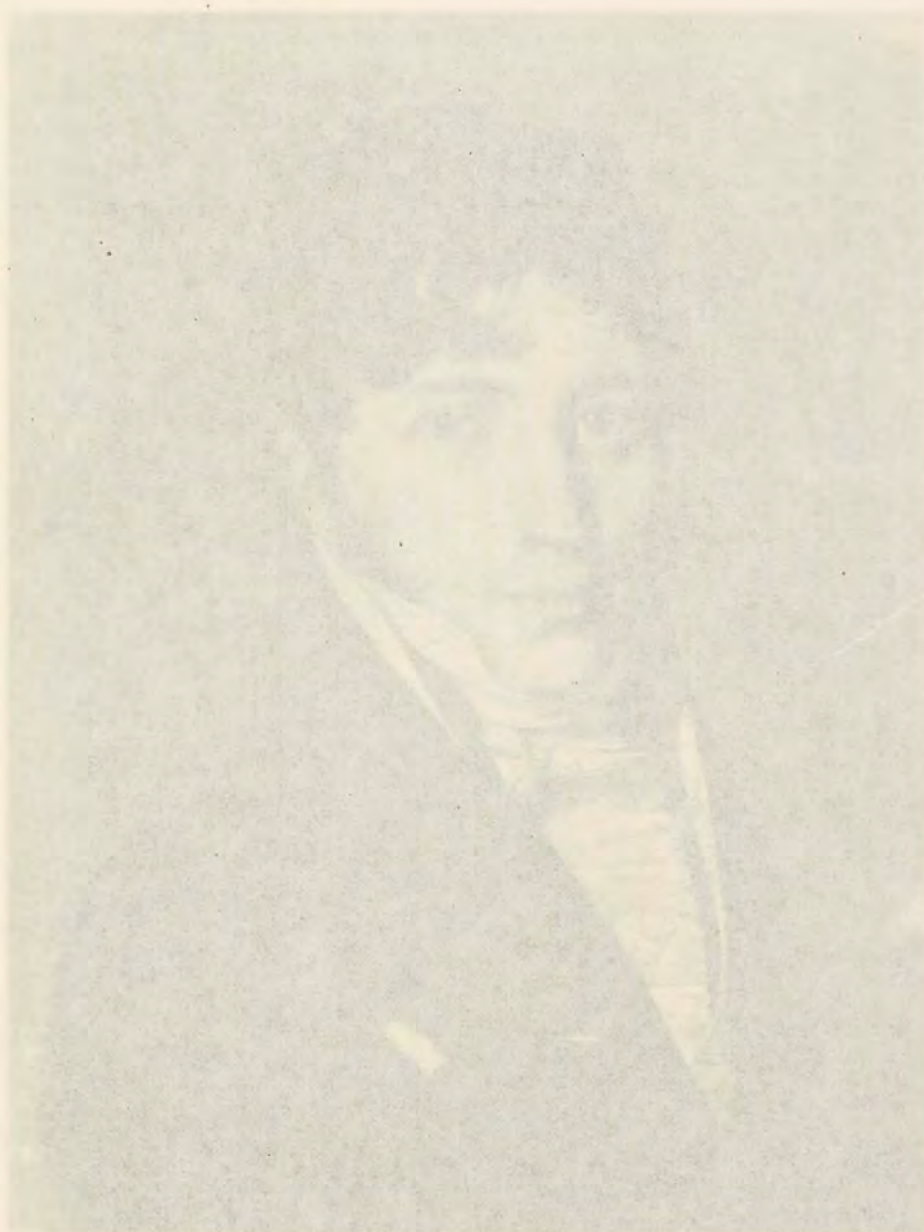
Le nouveau joyau d'apparat demandé à F.-R. Nitot était une arme de style antique avec un baudrier de velours blanc, une pièce vraiment extraordinaire.

Le RÉGENT, cette fois, a pris place au pommeau du glaive. De grosses roses qui ornaient le baudrier, brodé de lauriers et d'abeilles d'or, provenaient de l'épée du sacre de Louis XVI. La fusée n'était qu'une mosaïque de diamants disposés en palmettes autour de deux brillants, un sur chaque face. La garde rappelait la forme du glaive que l'Empereur portait le 2 décembre 1804 à Notre-Dame et que David a reproduit, avec, sur la face, une aigle éployée et couronnée, enserrant des foudres, au-dessus d'un écusson blasonné de l'N majestueuse. Elle se terminait aux extrémités par deux motifs de diamants. Au revers, les mêmes palmettes sur la fusée et, sur la garde, une guirlande de lauriers ; à l'écusson, les armes de l'Empire.

Le fourreau portait une sobre décoration à compartiments géométriques, cercles encadrant des étoiles alternées avec des abeilles, hexagones allongés cernant des foudres, le tout endiamanté à l'avant, ciselé au revers. Le briquet était d'or ciselé au revers et rehaussé de diamants à la face.

La lame, enfin, latte à gouttières, était damasquinée au droit de lauriers et d'aigles et, au revers, de la devise « Honneur et Patrie ».

La facture de Nitot, datée du 16 novembre 1812, conservée aux Archives Nationales, s'élève, pour le glaive et son fourreau, à 74.036 fr. 69, et pour le baudrier à 8.874 fr. 32, soit ensemble 82.911 fr. 01, — les pierres ayant été fournies par la Couronne.



FRANÇOIS-REGNAULT NITOT
D'APRÈS UNE PEINTURE DE L'ÉPOQUE

Le RÈGENT, cette fois, a pris place au pommeau du glaive. De grosses roses qui ornaient le baudrier, brodé de lauriers et d'abeilles d'or, provenaient de l'épée du sacre de Louis XVI. La fusée n'était qu'une mosaïque de diamants disposés en palmettes autour de deux brillants, un sur chaque face. La garde rappelait la forme du glaive que l'Empereur portait le 2 décembre 1804 à Notre-Dame et que David a reproduit, avec, sur la face, une aigle éployée et couronnée, enserrant des foudres, au-dessus d'un écusson blasonné de l'N majestueuse. Elle se terminait aux extrémités par deux motifs de diamants. Au revers, les mêmes palmettes sur la fusée et, sur la garde, une guirlande de lauriers; à l'écusson, les armes de l'Empire.

Le fourreau portait une sobre décoration à compartiments géométriques, cercles encadrant des étoiles alternées avec des abeilles, hexagones allongés cernant des foudres, le tout endiamanté à l'avant, ciselé au revers. Le briquet était d'or ciselé au revers et rehaussé de diamants à la face.

La lame, enfin, latte à gouttières, était damasquinée au droit de lauriers et d'aigles et, au revers, de la devise « Honneur et Patrie ».

La facture de Nitot, datée du 16 novembre 1812, conservée aux Archives Nationales, s'élève, pour le glaive et son fourreau, à 74.036 fr. 69, et pour le baudrier à 8.874 fr. 32, soit ensemble 82.911 fr. 01, — les pierres ayant été fournies par la Couronne.





Est-ce que cette pièce, objet de tant de soins, figura jamais à la hanche de César dans quelque fête ? On en doute. Elle ne pouvait s'accorder qu'avec le costume antique, la triomphale draperie du couronnement, le diadème. Elle connut, en tout cas, les vicissitudes du déclin du règne et souffrit des alarmes provoquées par la première invasion, en 1814. A l'approche des alliés, Marie-Louise, sur l'ordre impérieux du maître, quittait Paris avec son fils, le 29 mars, et se réfugiait à Blois. Exode lamentable, au milieu d'une panique qui s'accrut encore à la nouvelle de l'abdication.

Alors l'Impératrice refusa d'accompagner plus loin les rois Joseph et Jérôme qui se retiraient vers le sud. Elle décidait de revenir vers Orléans, désireuse déjà, sans doute, de rejoindre son père qu'elle allait rencontrer à Rambouillet.

Mais elle avait emporté des Tuileries beaucoup des bijoux de la Couronne ; notamment le glaive, œuvre de F.-R. Nitot, avec le RÉGENT au pommeau, objet volumineux et difficile à dissimuler. Elle demanda à M. de Méneval, secrétaire intime de l'Empereur, qui, avec M. M. d'Haussonville et de Gontaut, était de son service d'honneur, de desservir les pierreries. Dénué de tout outil pratique, il n'y put parvenir, et dut se résoudre à briser le glaive. Il a raconté, dans ses MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE NAPOLÉON I^{er}, qu'il cassa la lame en l'engageant sous un des lourds chenets de la chambre de l'Im-

pératrice et en faisant levier sur la poignée. Il y réussit d'autant plus facilement que la lame, d'après lui, aurait été en laiton, ce qui semble assez peu vraisemblable. Ainsi il put dissimuler sous ses vêtements la poignée d'or et de gemmes jusqu'à Orléans, où il accompagna l'Impératrice, décidément résolue à quitter le parti du vaincu.

Ajoutons que, d'après une tradition de famille, rapportée par M. Paul Bapst à M. Henri Vever, ce serait le roi Jérôme qui, après avoir vainement tenté de faire sauter les pierreries de leur sertissure, à l'aide d'un couteau, aurait arraché ou rompu la lame. Il n'importe, le beau glaive était détruit, le glaive impérial, le glaive symbolique de la toute-puissance des armes, au moment même où la victoire venait de changer de camp. On ne saurait même dire ce qu'en sont devenus les vestiges.

L'épée consulaire avait trouvé un sort plus favorable.

Quand il avait reçu l'ordre impérial de la détruire, au moment de porter la main sur le chef-d'œuvre paternel, F.-R. Nitot recula. Il osa solliciter de l'Empereur la permission de conserver l'épée du Premier Consul, l'épée du 2 décembre 1804, après l'avoir dépouillée de sa somptueuse constellation de pierreries.

Napoléon comprit ce pieux scrupule, condescendit à ce désir. F.-R. Nitot desserta seulement les diamants de la Couronne qu'il remplaça par des fac-similés parfaits, et conserva cette maîtresse pièce de l'orfèvrerie française. On



LE GLAIVE IMPÉRIAL DE 1811

ŒUVRE DE F.-R. NITOT

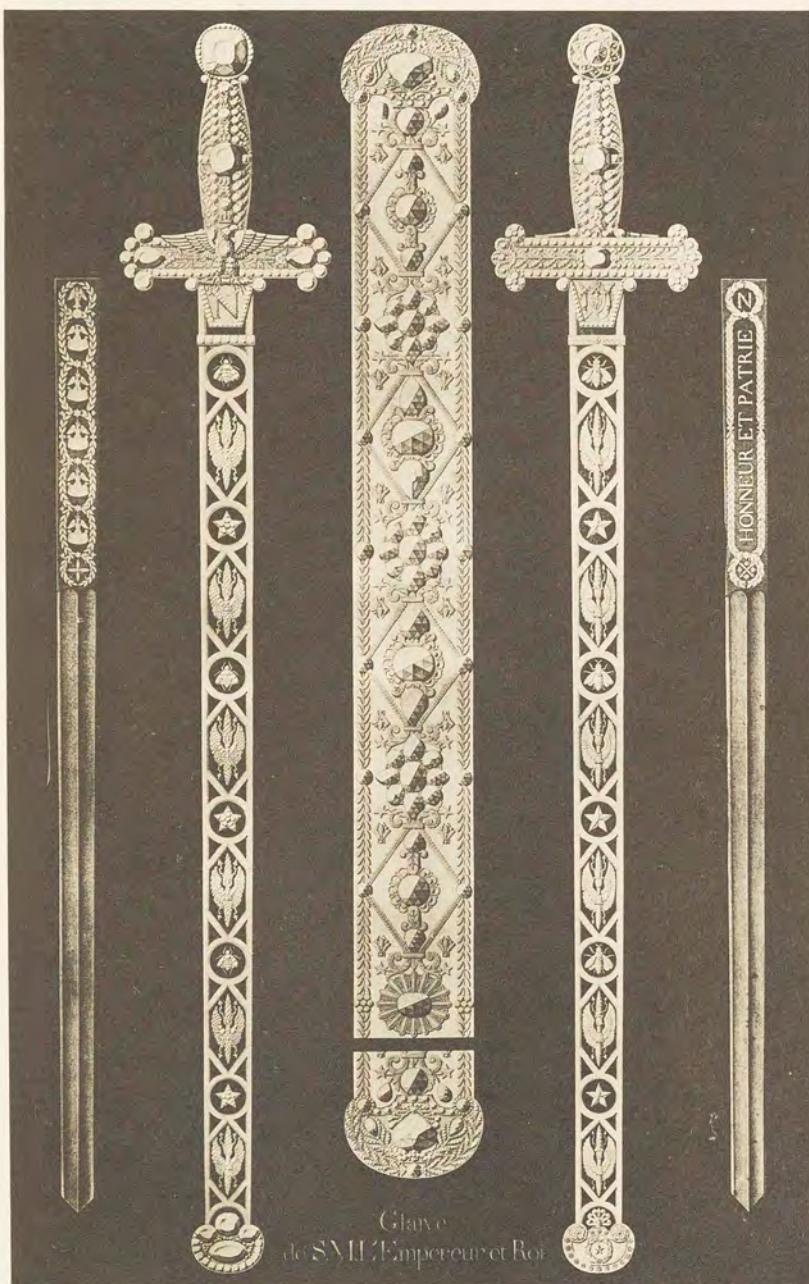
pératrice et en faisant levier sur la poignée. Il y réussit d'autant plus facilement que la lame, d'après lui, aurait été en laiton, ce qui semble assez peu vraisemblable. Ainsi il put dissimuler sous ses vêtements la poignée d'or et de gemmes jusqu'à Orléans, où il accompagna l'Impératrice, décidément résolue à quitter le parti du vaincu.

Ajoutons que, d'après une tradition de famille, rapportée par M. Paul Bapst à M. Henri Vever, ce serait le roi Jérôme qui, après avoir vainement tenté de faire sauter les pierreries de leur sertissure, à l'aide d'un couteau, aurait arraché ou rompu la lame. Il n'importe, le beau glaive était détruit, le glaive impérial, le glaive symbolique de la toute-puissance des armes, au moment même où la victoire venait de changer de camp. On ne saurait même aller et qu'en sont devenus les vestiges.

L'épée consulaire avait trouvé un sort plus favorable.

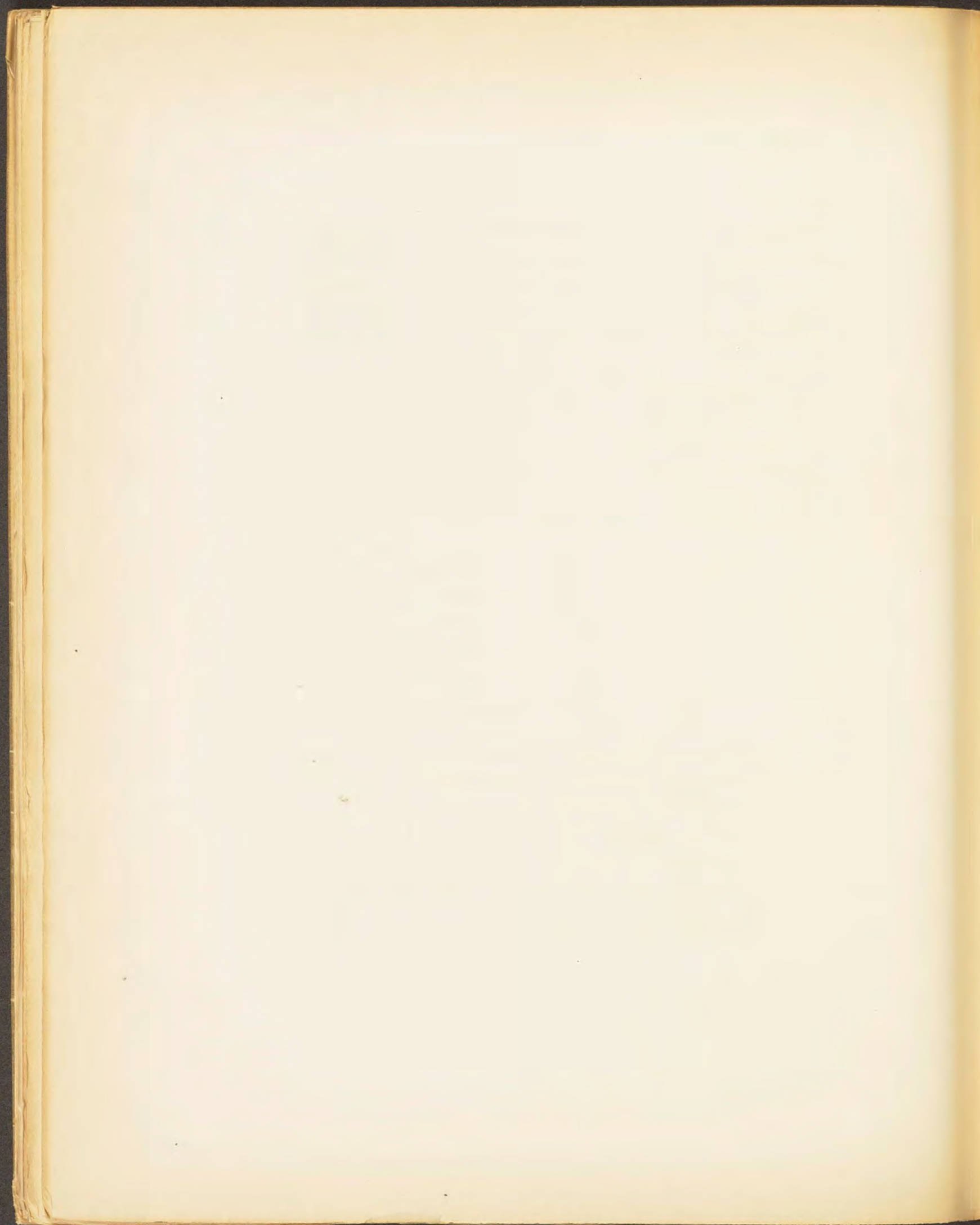
Quand il avait reçu l'ordre impérial de la détruire, au moment de porter la main sur le chef-d'œuvre paternel, P.-R. Nitot recula. Il osa solliciter de l'Empereur la permission de conserver l'épée du Premier Consul, l'épée du 9 Brumaire 1804, après l'avoir dépouillée de sa somptueuse constellation de pierreries.

Napoléon comprit ce pieux scrupule, condescendit à l'avis de P.-R. Nitot dessertit seulement les diamants de la Couronne qu'il remplaça par des fac-similés parfaits, et substitua cette splendide pièce de l'orfèvrerie française. On



Glaive
de S.M.I. Empereur et Roi

HONNEUR ET PATRIE



a le procès-verbal, en date du 15 juin 1812, constatant la remise au joaillier de l'épée évaluée au prix de l'or brut, soit 900 francs, qui furent déduits du mémoire de 82.910 francs, montant du nouveau travail. Et voilà comment on a pu décrire très exactement cette pièce historique : c'est qu'elle existe toujours.

Longtemps après, F.-R. Nitot conçut l'idée de faire déposer aux Invalides, sur le tombeau de porphyre, l'épée du sacre. Il fit donc exécuter un coffret de cristal et d'or, surmonté d'une aigle, et, sur un fond de pourpre, y déposa l'épée nue à côté de son fourreau. Sur le précieux reliquaire, il fut écrit en lettres d'or :

ÉPÉE DU PREMIER CONSUL BONAPARTE
CONSACRÉE PAR S. S. PIE VII
AU COURONNEMENT DE NAPOLEON
2 DÉCEMBRE M.D.CCC. IV
HOMMAGE AU TOMBEAU DE L'EMPEREUR.

F.-REGNAULT NITOT, 1852

Mais ce fidèle d'une illustre mémoire mourut avant d'avoir pu offrir ce don précieux à l'Empereur Napoléon III. Son fils, le général Nitot, respectueux de ses intentions, s'efforça de les remplir. Le gouvernement impérial lui objecta que l'épée d'Austerlitz était pour le tombeau une parure suffisante. On offrait de déposer au Musée des

Souverains, auquel Napoléon III, son créateur, portait une grande sollicitude, l'épée du sacre. Le vœu de F.-R. Nitot n'eût pas été rempli. Le Général déclina l'offre. Il conserva donc l'arme et la légua à son fils, le colonel Edgard Nitot, qui, après avoir été, à dix-sept ans, l'un des plus jeunes engagés volontaires de la guerre de 1870-1871 et l'un des héros de la charge fameuse de Rezonville, avait fait dans l'armée une brillante carrière.

Reprenant l'idée de son aïeul, le Colonel renouvela auprès de M. Jules Grévy la démarche paternelle. Sa lettre ne reçut jamais aucune réponse. Il comprit et s'inclina. Plus tard, investi de fonctions de confiance auprès de S. A. I. le prince Napoléon, de qui il dirigeait le cabinet militaire, le colonel Nitot offrit à l'exilé la relique napoléonienne. Elle prit place au milieu des émouvants souvenirs qui peuplent l'hôtel de l'avenue Louise, à Bruxelles, ville d'exil.

Maintenant est-il exact d'appeler « épée du sacre » cette arme de cour, exécutée bien avant qu'il fût question de l'empire ? Et l'inscription du coffret de cristal où elle repose ne s'avance-t-elle pas un peu en affirmant qu'elle fut consacrée par le pape Pie VII ? En tout état de cause, c'est une œuvre marquante de l'orfèvrerie française du commencement du XIX^e siècle, une pièce historique de haut intérêt. Il est heureux que la piété filiale de F.-R. Nitot l'ait pu conserver à notre admiration ; et heureux qu'elle ait trouvé place dans la collection où elle repose aujourd'hui.

A mesure que grandissait sa fortune, Nitot avait amélioré son installation.

Il avait de longtemps quitté la petite boutique de la rue Saint-Honoré, la boutique où, d'après la légende, Bonaparte s'était réfugié après un accident de voiture. Il s'était ensuite établi 4, rue de Rivoli, puis 36, place du Carrousel, et un recueil du temps, la COLLECTION DES MAISONS DE COMMERCE DE PARIS LES MIEUX DÉCORÉES nous a conservé l'aspect extérieur de son magasin, — le recueil dit encore : « BOUTIQUE » DE M. NITOT, BIJOUTIER JOAILLIER DE S. M. L'IMPÉRATRICE. C'est un portique comprenant cinq hautes baies grillagées, les trois centrales en arc, sous un fronton triangulaire, celle de droite formant porte d'entrée, les deux autres rectangulaires. L'ensemble est flanqué de deux pilastres surmontés de l'aigle impériale et supportant une corniche sobrement moulurée. Les armes de l'Empire couronnent la baie centrale, dans le tympan arqué.

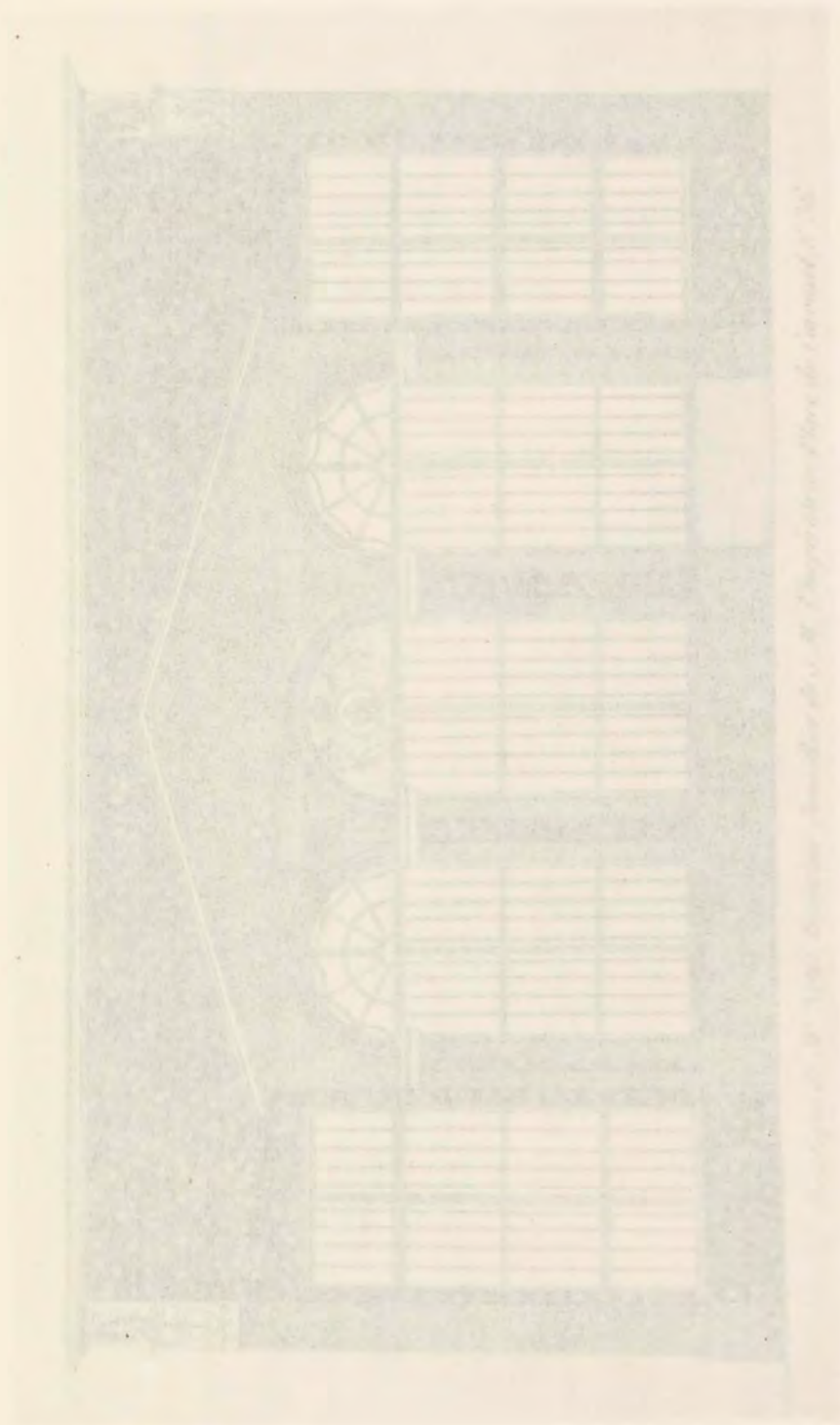
Enfin, la maison se transporte place Vendôme, au n° 15. La raison sociale est toujours « Nitot Etienne et Fils », avec ces titres : « Joailliers et bijoutiers de L. L. M. M. l'Empereur et l'Impératrice, le Roi et la Reine de Westphalie. » Telle est, d'ailleurs, la bienveillance du souverain à l'égard de Nitot qu'il lui fait don d'une tabatière

d'écaille, rehaussée d'or ciselé, armoriée de l'aigle tenant des foudres, et portant sur son couvercle un camée du profil impérial.

Ainsi le Maître du monde, attentif, équitable, récompensait un artisan éminent, un artiste de haut goût et de grand talent, un fidèle serviteur de sa gloire; et le colonel Edgard Nitot garde précieusement ce témoignage de la bienveillance impériale décerné à son arrière-grand-père, comme on conserverait un parchemin de noblesse.



LA MAISON NITOT
SOUS LE PREMIER EMPIRE

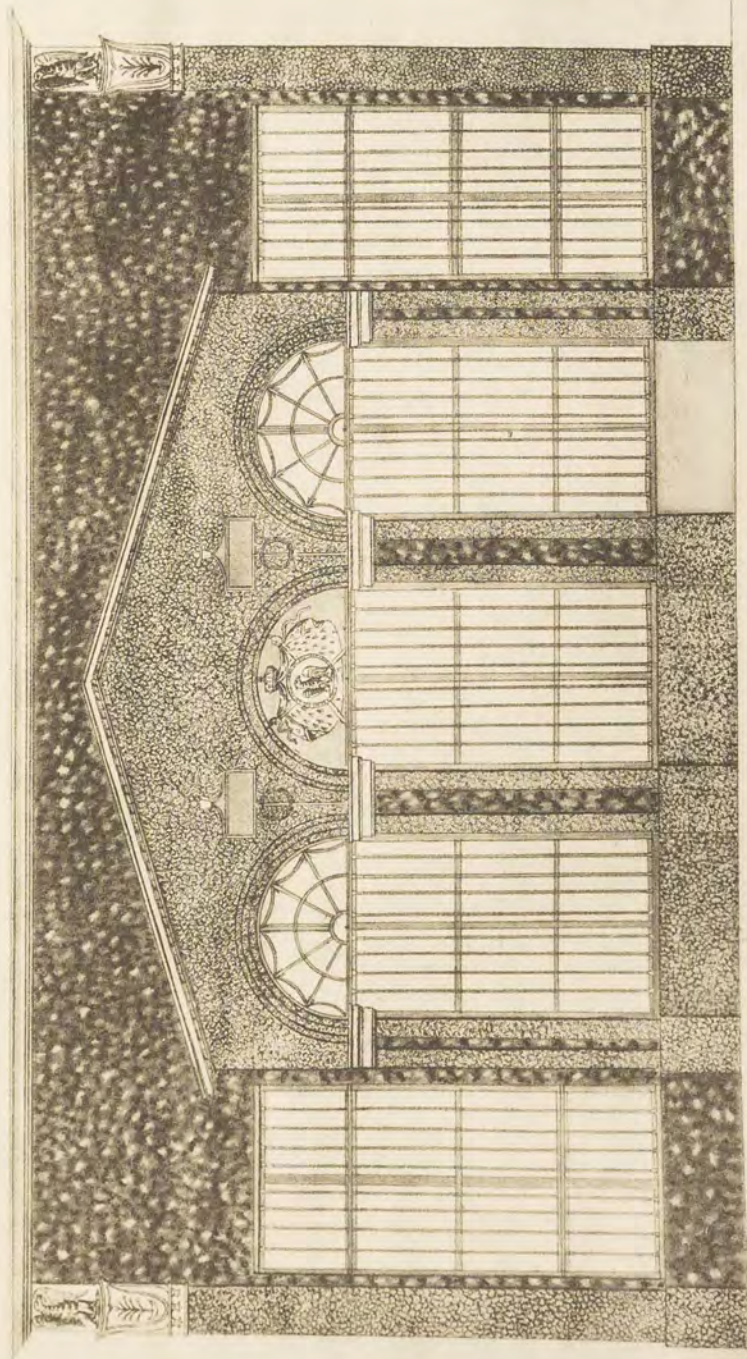


Reproduction d'un dessin de la Maison Nitot, d'après un dessin de l'architecte M. Chaperon, d'après un dessin de l'architecte M. Chaperon.

d'écaille, rehaussée d'or ciselé, armoriée de l'aigle tenant des foudres, et portant sur son couvercle un camée du profil impérial.

Ainsi le Maître du monde, attentif, équitable, récompensait un artisan éminent, un artiste de haut goût et de grand talent, un fidèle serviteur de sa gloire; et le colonel Edgard Nilot garde précieusement ce témoignage de la bienveillance impériale décerné à son arrière-grand-père, comme un souvenir et un parchemin de noblesse.





Boutique de M. Vitot Bijoutier Jouaillier de S. M. l'Impératrice Place du Carrouzel. N. 36.





IV

LES SUCCESEURS DES NITOT

FRANÇOIS-REGNAULT NITOT était trop pénétré de reconnaissance pour toutes les faveurs dont il avait joui, après son père, sous le régime impérial, pour se résoudre à continuer ses services à de nouveaux maîtres : à la Restauration, il décida de se retirer des affaires. Il avait parmi ses collaborateurs un homme de confiance, son chef d'atelier, Jean-Baptiste Fossin. Il lui céda sa maison. Mais il ne voulut pas lui-même quitter l'appartement qu'il occupait, au 15 de la place Vendôme, et où il devait finir ses jours le 19 janvier 1853. Fossin alla s'installer 78, rue de Richelieu, où

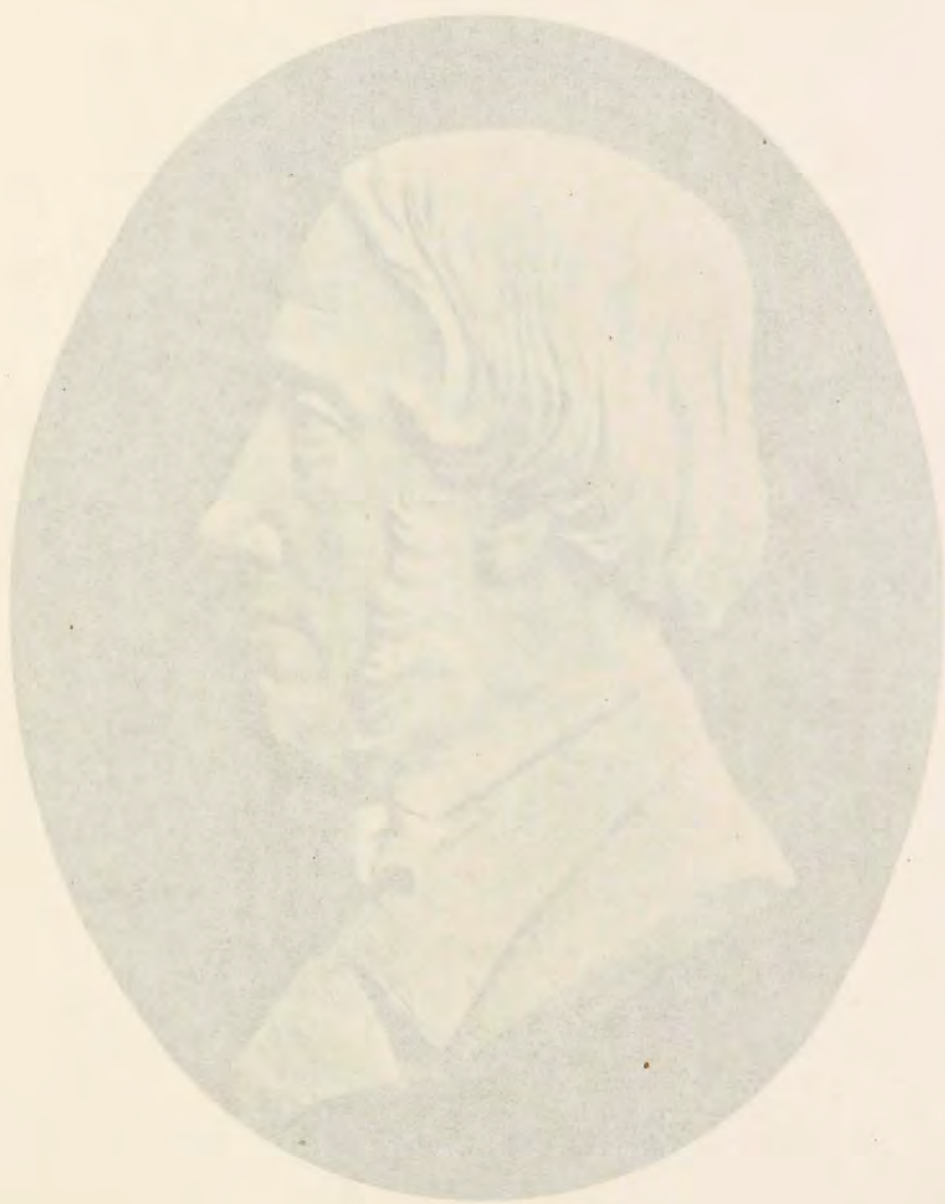
il demeura jusqu'en 1831, époque à laquelle il s'en fut au 62 de la même rue. Nourri des meilleures traditions, il allait continuer avec talent l'œuvre de la maison Nitot.

M. Henri Vever trace de lui le plus sympathique portrait. Il le dépeint comme un artiste admirablement doué, très séduisant dans ses manières. Fossin dessine aussi facilement qu'il parle. C'est un virtuose du crayon, qui se fait un jeu de tracer, tout en causant avec le client émerveillé, conquis, de charmantes improvisations.

« Fossin menait de front les travaux de bijouterie et de joaillerie les plus variés, et savait utiliser avec un égal talent les ressources de l'émail, de la lapidairerie, de l'incrustation pour les objets d'art ou les bijoux importants qu'il exécutait : statuettes finement ciselées, coupes d'agate orientale avec ornements émaillés, sabres enrichis de pierrieres destinés à l'Orient. Mais c'est surtout comme joaillier que Fossin mérite une mention toute spéciale, non seulement parce qu'il eut l'idée de rehausser parfois d'émaux ses parures de diamants, mais surtout parce qu'il fut le premier des joailliers de son époque qui chercha à se rapprocher de la nature dans les jolis dessins de bouquets qu'il exécutait en brillants. »

Voilà Fossin jugé par un de ses pairs : ce fut un créateur, un rénovateur dans son art.

On discutera, plus tard, sa manière : le goût est versatile. Contentons-nous de reconnaître qu'elle eut un moment grand succès.



JEAN-BAPTISTE FOSSIN, PÈRE
D'APRÈS UN MÉDAILLON SCULPTÉ

Il demeura jusqu'en 1871, époque à laquelle il s'en fut au 62 de la même rue. Fidèle des meilleures traditions, il allait continuer avec sagesse l'œuvre de la maison Nitot.

M. Henri Verron nous en fait le plus sympathique portrait. Il le décrit comme un artiste admirablement doué, très séduisant pour ses modèles. Fossin dessine aussi facilement qu'il parle. C'est un virtuose du crayon, qui se fait un jeu de tracer, tout en causant avec le client émerveillé, conquis, de charmantes improvisations.

« Fossin savait de l'intérieur les travaux de bijouterie et de joaillerie les plus variés, et savait utiliser avec un égal talent les ressources de l'émail, de la lapidairerie, de l'incrustation pour les objets d'art ou les bijoux importants qu'il exécutait : médaillons finement ciselés, coupes d'agate orientales avec des incrustations émaillées, sabres enrichis de pierres destinées à l'Église. Mais c'est surtout comme joaillier que Fossin mérite une mention toute spéciale, non seulement parce qu'il est l'auteur de bijoux parfois d'émaux ses parures de diamants, mais surtout parce qu'il fut le premier des joailliers de son époque qui chercha à se rapprocher de la nature dans les plus beaux de ses bijoux qu'il exécutait en brillants. »

Voilà Fossin jugé par un de ses pairs : ce fut un créateur, un rénovateur dans son art.

On discutera, plus tard, sa manière : le goût est versatile. Contentons-nous de reconnaître qu'elle eut un moment grand succès.





Dans la période où s'épanouit son talent, l'orfèvrerie, la joaillerie, l'émaillerie sont en grande vogue. Le romantisme, en son printemps, a touché toutes les branches de l'art et les a comme gonflées d'une sève de renouveau.

La miette de Cellini
Vaut le bloc de Michel-Ange,

écrit le prophète du nouveau culte ; et quand il s'agira de choisir un titre à des pages écrites en pleine tourmente révolutionnaire, pendant les journées de 48,

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait ses vitres fermées,

Théophile Gautier écrira au feuillet liminaire de son livre :
EMAUX ET CAMÉES.

La littérature « Jeune-France » adopte Fossin et ses aimables créations. Une de ces feuilles éphémères qui éclosent à foison, au caprice d'une belle matinée, le PROTÉE, présente, en l'été 1834, la Mode occupée à des emplettes destinées à sa corbeille de mariage : elle va épouser Protée lui-même. Pour les bijoux c'est rue de Richelieu qu'elle court.

« Fossin étala des diamants éblouissants montés en épis, en diadèmes, en agrafes de robe, en rivières, en nœuds d'épaule ; il montra ses plus merveilleux modèles de Sévigné, de bandeaux et de boucles d'oreilles. Le salon de Fossin étincelait. On choisit des parures plus simples, des opales montées sur émail noir, accompagnées de semences de diamants, des turquoises sur l'or bruni gravées en hiéroglyphes, des grenats polis ou des camées enchâssés dans l'or lisse, et de longues chaînes d'or avec des pierres de couleur, des chaînes

courtes tenant une montre ou un binocle, des plaques et des broches en émail transparent, des bracelets gothiques, des bagues à facettes plates et des carnets de visite en or découpé, se détachant sur un velours rouge et bleu comme le livre d'heures d'une dame châtelaine. »

Musset, lui-même, le dandy Musset, contempteur des romantiques, sacrifiait à la mode. Sans redouter d'être soupçonné de faire une indiscrete publicité, il glissait dans « IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE », cette mention de la maison en vogue :

LA MARQUISE. — Attendez donc, j'avais à vous dire... Je ne sais plus ce que c'était... Ah ! passez-vous par hasard du côté de Fossin, dans vos courses ?

LE COMTE. — Ce ne sera pas par hasard, Madame, si je puis vous être bon à quelque chose.

LA MARQUISE. — Encore un compliment ! Mon Dieu que vous m'ennuiez ! c'est une bague que j'ai cassée ; je pourrais bien l'envoyer tout bonnement, mais il faut que je vous explique... Tenez, voyez-vous, c'est le chaton. Il y a là une petite pointe, vous voyez bien, n'est-ce pas ? Ça s'ouvrait de côté, par là ; je l'ai heurtée ce matin, je ne sais où, le ressort a été forcé.

Mais le mérite insigne de Fossin, ce fut de revenir à la nature, la bonne nourricière, la maternelle Egérie, de s'inspirer des fleurs des jardins et des champs, et, comme le notait PROTÉE, des épis qu'il dessinait de mémoire d'une plume cursive, tout en sacrifiant, quand il le fallait, au penchant du jour pour le moyenâgeux, tout en ciselant et ornant de gemmes des « bandeaux d'un genre antique... avec des girandoles des plus élégantes portés dans la belle et rayonnante chaussée d'Antin ou dans le noble fau-



courtes tenant une montre ou un bracelet, des plaques et des broches en émail transparent, des bracelets gothiques, des bagues à facettes plates et des carnets de visite en or découpé, se détachant sur un velours rouge et bleu comme le livre d'heures d'une dame châtelaine.

Musset, lui-même, le dandy Musset, contempteur des romantiques, sacrifiait à la mode. Sans redouter d'être soupçonné de faire une indiscrete publicité, il glissait dans « IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE », cette mention de la maison en vogue :

La Marquise. — Attendez donc, j'avais à vous dire... Je ne sais plus ce que c'était... Ah ! passez-vous par hasard du côté de Fossin, dans vos courses ?

Le Comte. — Ce ne sera pas par hasard, Madame, si je puis vous être bon à quelque chose.

La Marquise. — Encore un compliment ! Mon Dieu que vous m'en voyez ! c'est une bague que j'ai cassée ; je pourrais bien l'envoyer tout bonnement, mais il faut que je vous explique... Tenez, voyez-vous, c'est le chaton. Il y a là une petite pointe, vous voyez bien, n'est-ce pas ? Ça s'ouvrait de côté, par là ; je l'ai heurtée ce matin, je ne sais où, le ressort a été forcé.

Mais le mérite insigne de Fossin, ce fut de revenir à la nature, la bonne nourricière, la maternelle Egérie, de s'inspirer des fleurs des jardins et des champs, et, comme le notait Parny, des épis qu'il dessinait de mémoire d'une plume cursive, tout en sacrifiant, quand il le fallait, au penchant du jour pour le moyenâgeux, tout en ciselant et ornant de gemmes des « bandeaux d'un genre antique... avec des girandoles des plus élégantes portés dans la belle et rayonnante chaussée d'Antin ou dans le noble fau-





bourg ». M. Henri Vever le qualifie encore « un créateur et un dessinateur de premier ordre. »

Il fut très en faveur à la cour du Roi-Citoyen qui, dès son avènement, avait conféré à lui et à son fils Jules, son associé depuis juin 1830, le titre de « joailliers du Roi et de la famille royale », et, en 1836, lui décerna la croix de la Légion d'honneur.

Au point de vue commercial, la maison Fossin et fils était de toute première importance. Trois ateliers, l'un dans la Cité, consacré à l'élaboration des pièces d'art et à la lapidairerie, sous la direction de Morel, dont nous aurons à reparler ; le second de joaillerie, situé rue de Richelieu et dirigé par Daras ; enfin un troisième, rue Coquillière, que conduisait Crouzet père et qui était affecté à la production de la bijouterie, exécutaient les commandes d'une clientèle choisie ou les bijoux qui se vendaient au magasin.

Lors du mariage du duc d'Orléans, en 1837, ce furent Fossin et fils qui exécutèrent la plupart des bijoux destinés à la corbeille de la princesse Hélène de Mecklembourg, et plus tard, en 1838, à la naissance du comte de Paris, premier-né de cette union, quand la ville de Paris voulut offrir une épée au Prince enfant, une part de la commande revint encore aux Fossin.

Mais la confection de ce présent municipal fut vraiment une affaire bien compliquée.

Les temps étaient révolus où Napoléon se reposait sur le seul Nitot du soin de le doter d'un glaive.

Selon les meilleurs principes démocratiques, dont se réclamait la monarchie de juillet, et sans s'inquiéter plus des inconvénients qui pouvaient en résulter pour l'unité de l'œuvre, on avait divisé la commande : après que Jules Klagmann, habile sculpteur alors très estimé et plus tard l'un des fondateurs de l'Union Centrale des Arts Décoratifs, eut donné le modèle de l'arme, on avait confié les diverses parties du travail à des artisans réputés dans leurs branches, sous la haute direction de Froment-Meurice, chargé d'assurer la parfaite harmonie de l'ensemble. A la maison Fossin était échue la tâche de réaliser la poignée et la garde, avec la collaboration de Jean-Valentin Morel, son chef d'atelier, qui repoussa les figures en ronde-bosse de la garde, et de Vechte, ciseleur. Lepage, armurier du Roi, fournit la lame, ce qui était de raison, et aussi, ce qui se comprenait moins bien, le fourreau, qui fut parfait dans les ateliers de Fossin par le même Vechte. Mais l'inévitable se produisit : une paille était dans l'or du fourreau, qui le fit se rompre sous l'outil. Drame poignant pour tous les collaborateurs, alors que la date de livraison de l'ouvrage était imminente et qu'il avait fallu trois ans pour le parachever. On parvint toutefois, grâce au zèle de Fossin, à l'expérience et à l'habileté technique de son chef d'atelier Morel, à réparer le désastre.

Cette épée, déposée sur le berceau du comte de Paris, n'était pas seulement, M. Imbert de Saint-Amand, l'historien des FEMMES DES TUILERIES, l'a souligné « une arme de parade, mais aussi une épée de combat », — qui devait toujours rester inactive. C'est une œuvre de très belle venue, conçue et exécutée dans la pure tradition française.

La poignée en est d'acier, viril métal, paré d'or repoussé et ciselé ; la couronne princière, portée par quatre petits génies, forme le pommeau. Deux figures symboliques, la Prudence et la Force, flanquent la fusée. Au centre de la coquille, le Prince enfant repose dans le vaisseau héraldique de la ville de Paris, comme jadis le Roi de Rome, comme plus tard le Prince Impérial, pauvres héritiers à qui la « nef inébranlable aux flots comme aux rafales » n'a pas non plus porté bonheur. A ses côtés veillent deux autres figures emblématiques. Le coq gaulois, foulant un anneau où scintillent un saphir, un diamant et un rubis, — les trois couleurs de France, — claironne au front de l'arc de jointure, enlacé au bas d'un serpent et terminé, au pommeau, en chimère ailée. Sur la lame, au droit, une dédicace en damasquine d'or :

AU COMTE DE PARIS, SA VILLE NATALE.

au revers, cette devise :

URBS DEDIT : PATRIÆ PROSIT.

Touchant mais vain souhait, hélas !

La faveur que montraient à la maison Fossin, le Roi et la famille royale, et dont témoignait cette insigne commande ne se démentit pas un instant.

Les albums conservés à la maison Chaumet portent maintes traces d'acquisitions des Tuileries, du « Château », notamment des séries de monogrammes L. P. surmontés de la couronne, destinés à des bagues, des cadres, des tabatières, des souvenirs divers. Aussi quand, à l'avènement de Napoléon III, Jules Fossin fut pressenti par la Maison impériale au sujet de commandes éventuelles, renouvelant le geste touchant de François-Regnault Nitot à la Restauration, le « joaillier du Roi et de la famille royale » déclina l'offre, courtoisement mais fermement. Fidélité, vertu si rare !

La persistance de ces souvenirs devait se manifester encore plus tard, — beaucoup plus tard : lorsque Mgr le duc d'Orléans, devenu le chef de la Maison de France, épousa, en 1896, S. A. I. l'archiduchesse Marie-Dorothée. Les dames de France royalistes eurent alors l'inspiration bien naturelle de manifester leur attachement à l'idée monarchique en offrant à la nouvelle épousée une très belle couronne enrichie de brillants et sommée de la fleur de lys traditionnelle, telle qu'on la voit au Louvre, surmontant la couronne du sacre de Charles X. Ce fut à M. J. Chaumet qu'elles demandèrent l'exécution de ce joyau, revenant comme par une pente naturelle à la maison qui avait été celle du fournisseur préféré de Louis-Philippe I^{er}, Roi des Français.



LA COURONNE OFFERTE A
M^{ME} LA DUCHESSE D'ORLÉANS,
EN 1896, PAR LES
DAMES DE FRANCE ROYALISTES

La famille qui appartenait à la maison Fossin, le Roi et la famille royale, et dont témoignait cette insigne commande ne se dissout pas en instant.

Les allures conservées à la maison Chaumet portent maintes traces d'acquiescement des Tuileries, du « Château », notamment des signes de monogrammes L. P. surmontés de la couronne, des médaillons, des bagues, des cadres, des tabatières, des universaux divers. Aussi quand, à l'avènement de Napoléon III, Jules Fossin fut présenté par la Maison impériale au sujet de commandes éventuelles, renouvelant le geste touchant de François Regnault Nitot à la Restauration, le « joyailler du Roi et de la famille royale » déclina l'offre, courtoisement mais fermement. Fidélité, vertu si rare !

La persistance de ces souvenirs devait se manifester encore plus tard, — beaucoup plus tard : lorsque Mgr le duc d'Orléans, devenu le chef de la Maison de France, épousa, en 1896, S. A. I. l'archiduchesse Marie-Dorothée. Les dames de France royalistes eurent alors l'inspiration bien naturelle de manifester leur attachement à l'idée monarchique en offrant à la nouvelle épouse une très belle couronne enrichie de brillants et sommée de la fleur de lys traditionnelle, telle qu'on la voit au Louvre, surmontant la couronne du sacre de Charles X. Ce fut à M. J. Chaumet qu'elles demandèrent l'exécution de ce joyau, revenant comme par une pente naturelle à la maison qui avait été celle du fournisseur préféré de Louis-Philippe I^{er}, Roi des Français.





Certain enchaînement de circonstances allait vouloir encore que la commande à Fossin, en 1838, de l'épée offerte par la Ville au comte de Paris à sa naissance, eût sur les destins de la maison une conséquence inattendue.

La part importante qu'avait prise Morel à la confection de cette remarquable pièce d'orfèvrerie l'avait mis tout à fait en évidence. Lancé par Duponchel, qui s'illustra d'autre part comme directeur de l'Opéra, il quitta Fossin, s'établit à son compte.

On ne saurait affirmer que ce fut pour lui un bienfait. Nulle carrière d'artiste n'a été traversée de plus de vicissitudes. Il fut tour à tour près du faite de la fortune, puis au comble de la disgrâce. La bienveillante protection du Roi Louis-Philippe, qui se manifesta pour lui de la façon la plus constante, ne put triompher de la mauvaise chance qui poursuivait cet orfèvre, l'un des premiers de son époque, artiste de talent et grand honnête homme, victime vraiment de sa candeur. Il arriva, désabusé, las, sans rancœur, pourtant, au dénouement d'une vie tragique. Son fils, plus heureux, allait recueillir, avec le prix de ses capacités personnelles, infiniment distinguées, le bénéfice du long effort paternel et du renom qu'avait laissé dans le monde de la joaillerie Jean-Valentin Morel.

Fossin père s'était retiré des affaires en 1845, se repo-

sant sur son fils Jules du soin de continuer à diriger la maison dans la bonne voie où elle était engagée. Pour lui, sculpteur et peintre de mérite, il désirait finir ses jours dans le calme, en dilettante, en artiste, et on le vit exposer régulièrement et avec succès aux Salons ; à celui de 1847, il obtenait une troisième médaille.

Jules Fossin n'avait pas oublié les services éminents qu'avait rendus à sa maison J.-V. Morel père. Il connaissait aussi les mérites de Prosper Morel, le fils, qui avait été étroitement associé aux luttes comme aux travaux paternels, et qui s'était trouvé assez désemparé quand le brillant Duponchel, bien pourvu de relations et armé de quelque superbe, se fut débarrassé du vieux maître dont il avait condescendu à faire un temps son associé et l'eut condamné à s'exiler à Londres, afin d'y recommencer sa carrière compromise. Ces deux vaincus conservaient du moins l'estime profonde de ceux qui les avaient vus à l'œuvre. Et lorsque Jules Fossin, qui n'avait pas d'enfants, mais qui désirait assurer pourtant l'avenir de sa maison, voulut se préparer un successeur, ce fut Prosper Morel qu'il choisit comme collaborateur. En 1854, il lui confiait la conduite, la gérance de ses affaires, se reposant peu à peu sur lui de tous les soins commerciaux pour se consacrer personnellement aux beaux-arts, qu'il aimait et cultivait à l'égal de son père.

Et en 1862, il lui cédait définitivement la place : sur l'enseigne de la rue de Richelieu, la raison sociale « Morel



LA VITRINE DE J.-V. MOREL
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE
DE LONDRES (1851)
D'APRÈS UNE AQUARELLE

sant sur son fils Jules du soin de continuer à diriger la maison dans la bonne voie où elle était engagée. Pour lui, sculpteur et peintre de mérite, il désirait finir ses jours dans le calme, en dilettante, en artiste, et on le vit exposer régulièrement et avec succès aux Salons; à celui de 1847, il obtenait une troisième médaille.

Jules Fossin n'avait pas oublié les services éminents qu'avait rendus à sa maison J.-V. Morel père. Il connaissait aussi les mérites de Prosper Morel, le fils, qui avait été étroitement associé aux luttes comme aux travaux paternels, et qui s'était trouvé assez désespéré quand le brillant Duponchel, bien pourvu de relations et armé de quelque superbe, se fut débarrassé du vieux maître dont il avait condescendu à faire un temps son associé et l'eut condamné à s'en aller à Londres, afin d'y recommencer sa carrière compromise. Ces deux vaincus conservaient du moins l'estime profonde de ceux qui les avaient vus à l'œuvre. Et lorsque Jules Fossin, qui n'avait pas d'enfants, mais qui désirait assurer pourtant l'avenir de sa maison, voulut se préparer un successeur, ce fut Prosper Morel qu'il choisit comme collaborateur. En 1854, il lui confiait la conduite, la gérance de ses affaires, se reposant peu à peu sur lui de tous les soins commerciaux pour se consacrer personnellement aux beaux-arts, qu'il aimait et cultivait à l'égal de son père.

Et en 1862, il lui cédait définitivement la place : sur l'enseigne de la rue de Richelieu, la raison sociale « Morel





et C^{ie} » remplaça le nom des Fossin. M. Jules Fossin ne jouit pas longtemps, au surplus, des loisirs distingués qu'il s'était ainsi préparés : le 15 septembre 1869, âgé seulement de 61 ans, il mourait à Vasouy. Il repose auprès des siens, dans une sépulture familiale, au cimetière Montmartre. Il avait été l'un des bijoutiers les plus artistes de l'époque du Deuxième Empire et a produit des œuvres d'un caractère très personnel. Malheureusement, à de rares exceptions près, un tel art ne laisse guère plus de traces que celui du comédien. Si « le buste, selon l'expression de Théophile Gautier, survit à la cité », la mode changeante, la mode capricieuse a tôt fait de détruire des bijoux qui témoigneraient de talents distingués. La jeune femme s'empresse de faire monter au goût du jour les bijoux de sa grand'mère ou de sa mère. Et c'est souvent un grand dommage.

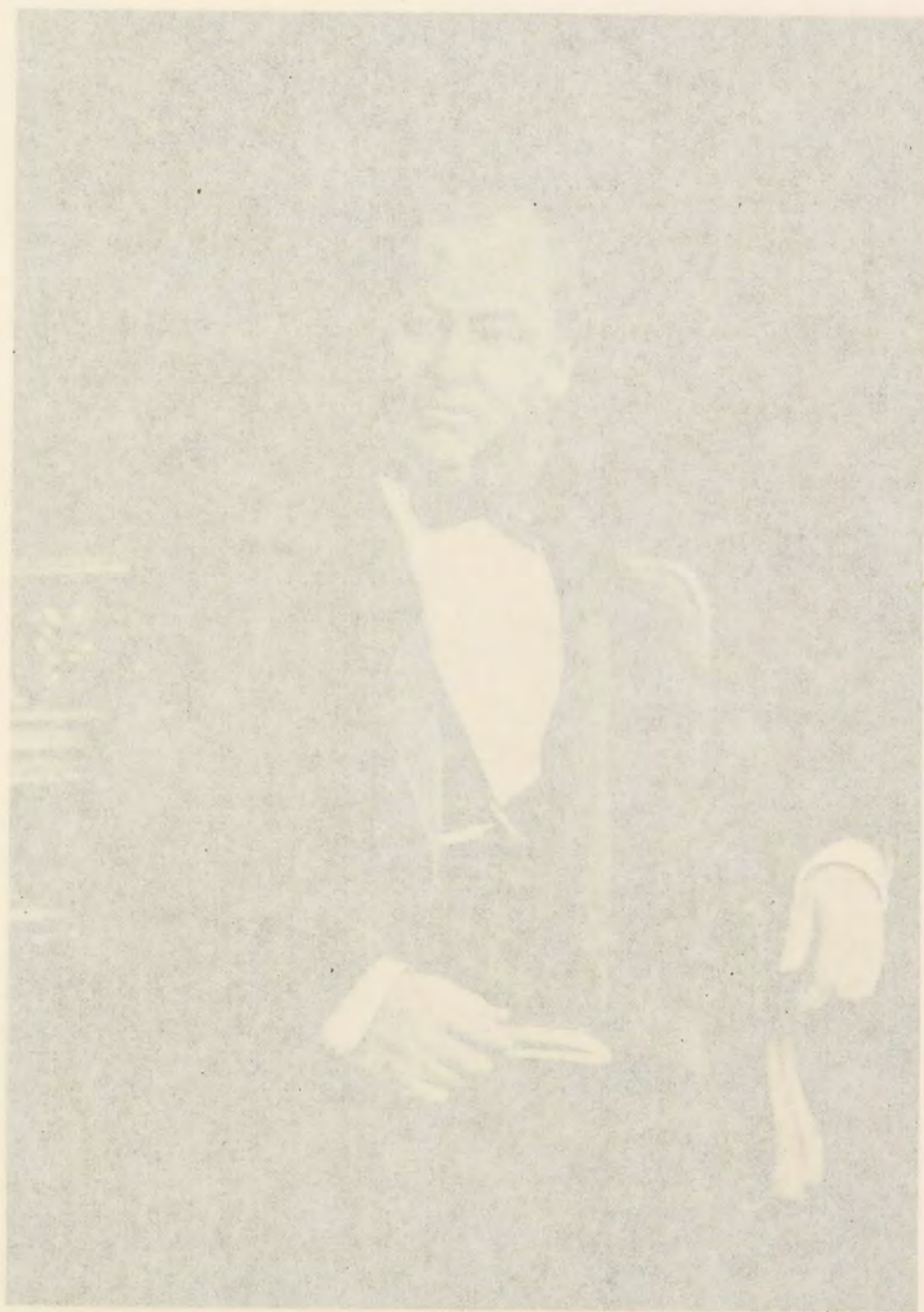
De la direction de Jules Fossin date, croyons-nous, la tendance de la maison à étendre ses affaires à l'étranger. J.-V. Morel, son ancien et brillant collaborateur, semblait lui avoir préparé la place, en Angleterre, tout au moins.

En 1851, il prenait part à la première des expositions universelles, à Londres, au fameux palais de Cristal, érigé pour la circonstance. Le jury lui décerna la COUNCIL MEDAL, — la médaille du Conseil du comté de Londres.

Une aquarelle charmante, que nous avons plaisir à reproduire, conserve encore dans le cabinet directorial de la maison Chaumet le souvenir de ce succès. Elle est dans le style d'Eugène Lami, œuvre de quelqu'un de ses élèves ou de ses émules. Spirituellement composée, exécutée d'un pinceau plein de verve et de maestria, elle évoque gentiment les modes de ce moment de l'ère victorienne, crinolines, capotes et bibis des femmes, habits fermés ou courtes redingotes des hommes; et l'exotisme même y est représenté par quelque Turc ou Egyptien en tarbouch écarlate et SEROUAL flottant de toile.

Cette expansion vers l'extérieur allait s'accentuer encore sous le principat de Prosper Morel, qui voyagea beaucoup à travers l'Europe. Il avait été entraîné à ces déplacements par son père qui, dès 1847, — il n'avait alors guère plus de vingt ans, — l'avait emmené en Russie, où il avait à livrer d'importantes commandes.

Cependant qu'il courait ainsi le monde pour les besoins de son négoce, M^{me} Prosper Morel le secondait brillamment dans la direction de la maison, à Paris. C'était une maîtresse femme, très entendue aux affaires, douée d'un goût très sûr et toujours d'excellent conseil. Elle exerçait sur les habituées du magasin de la rue de Richelieu un ascendant singulier. Quelques clientes actuelles de la maison, d'âge vénérable aujourd'hui, se rappellent encore la part que prit M^{me} Morel au choix des bijoux qui devaient



PROSPER MOREL, FILS
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE PEINTE

Une aquarelle charmante, que nous avons plaisir à reproduire, conserve encore dans le cabinet directorial de la maison Chaumet le souvenir de ce succès. Elle est dans le style d'Eugène Lami, œuvre de quelqu'un de ses élèves ou de ses émules. Spirituellement composée, exécutée d'un pinceau plein de verve et de maestria, elle évoque gentiment les modes de ce moment de l'ère victorienne, crinolines, capotes et bibis des femmes, habits fermés ou courtes redingotes des hommes; et l'exotisme même y est représenté par quelque Turc ou Egyptien en tarbouch écarlate et seroual flottant de soie.

Cette expansion vers l'extérieur allait s'accroître encore sous le principat de Prosper Morel, qui voyagea beaucoup à travers l'Europe. Il avait été entraîné à ces déplacements par son père qui, dès 1847, — il n'avait alors guère plus de vingt ans, — l'avait emmené en Russie, où il avait à livrer d'importantes commandes.

Cependant qu'il courait ainsi le monde pour les besoins de son négoce, M^{me} Prosper Morel le secondait brillamment dans la direction de la maison, à Paris. C'était une excellente femme, très entendue aux affaires, douée d'un goût sûr et toujours d'excellent conseil. Elle exerçait son habileté au magasin de la rue de Richelieu un atelier singulier. Quelques clientes actuelles de la maison, d'âge respectable aujourd'hui, se rappellent encore la voir quérir M^{me} Morel au choix des bijoux qui devaient





orner leur corbeille de mariage, et avec quelle déférence elles suivirent alors ses précieuses indications.

Mais un sang jeune allait être infusé à la vénérable maison des Nitot et des Fossin par l'arrivée de M. J. Chaumet.

Issu d'une famille de la Guyenne, M. J. Chaumet était prédestiné à l'élégante profession de joaillier. Plusieurs de ses parents l'exerçaient à Bordeaux. Sa mère elle-même avait repris un commerce de joaillerie-bijouterie, et ce fut elle qui, dès sa quinzième année, l'associant à son labeur, fut son initiatrice.

Son service militaire accompli, — il avait bénéficié du volontariat d'un an, — le garçon, plein d'allant, décidé à réussir, vint chercher à Paris le milieu où son activité et son intelligence pourraient le mieux s'épanouir. Un heureux sort le favorisa. Sous les auspices de M^{me} Savard, femme d'un industriel considéré dans sa branche, voisine de la bijouterie, il fut présenté à M. Prosper Morel, introduit à son foyer, et bientôt épousait sa fille, M^{lle} Marie Morel. Le mariage eut lieu le 17 juin 1875. Tout aussitôt, M. J. Chaumet entra dans la maison, toujours située 62, rue de Richelieu.

M. Morel avait fait là un heureux choix, dont il n'eut qu'à se féliciter : de ce mariage date, on peut le dire, le magnifique essor qu'a pris aujourd'hui la maison Chaumet.

Le nouveau venu allait avoir sous la main des moyens

d'action, des éléments de prospérité superbes, qu'il sut rapidement et heureusement mettre en œuvre, s'étant rendu compte des possibilités que lui offrait une clientèle choisie, fidèle et qu'il n'y avait qu'à étendre. Il avait à un très haut degré le sens des affaires, qu'il envisageait sous un jour assez audacieux. Son premier objectif fut de développer les transactions. Il apporta à cette tâche un esprit commercial très large, adopta des moyens qui, à l'époque, purent bien paraître osés aux vétérans de la profession, mais dont le succès rapide démontra l'excellence. Sous son impulsion, la grande vogue allait vite consacrer le vieux et respectable renom de l'ancienne maison des Nitot et des Fossin, fournisseurs des cours impériale et royale de France, dont il allait, en 1885, recueillir la direction. Il fut le véritable animateur de ce grand corps qu'il galvanisa.

C'était de plus un homme de goût épuré, un artiste épris de perfection. Ses grandes œuvres d'orfèvrerie le révéleront un peu plus tard, dès qu'il aura les moyens de réaliser ses très nobles idées.

L'orfèvrerie, la joaillerie, et tout ce qu'on a englobé du reste sous le terme générique d'arts décoratifs traversait une crise que les efforts courageux de quelques artistes isolés ne parvenaient pas à conjurer. Pour ce qui concerne spécialement la bijouterie, les montures, pastiches de modèles plus ou moins recommandables, étaient d'une affligeante lourdeur, et compliquées de lignes, et confuses,

sous un amoncellement de détails sans signification. M. J. Chaumet avait senti que la beauté d'un objet d'art ne réside pas dans la multiplication d'éléments divers, fussent-ils isolément aimables, jolis, mais qu'il fallait viser à l'harmonie de l'ensemble, à l'expression générale, à la simplicité éloquente, au style enfin. Et, digne successeur de Fossin le père, si ingénieux créateur de formes, il révéla, fit adopter une manière bien à lui. Elle conquiert la vogue. Ses bijoux, de lignes légères, simples mais fermes, de composition robuste et large déterminèrent dans les goûts une véritable révolution. Il fut suivi par sa corporation entière, attentive à satisfaire une clientèle qu'avaient séduite les tendances nouvelles.

En somme, M. J. Chaumet restituait aux gemmes leur primauté. Elles cessaient d'être seulement le rehaut et comme l'agrément de petites compositions allégoriques, sentimentales ou agrestes, de petites scènes d'illustrations romanesques, de décors, guirlandes, feuillages, faux bois, biens de la terre ou des eaux, pour reprendre le premier rôle, donner dans la symphonie la note chantante à laquelle le métal orfèvré, les émaux éventuellement, ne constituaient plus qu'un support, une armature et comme un accompagnement. La monture s'effaçait, s'allégeait, très sobre, très discrète. C'est en somme le principe qui inspire encore la mode actuelle. M. Chaumet excellait à mettre en valeur les grosses pierres, dont il savait combiner harmonieuse-

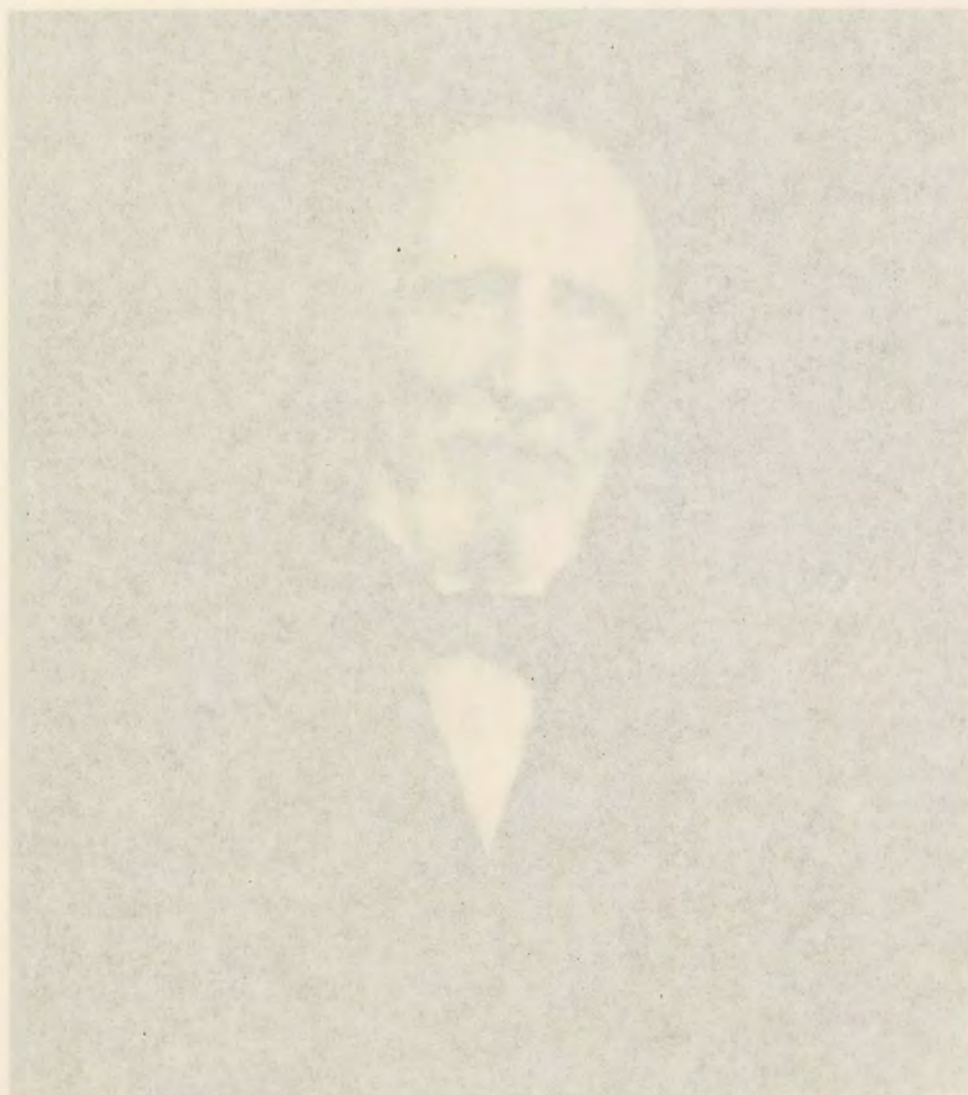
ment les couleurs et les irradiations. Tous ses efforts tendaient à donner aux bijoux sortis de ses ateliers un chatonnement jusqu'alors inconnu. Ce fut lui, par exemple, qui imagina d'entourer les diamants de cernes de pierres de couleur, artifice savant qu'adoptèrent aussitôt tous ses émules et dont le succès persista durant des années.

Dans l'ordre commercial, dans l'ordre pratique, son esprit d'initiative devait aussi s'exercer de façon marquante.

Vers 1890, préoccupé de diminuer d'autant qu'il se pouvait le prix de revient des pierres qu'il employait, il se déterminait à créer à son usage personnel une taillerie de diamants. Il supprimait ainsi de coûteux intermédiaires.

D'autre part, frappé des inconvénients que présentait la division des diamants bruts par le clivage, du déchet qui en résultait souvent, il imaginait d'adjoindre à cette opération, seule usitée jusque là, le sciage de la pierre. Il en augmentait ainsi le rendement et contribuait encore à en abaisser les cours. Ainsi se montra-t-il en toutes circonstances et dans toutes les voies où s'exerçait son activité un novateur hardi et fécond en idées personnelles.

L'Exposition universelle de 1900 consacra les efforts, le talent de M. J. Chaumet. Il s'y révéla d'éclatante façon à ceux qui, jusque là, avaient pu ignorer la vigueur de ses compositions et la perfection technique de ses œuvres. Il y conquist une première médaille d'or, haute récompense qui sanctionnait la part très importante qu'il avait prise à



J. CHAUMET
D'APRÈS UN DESSIN DE MADAME L. CHAUMET,
NÉE SOUSSELIER

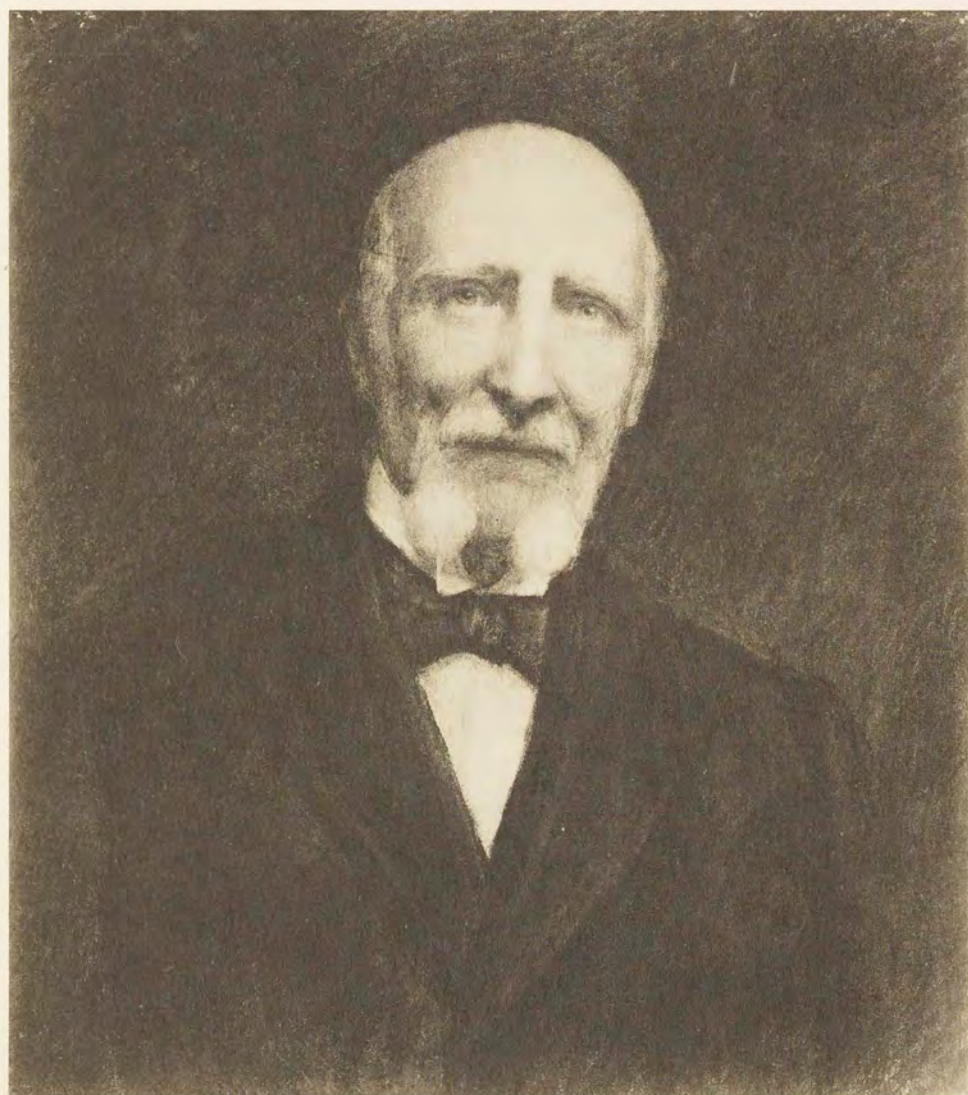
ment les couleurs et les irradiations. Tous ses efforts tendaient à donner aux bijoux sortis de ses ateliers un éclat inconnu jusqu'alors. Ce fut lui, par exemple, qui imagina d'entourer les diamants de cernes de pierres de couleur, artifice savant qu'adoptèrent aussitôt tous les créateurs et dont le succès persista durant des années.

Dans l'ordre commercial, dans l'ordre pratique, son esprit d'initiative devait aussi s'exercer de façon marquante.

Vers 1890, préoccupé de diminuer d'autant qu'il le pouvait le prix de revient des pierres qu'il employait, il se déterminait à créer à son usage personnel une taillerie de diamants. Il supprimait ainsi de coûteux intermédiaires.

D'autre part, frappé des inconvénients que présentait la division des diamants bruts par le clivage, du déchet qui en résultait souvent, il imaginait d'adjoindre à cette opération, seule usitée jusqu'à là, le sciage de la pierre. Il en augmentait ainsi le rendement et contribuait encore à en abaisser les cours. Ainsi se montra-t-il en toutes circonstances et dans toutes les voies où s'exerçait son activité un créateur hardi et fécond en idées personnelles.

L'Exposition universelle de 1900 consacra les efforts, le talent de M. J. Chaumet. Il s'y révéla d'éclatante façon à ceux qui, jusque là, avaient pu ignorer la vigueur de ses compositions et la perfection technique de ses œuvres. Il y conquît une première médaille d'or, haute récompense qui sanctionnait la part très importante qu'il avait prise à





la lutte ardente engagée alors pour la rénovation des arts nouveaux. Quand, dans le recul des temps, on pourra retracer avec la sérénité nécessaire l'histoire de ce mouvement de recherches et d'essais, si vaillant, si généreux, qui se produisit dans les dernières années du précédent siècle et dans les premières années de celui-ci, M. J. Chaumet y aura sa belle page.

A cette même Exposition de 1900, il se manifestait comme orfèvre avec une pièce de haute inspiration dont il sera parlé d'autre part, le *CHRISTUS VINCIT*, qui demeure l'une des productions éminentes de l'art décoratif à la fin du XIX^e siècle, et qui, par sa tendance morale, caractérise une âme éprise d'un très noble idéal.

Vers cette époque encore, M. J. Chaumet se passionnait pour des recherches scientifiques de longue et profonde portée qui vont nous fournir, un peu plus loin, la matière de tout un chapitre. Des chimistes venaient de produire habilement des pierres artificielles, des rubis fondus ou reconstitués par synthèse. Un grave danger semblait menacer le commerce de la joaillerie; on peut affirmer que les efforts de M. J. Chaumet le sauvèrent de ce péril en démasquant la fraude et en la réduisant à l'impuissance.

Il était d'ailleurs, en tout ce qui concerne les pierres précieuses, d'une compétence bien rare et unanimement reconnue dans la corporation; c'était l'expert désigné, réclamé dans toutes les contestations qui se pouvaient élever au

sujet de la qualité, de l'origine ou de la valeur de gemmes; c'est-à-dire qu'entre tous ses confrères, il était sans doute celui qui eût eu le moins besoin de recourir aux contrôles scientifiques qu'il a institués de toutes pièces. Mais sa scrupuleuse conscience exigeait, pour aller en paix dans le domaine matériel, les plus évidentes certitudes.

C'est pour les acquérir personnellement, non moins que pour en doter ses pairs, qu'il s'imposa le rude et patient labeur d'inventeur, qu'il n'abandonna que lorsque la mort vint lui apporter le repos, en 1928.

Son fils, M. Marcel Chaumet qu'il avait depuis plusieurs années déjà associé à la direction de la maison, assumait alors sa succession. A ce poste délicat, il maintient d'une main ferme des traditions qui lui étaient de longtemps familières.

A noter, pour terminer cette trop sommaire biographie, que ce fut M. J. Chaumet, qui, en 1907, transféra la maison de la rue de Richelieu au lieu où elle est aujourd'hui, au 12 de cette même place Vendôme où avait autrefois prospéré Nitot, établi, on se le rappelle au n° 15.





« CHRISTUS VINCIT »

COMPOSITION DÉCORATIVE DE J. CHAUMET

sujet de la qualité, de l'origine ou de la valeur de gemmes; c'est-à-dire qu'entre tous ses confrères, il était sans doute celui qui eût eu le moins besoin de recourir aux contrôles scientifiques qu'il a institués de toutes pièces. Mais sa scrupuleuse conscience exigeait, pour aller en paix dans le domaine matériel, les plus évidentes certitudes.

C'est pour les acquérir personnellement, non moins que pour en doter ses pairs, qu'il s'imposa le rude et patient labeur d'inventeur, qu'il n'abandonna que lorsque la mort vint lui apporter le repos, en 1928.

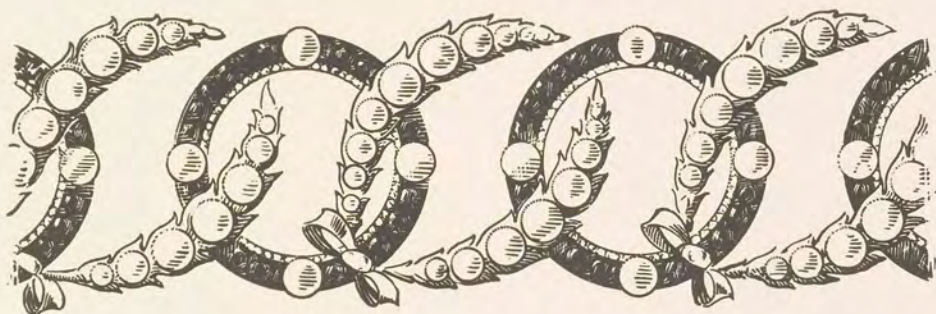
Son fils, M. Marcel Chaumet qu'il avait depuis plusieurs années déjà associé à la direction de la maison, assumait alors sa succession. A ce poste délicat, il maintient d'une main ferme des traditions qui lui étaient de longtemps familières.

A noter, pour terminer cette trop sommaire biographie, que ce fut M. J. Chaumet, qui, en 1907, transféra la maison de la rue de Richelieu au lieu où elle est aujourd'hui, au 12 de cette même place Vendôme où avait autrefois prospéré Nitot, établi, on se le rappelle au n° 15.









V

CHEFS-D'ŒUVRE

Le bel étage de l'hôtel de Baudard de Vaudrier, seigneur de Saint-James, revêtait la somptuosité convenable à un hôte de cette importance, et les grands appartements, où ne devaient pas manquer, aux beaux jours, les courtisans de la fortune, pouvaient rivaliser d'élégance avec les demeures princières. Bellanger, architecte de Mgr le comte d'Artois, était homme de talent. Le salon, qui subsiste à peu de détails près tel qu'il fût conçu, est un spécimen achevé de l'art si mesuré, si sobre, si séduisant de l'époque Louis XVI.

On est frappé d'abord de ses harmonieuses proportions.

Comment, par quelle infortune, par quelles indifférences ou quels abandons s'est perdu le secret de ces belles ordonnances, le secret de cette grâce qu'il faut désespérer de retrouver jamais ?

La coloration générale de cette élégante pièce est d'un gris céladon sur lequel jouent doucement des ors pâlis.

Le plafond s'appuie sur quatorze colonnes corinthiennes engagées, aux cannelures rudement relevées de discrètes dorures. Six portes à doubles vantaux donnent communication avec l'antichambre et les appartements voisins. Les panneaux en sont décorés de trophées dont les éléments ont été empruntés à la mer ou à la marine avec une spirituelle ingéniosité, une exubérance dans l'invention, et aussi un goût d'une séduction irrésistible. On passerait des heures à en découvrir les détails, d'une fantaisie infinie, dont pas un ne se répète d'un trophée à l'autre. Ce sont ici des coraux et des algues, des poissons souples et des crustacés aux carapaces guerrières, des dauphins écumants et des nautilus arqués comme des casques antiques, des coquilles aux formes innombrables, — des perles enfin, débordant de coupes aux galbes adoucis, des perles en colliers qui semblent là pour rattacher les actuels occupants de cette demeure quasi-principière à son propriétaire ancien. Plus loin, des ancres, bien entendu, des proues tranchantes de galères ou des châteaux fleurdelysés de vaisseaux de haut bord, des filets et des agrès, des targes et des glaives, des

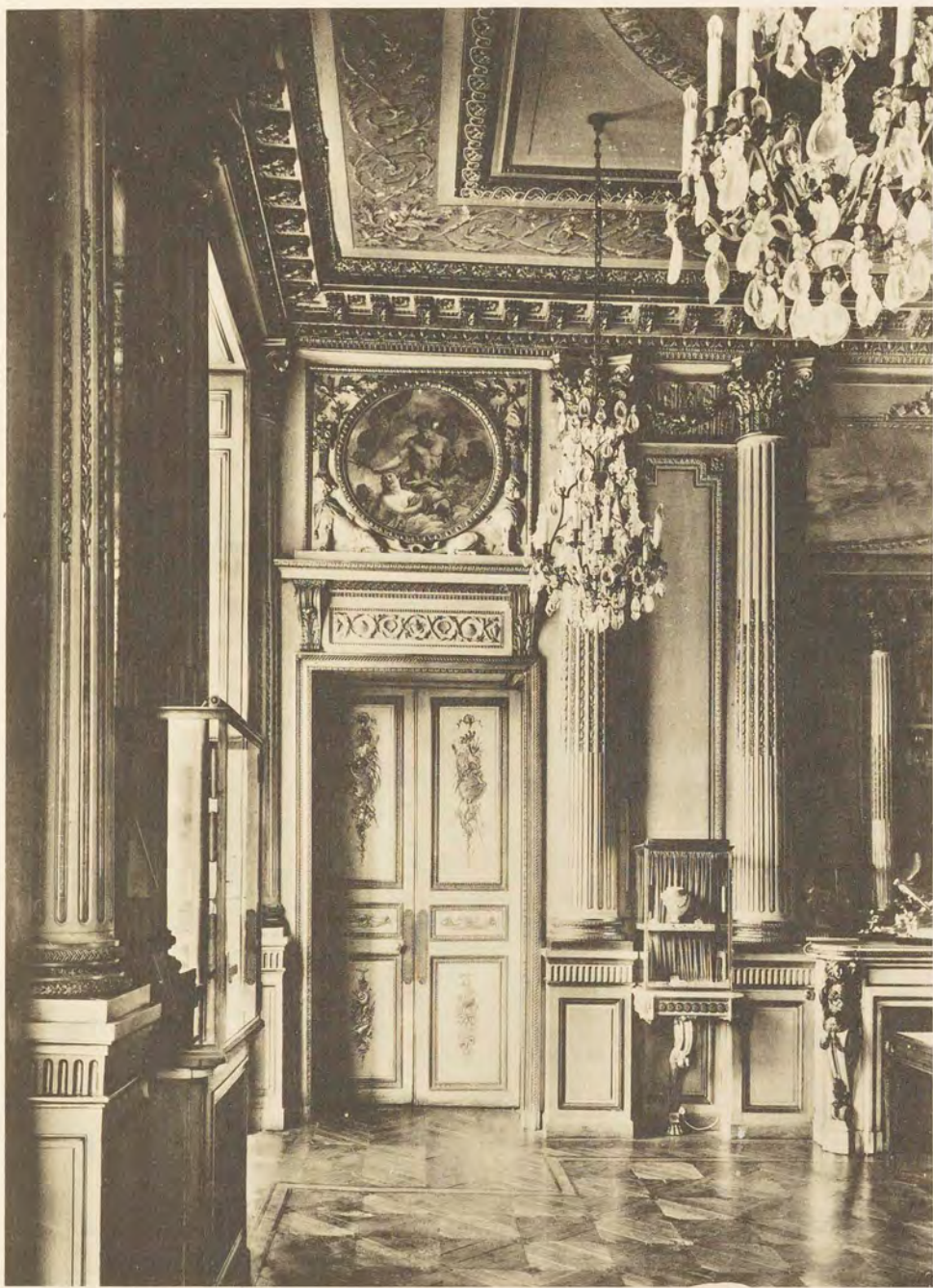


LE SALON DE LA PLACE VENDÔME
UNE DES PORTES SURMONTÉE D'UN MÉDAILLON
PEINT PAR J.-J. LAGRENÉE

Comment, par quelle infortune, par quelles indifférences ou quels abandons s'est perdu le secret de ces belles ordonnances, le secret de cette grâce qu'il faut désespérer de retrouver jamais ?

La coloration générale de cette élégante pièce est d'un gris céladon sur lequel jouent doucement des ors pâlis.

Le plafond s'appuie sur quatorze colonnes corinthiennes engagées, aux cannelures rudement relevées de discrètes dorures. Six portes à doubles vantaux donnent communication avec l'antichambre et les appartements voisins. Les panneaux en sont décorés de trophées dont les éléments ont été empruntés à la mer ou à la marine avec une spirituelle ingéniosité, une exubérance dans l'invention, et aussi un goût d'une séduction irrésistible. On passerait des heures à en découvrir les détails, d'une fantaisie infinie, dont pas un ne se répète d'un trophée à l'autre. Ce sont ici des coraux et des algues, des poissons souples et des crustacés aux carapaces guerrières, des dauphins écumants et des sautiles arqués comme des casques antiques, des coquilles aux formes innombrables, — des perles enfin, débordant de coupes aux galbes adoucis, des perles en colliers qui semblent là pour rattacher les actuels occupants de cette demeure quasi-principière à son propriétaire ancien. Plus loin, des ancres, bien entendu, des proues tranchantes de galères ou des châteaux fleurdelysés de vaisseaux de haut bord, des filets et des agrès, des targes et des glaives, des





bombes et des caronades ; des pavillons flottant au vent et la couronne du Grand-Seigneur, une profusion de symboles et d'attributs. Enfin il n'est pas jusqu'au parquet, d'une marqueterie digne de Versailles, étoilé au centre d'une rose des vents exactement orientée, avec les quatre lettres N. S. O. et E. incrustées en ébène, qui ne rappelle la prospérité passée du seigneur de Saint-James, Trésorier des dépenses du département de la Marine.

La cheminée de marbre blanc, encadrée de deux figures de bronze engainées, est sobre de lignes sans sécheresse, simple mais élégante. Elle est moderne.

Une très importante décoration picturale enrichissait ce cadre magnifique. Elle avait été confiée, comme nous l'avons vu mentionné par Thiéry, à Jean-Jacques Lagrenée, — « M. la Grenée le jeune », écrivait l'auteur du GUIDE DES AMATEURS.

J.-J. Lagrenée, peintre du Roi, était alors très en vogue. « C'est un peintre que celui-ci, disait de lui Diderot. Il a le dessin, la couleur, la chair, l'expression, les plus belles draperies, les plus beaux caractères de tête, tout, excepté la verve. »

Diderot semble avoir prisé très haut la verve, qui était l'une de ses brillantes qualités. Faisait-il donc grief à Lagrenée, qu'il aimait pourtant, de ne pas livrer au hasard de l'improvisation et la composition et l'exécution de ses œuvres ? On en serait surpris, car, à l'époque, artistes et

critiques avaient de grands soucis de perfection : l'ensemble même de ce salon, tous les détails de son ornementation en sont la preuve.

Quoi qu'il en soit, il ne demeure de l'œuvre exécutée par Lagrenée, pour Saint-James, que quatre panneaux circulaires supportés de sphinx dorés de beau style, à l'imposte des quatre portes latérales ; deux autres ont disparu. De ceux qui demeurent, le premier représente un Neptune sillonnant les mers orageuses avec son épouse Amphitrite. En pendant, un Mercure, messenger des dieux, et aussi dieu du commerce et de la navigation, qu'accompagne l'Abondance. Puis un embarquement pour l'aventure : Enée, sans doute, que Didon cherche à retenir. Enfin, une Néréide, Amphitrite encore, ou Thétis, apportant à la France, noble figure couronnée, les prémices de la mer, coraux et perles, débordant d'une conque.

Le trumeau de la cheminée, aujourd'hui revêtu d'une glace, aurait été primitivement décoré d'une Euterpe. N'y a-t-il pas là quelque confusion ? Car la muse de la poésie lyrique et de la musique a émigré aujourd'hui au plafond. Dans une moderne, gentille et facile composition non signée, elle s'éjouit, svelte et pâle nudité, à l'ombre d'une draperie d'un bleu « ingresque », un triangle sonore aux doigts, aux improvisations d'un vol d'amours musiciens, joufflus et roses.

C'est la seule allégorie, ici, qui ne proclame pas la gloire

de la marine royale ni ne rappelle l'éminente dignité de son représentant sous ces lambris dorés, sculptés et peints.

Ce séduisant salon est aujourd'hui comme le vestibule d'une grande maison de commerce et d'industrie, d'un véritable musée qui recèle de très curieuses archives, enfin d'une active ruche d'artistes et d'artisans.

Il commande à droite la salle des Modèles, qui elle seule mériterait de nous retenir de longues heures; à gauche un salon d'exposition où l'on peut voir deux œuvres de grand intérêt artistique et technique, le *CHRISTUS VINCIT* et la *VIA VITAE* de M. J. Chaumet.

Tout joyau important, une fois que l'esquisse dessinée et peinte, ou modelée en a été approuvée, est exécuté en maillechort. Ce sont ces maquettes que contient la salle des Modèles.

La collection des diadèmes recèle environ six cents morceaux différents qui, tout blancs, légers, aériens, font aux murs lambrissés de chêne et tendus de peluche havane une parure inattendue. Quelle surprenante variété, quelle fantaisie dans les formes de ces ornements et dans leur décoration! Il en est de compliqués dans leurs dessins comme de riches dentelles, et d'autres qui se réduisent presque à un simple cercle de métal relevé de quelques pierres. Quelles différences de styles aussi, des diadèmes à l'antique du Premier Empire aux arcs simples de lignes mais chargés de pierreries que crée l'artiste moderne, en passant par ces

massifs ornements rappelant le KAKOCHNICK national russe, destinés aux grandes-duchesses de la famille des Romanoff! Toute l'histoire de la maison Chaumet est là, dans ces frêles et savantes armatures comme dans les colliers, pendeloques, bracelets abrités au pied de ces trophées dans des vitrines, pâles squelettes de métal, parfois ponctués de touches vives de couleur simulant les pierres.

Elle est complétée encore dans cette suite prodigieuse d'albums rangés dans les armoires du soubassement. Quels trésors et quelle valeur d'art comme d'argent, de travail, d'esprit comme de matière précieuse tout cela représente!

Ces spirituels croquis que Jean-Baptiste Fossin griffonnait d'une main alerte et sûre en bavardant, les voici vivants et comme éclos d'hier; ils voisinent avec des milliers et des milliers de menues vignettes, à la plume, à la mine de plomb, à la pierre noire, souvent rehaussées de couleurs; avec des aquarelles de la plus précieuse exactitude, du plus rare mérite. C'est un véritable voyage de découvertes à entreprendre à travers ces feuillets de solide vieux papier de chiffons, de papier de la bonne époque, une exploration féconde en joies délicieuses. Admirables archives! Et l'on voudrait s'y attarder longuement. Ce sont tous les fastes de la joaillerie depuis cent cinquante ans, à travers cinq régimes, que l'on pourrait retrouver là.

La maison conserve précieusement, bien entendu, les dessins qui servirent à l'exécution des pièces illustres,



« NEPTUNE ET AMPHITRITE »

PAR J.-J. LAGRENÉE

UN DES QUATRE DESSUS DE PORTES DE L'HÔTEL DE SAINT-JAMES

12, place Vendôme.

marais ornements rappelant le KAROCHNICK national russe, destinés aux grandes-duchesses de la famille des Romanoff! Toute l'histoire de la maison Chaumet est là, dans ces frêles et savantes armatures comme dans les colliers, pendeloques, bracelets abrités au pied de ces trophées dans des vitrines, pâles squelettes de métal, parfois ponctués de touches vives de couleur simulant les pierres.

Elle est complétée encore dans cette suite prodigieuse d'albums rangés dans les armoires du soubassement. Quels trésors et quelle valeur d'art comme d'argent, de travail, d'esprit comme de matière précieuse tout cela représente!

Ces spirituels croquis que Jean-Baptiste Fossin griffonnait d'une main alerte et sûre en bavardant, les voici vivants et comme éclores d'hier; ils voisinent avec des milliers et des milliers de menues vignettes, à la plume, à la mine de plomb, à la pierre noire, souvent rehaussées de couleurs; avec des aquarelles de la plus précieuse exactitude, du plus rare mérite. C'est un véritable voyage de découvertes à entreprendre à travers ces feuillets de solide vieux papier de chiffons, de papier de la bonne époque, une exploration féconde en joies délicieuses. Admirables archives! Et l'on voudrait s'y attarder longuement. Ce sont tous les fastes de la joaillerie depuis cent cinquante ans, à travers cinq régimes, que l'on pourrait retrouver là.

La maison conserve précieusement, bien entendu, les dessins qui servirent à l'exécution des pièces illustres,





comme la couronne de Charlemagne, la tiare pontificale, le glaive impérial reproduits d'autre part, et aussi certains moulages ou fac-similés, comme celui de l'épée offerte au comte de Paris à sa naissance.

Dans la série des œuvres marquantes dont les reproductions ou les modèles sont conservés place Vendôme, il faut citer encore la coupe commandée à Morel père, le précieux collaborateur de Fossin, par le banquier anglais Hope, où la maison revendique sa part de collaboration, puisque Prosper Morel fils, successeur des Fossin, y avait travaillé.

Fruit d'un labeur de plusieurs années, elle avait figuré à l'Exposition de Joaillerie de Londres, en 1853. Elle reparut en 1855 à l'Exposition universelle de Paris, où elle valut à son auteur la grande médaille d'honneur.

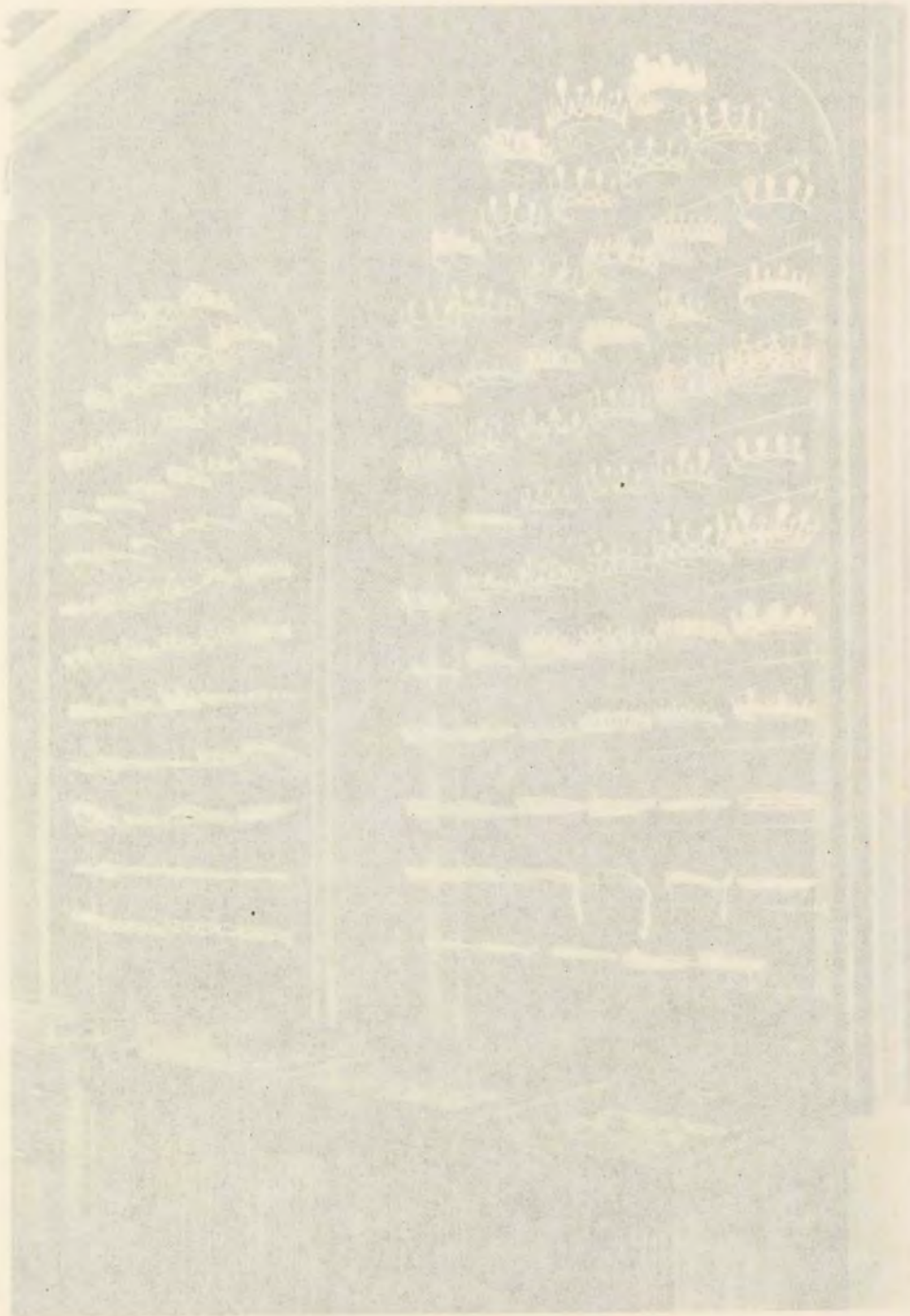
C'est une œuvre très représentative de l'art décoratif de l'époque, lequel nous apparaît, quant à présent, assez suranné. Mais qui peut prévoir les revirements du goût public ? Elle avait été conçue par un artiste que certains d'entre nous ont pu connaître, Constant Sevin. Elle représente la Délivrance d'Andromède, enchaînée à son rocher dont le bloc dressé, avec la souple figurine qui s'y enlève, frémissante d'angoisse, constitue le pied de la coupe ; le Dragon veille au-dessus, sinueux, menaçant, contourné en forme d'anse, cependant que Persée, chevauchant le coursier ailé Pégase, au bord de la conque marine, pour-

suit son vol libérateur vers la captive. Les plus riches matières, jaspe, émaux, or, ont été ici travaillées par un homme admirablement doué et possédant à fond tous les raffinements de son métier.

La respectable maison des Nitot, des Fossin, des Morrel, l'actuelle maison Chaumet, fut par excellence la maison brevetée des cours. Mais l'une des fournitures les plus curieuses auxquelles elle eut à faire face fut celle qui lui fut demandée, au nom du sultan du Maroc, Moulay Abd-El-Aziz, par une entreprise très puissante, et qui travaillait alors de toute son énergie à implanter à la cour chérifienne l'influence française. Il s'agissait d'un lot considérable de bijoux, bagues, bracelets, colliers, destinés aussi bien au Sultan lui-même qu'à son harem.

Pour livrer cette grosse commande, M. J. Chaumet délégua vers le Maroc deux de ses employés, dont l'un, dessinateur, a fixé, dans une amusante aquarelle, l'épisode singulier qui couronna sa mission. Ils devaient être chaperonnés, introduits au palais, avec le représentant de la grosse firme industrielle qui avait conduit toute l'affaire, par l'un des premiers pionniers français au Maroc, M. Gabriel Veyre.

Celui-ci avait été appelé à la cour chérifienne quelque dix ans avant l'établissement du protectorat français, afin



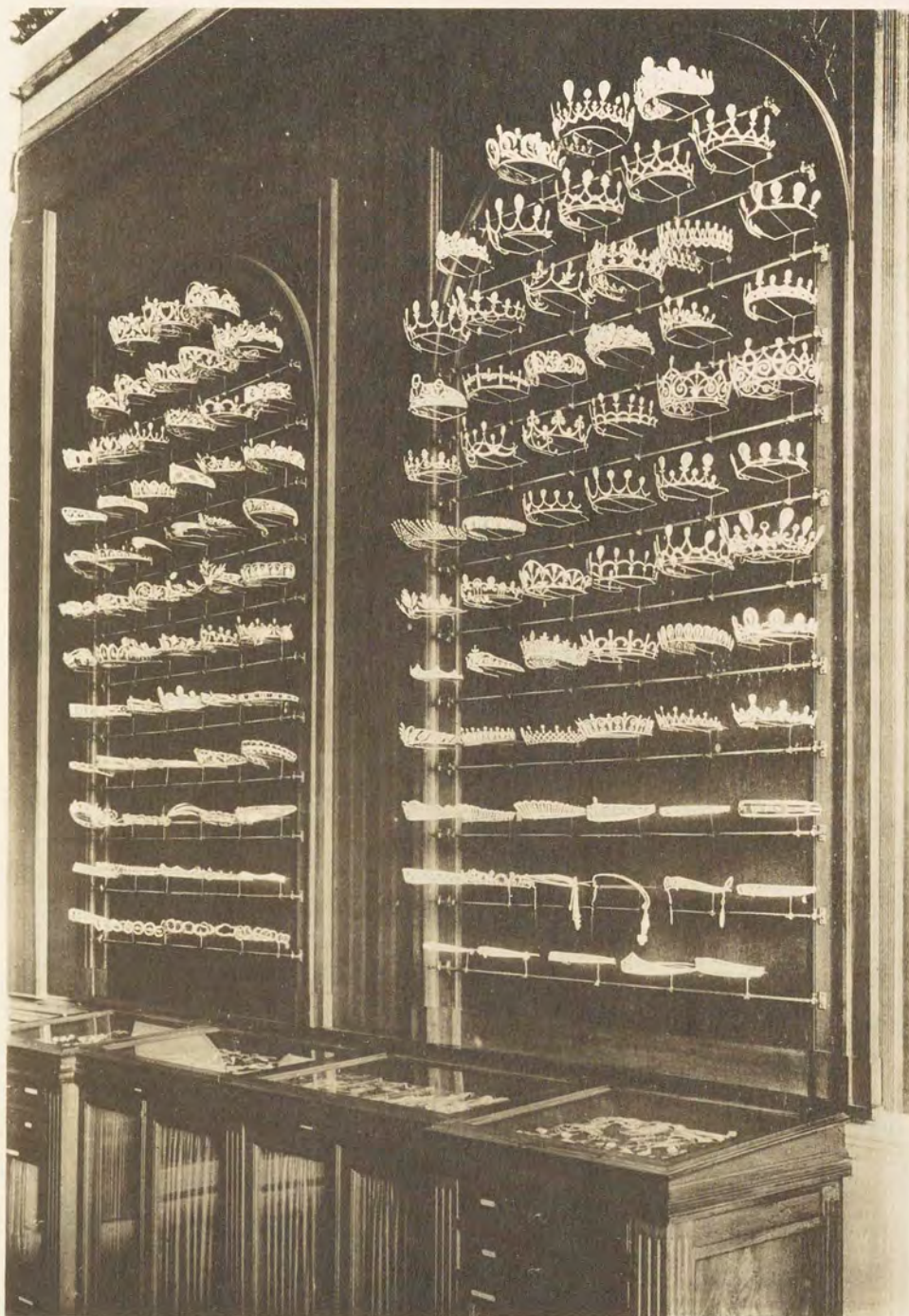
LA SALLE DES MODÈLES
A LA PLACE VENDÔME

sait son vol libérateur vers la captive. Les plus riches matières, jaspe, émaux, or, ont été ici travaillées par un homme admirablement doué et possédant à fond tous les raffinements de son métier.

La respectable maison des Nitot, des Fossin, des Morel, l'actuelle maison Chaumet, fut par excellence la maison brevetée des rois. Mais l'une des fournitures les plus curieuses auxquelles elle eut à faire face fut celle qui lui fut demandée, au nom du sultan du Maroc, Moulay Abd-El-Aziz, par une entreprise très puissante, et qui travaillait alors de toute son énergie à implanter à la cour chérifienne l'influence française. Il s'agissait d'un lot considérable de bijoux, bagues, bracelets, colliers, destinés aussi bien au Sultan lui-même qu'à son harem.

Pour livrer cette grosse commande, M. J. Chaumet délégua vers le Maroc deux de ses employés, dont l'un, dessinateur, a fixé, dans une amusante aquarelle, l'épisode singulier qui couronna sa mission. Ils devaient être chaperonnés, introduits au palais, avec le représentant de la grosse firme industrielle qui avait conduit toute l'affaire, par l'un des premiers pionniers français au Maroc, M. Gabriel Veyre.

Celui-ci avait été appelé à la cour chérifienne quelque dix ans avant l'établissement du protectorat français, afin





d'initier le jeune Sultan, — presque un enfant, alors, — aux mystères de la photographie. Il devait lui apprendre bien d'autres prodiges de la civilisation ; par exemple l'usage du téléphone, de la lumière électrique, du chemin de fer, de l'automobile, de la télégraphie sans fil, d'un tas de diableries, enfin, qui effrayèrent et scandalisèrent fort les fidèles sujets de « Sidna », — Notre Seigneur, comme ils disent, — et contribuèrent assez rapidement à créer cet état de mécontentement dans les esprits qui allait aboutir au drame du détronement. Veyre ne fut pas, d'ailleurs, le seul à la besogne, et d'autres l'y aidèrent de bon cœur.

Ce fut un soir qu'arrivèrent à Marrakech les convoyeurs de l'envoi magnifique de la maison J. Chaumet. Harassés, au terme des cinq ou six étapes qui les avaient amenés de Tanger jusque-là, ils ne songeaient qu'à jouir d'une bonne nuit de repos, afin de se présenter le lendemain tout frais au palais, à la « Cour des Amusements », quand un envoyé du Sultan s'annonça chez Veyre : Moulay Abd-El-Aziz, qui avait suivi au jour le jour la marche de la caravane, manifestait une impatience toute juvénile et ordonnait qu'on lui apportât sur l'heure son précieux colis.

Ce colis était une solide caisse, bien conditionnée évidemment, eu égard à son contenu, mais où les bijoux et leurs écrins reposaient pêle-mêle dans de la sciure de bois. L'ordre de Sa Majesté Chérifienne était pressant, impérieux ; M. Gabriel Veyre se dit qu'il serait toujours temps

de faire ouvrir au palais la caisse par des esclaves. Il la prit en selle sur sa mule harnachée d'amaranthe et partit avec ses compagnons.

Il n'avait pas sitôt rempli ses devoirs protocolaires que le jeune souverain avait fait desceller, déclouer la troublante boîte dont il rêvait depuis des jours et des nuits qu'on la lui avait annoncée et dont il avait si grande hâte de connaître le contenu. Mais à peine y avait-il plongé la main qu'il empoignait la caisse et s'élançait vers ses appartements.

M. Gabriel Veyre, qui connaissait « Sidna », demeurait là un peu inquiet. En esprit il voyait les belles désœuvrées du harem fouillant avidement la sciure, en retirant pêle-mêle les écrins poussiéreux, les bijoux. Les messagers n'en avaient même pas sur eux l'inventaire, demeuré à la maison avec les bagages des envoyés de M. Chaumet. Et si, dans un moment, son choix fait, le Sultan allait leur rapporter la boîte à moitié vide, comment vérifier ce qui manquait ?

Le comble de sa disgrâce fut que bientôt un esclave, ou un fonctionnaire, vint lui dire que Sidna lui donnait congé et le verrait le lendemain au matin.

— Je dormis peu cette nuit là, confessait-il longtemps après, en évoquant cette histoire.

De très bonne heure au palais, il fut rasséréné en abordant le maître : Moulay Abd-El-Aziz gardait tout l'envoi et paierait la facture entière.



UNE LIVRAISON NOCTURNE
A LA COUR CHERIFIENNE
D'APRÈS UNE AQUARELLE DE H. DELASPRES

de faire ouvrir au palais la caisse par des esclaves. Il la prit en selle sur sa mule harnachée d'amarante et partit avec ses compagnons.

Il n'avait pas sitôt rempli ses devoirs protocolaires que le jeune souverain avait fait descendre, déclouer la troublante boîte dont il rêvait depuis des jours et des nuits qu'on la lui avait annoncée et dont il avait si grande hâte de connaître le contenu. Mais à peine y avait-il plongé la main qu'il empoignait la caisse et s'élançait vers ses appartements.

M. Gabriel Veyre, qui connaissait « Sidna », demeurait là un peu inquiet. En esprit il voyait les belles désœuvrées du harem fouillant avidement la sciure, en retirant pêle-mêle les écrins poussiéreux, les bijoux. Les messagers n'en avaient même pas sur eux l'inventaire, demeuré à la maison avec les bagages des envoyés de M. Chaumet. Et si, dans un moment, son choix fait, le Sultan allait leur rapporter la boîte à moitié vide, comment vérifier ce qui manquait ?

Le comble de sa disgrâce fut que bientôt un esclave, ou un fonctionnaire, vint lui dire que Sidna lui donnait congé et le verrait le lendemain au matin.

— Je dormis peu cette nuit là, confessait-il longtemps après, en évoquant cette histoire.

De très bonne heure au palais, il fut rasséréné en abordant le maître : Moulay Abd-El-Aziz gardait tout l'envoi et paierait la facture entière.



A Monsieur Chamel
Secrétaire du 10^{ème} 1702 J. Delaspre



Et si parfaite était l'impression que laissait au jeune Sultan cette première livraison qu'elle fut, bientôt après, suivie de la commande d'une arme de parade, sorte de yatagan de style turc, à la garde et au fourreau relevés d'une profusion de pierres précieuses.

Notre visite à ce musée captivant à plus d'un titre se termine par une station devant deux œuvres de M. J. Chaumet.

On a esquissé plus haut, trop vaguement, sans doute, la physionomie très attachante de leur auteur, digne en vérité de retenir l'attention d'un écrivain psychologue. En effet, à côté de l'industriel prodigieusement actif, du négociant osé, du réalisateur audacieux, initiateur et guide, comme on le verra quand il sera question de ses recherches scientifiques, il y avait en lui un traditionaliste, un croyant fervent, on oserait presque dire un mystique. Tant il est vrai que, selon la parole du philosophe Pierre Charron, « l'homme est un sujet merveilleusement divers et on-doyant ».

De cette foi vive aux vérités éternelles qui l'animait, qui dominait en lui tous sentiments et toutes pensées sont nées ces deux œuvres, objet sans doute de ses prédilections :

La première, le *CHRISTUS VINCIT*, parut, on se le rappelle, à l'Exposition de 1900 et valut à M. Chaumet,

avec l'ensemble de ses envois, la première médaille d'or. Elle figura plus tard à l'Exposition de Liège, en 1905. Elle met en œuvre, selon la description qu'en a laissée son auteur lui même, « toutes les ressources de l'orfèvrerie, de la joaillerie, de la lapidairerie et de la bijouterie pour réaliser l'expression d'une idée. » Cette idée c'est l'influence victorieuse du Christ et de sa doctrine sur la civilisation moderne. C'est en quelque sorte une trilogie : « Trois parties composent la pièce. La partie supérieure représente les faits ou la cause, la partie inférieure les doctrines ou les moyens d'action, enfin le piédestal les résultats obtenus ».

Quant au travail, il atteint à une perfection que le profane sent mieux qu'il ne saurait l'analyser, et que seuls, peut-être, les professionnels sont à même d'apprécier à sa valeur exacte.

Dans l'autre œuvre plus considérable encore, et qui atteste quel désintéressement émouvant, vraiment, il pouvait mettre au service des idées qui lui étaient chères, M. J. Chaumet s'est appliqué à exalter par la plastique les croyances que, d'un cœur si fervent, il professait.

On ne saurait prétendre à donner, dans le cadre de cet ouvrage, une description par le menu de ces véritables monuments, qui ont fait l'objet, à leur création, d'une notice illustrée d'une quinzaine de pages, exposé pourtant très concis des divers épisodes ou scènes mis en action. C'est tout une vaste syntèse dont les éléments ont été empruntés à

la légende, aux Écritures, et qui a été magnifiquement réaliser à l'aide du wachs, de l'ivoire, des métaux précieux.

Ces deux œuvres d'art, où s'attestent et la foi de l'homme et le talent de l'artiste qu'était M. J. Chaumet font penser un peu, toutes proportions gardées, à ces chefs-d'œuvre que, dans chaque métier, les compagnons d'autrefois — aux temps où les hommes d'une telle conscience n'étaient pas rares — élaboraient au prix de longues veillées, afin d'attester leur maîtrise et où ils mettaient tout leur savoir, toute leur habileté, toute leur conviction.







VI

LES ATELIERS

QUI croirait qu'au beau milieu de ce quartier entre tous élégant, derrière cette harmonieuse façade du grand siècle, ces salons si nobles de style, il existe dans les profondeurs d'un immeuble qui s'étend de la place Vendôme jusqu'à la rue Saint-Honoré, toute une usine en miniature, des ateliers qui occupent une centaine d'ouvriers, bijoutiers, boîtiers, orfèvres, lapidaires, sertisseurs, polisseuses ?

Quand on a visité ces ateliers, où s'élaborent de si précieux bijoux, des pièces d'orfèvrerie dignes des trésors les plus opulents ou des musées les plus jaloux de leur pres-

tige, on demeure confondu de l'adresse à laquelle peut parvenir la main humaine. Quels soins, en effet, apportés à parfaire ces pendeloques, ces bracelets, ces colliers destinés à parer, sans leur être un faix, à caresser, sans les meurtrir jamais, des chairs si frêles, si faciles à blesser!

Une inquiète sollicitude semble guider la main des artisans d'élite occupés là.

Que d'attentions aussi pour satisfaire en tout les yeux! L'envers même de ces bijoux de choix, tous ces lacis délicats où viennent s'enchâsser les gemmes, sont soignés, polis, finis aussi bien que la face visible à tous les yeux.

On m'a fait remarquer, sur un bracelet pavé de diamants, une articulation serpentant en zigzags autour de chaque pierre, afin d'éviter de rompre par une brutale ligne droite l'harmonie d'un dessin. Et quant à la souplesse de ces charnières, elle appellerait pour les comparaisons des termes anatomiques; elle défie celle des ligaments les plus parfaitement attachés du corps humain lui-même.

Les ateliers où s'exerce cet art raffiné sont silencieux, recueillis. Ils sont meublés de longues tables échancrées de distance en distance d'évidements dont chacun marque la place d'un artisan, avec une sorte de poche, de tablier de cuir que l'homme à l'œuvre étend devant lui, sur ses genoux, et qui est destiné à recueillir les éclats de métal, les limailles précieuses jaillissant de la pièce travaillée; car étant donné la valeur des matières employées, il importe

qu'aucune parcelle n'en soit perdue. Et le parquet, doublé d'un revêtement de zinc, est de plus garni d'un caillebotis, de telle sorte que les poussières métalliques ne puissent s'attacher aux semelles des chaussures : les détritiques mêmes ont ici une valeur. Chaque semaine, des nettoyeurs les ramassent avec soin, les brûlent sommairement, en entassent les cendres dans des tonneaux. Quand l'amas est suffisant, il subit, par les soins d'une industrie spéciale, et en présence d'un représentant de la maison, un traitement approprié qui demande de quatre à cinq jours, broyage, lavage, séchage, fusion enfin. Il en résulte des blocs métalliques composés d'éléments variables.

Un essayeur y opère des prélèvements par forage à travers toute la masse, analyse la matière ainsi recueillie, en donne la teneur exacte. Il ne reste qu'à vendre le lot à l'un des comptoirs se livrant au commerce des matières précieuses, qui sépare les divers métaux et... les remet en circulation. On peut croire qu'en fin d'année, dans une maison comme celle-ci, les déchets ainsi recouverts représentent un chiffre imposant.

Les pierres précieuses à monter arrivent au joaillier disposées dans des boîtes plates, dont le fond est recouvert d'une couche de cire. Elles y sont placées sur un linéament dessiné à la pointe avec une précision rigoureuse, dans la position même qu'elles occuperont dans le joyau fini. Le tracé est précis comme une épure : on croirait les voir dans

leur écrin. Et c'est une chose admirable que l'exactitude avec laquelle ces ouvriers adroits et expérimentés exécutent leur minutieuse tâche.

A la saison des longs soirs, alors que, pour ménager ses yeux, chacun d'eux interpose entre la lampe électrique et l'outil une grosse boule de cristal remplie d'un liquide bleu pâle, ils travaillent dans une lueur céruléenne de grotte marine ou d'empyrée, baignant d'un doux éclat les pierres qui scintillent.

Ce métier dut être naguère aussi pénible, pour ceux qui l'exerçaient, qu'il était délicat. Il leur fallait souffler à la bouche le chalumeau qui sert à opérer les soudures. Aujourd'hui, un appareil perfectionné à la main droite, ils règlent d'un coup de pouce sur une molette l'arrivée de l'oxygène comprimé qui, mélangé au gaz, fond instantanément d'un dard de flamme le platine même, — à 1.775 degrés.

Plus loin, c'est l'atelier d'orfèvrerie, où s'exécutent au repoussé les ustensiles de table, cafetières, théières, surtout, jardinières, vaisselles plates, et aussi des vases ciselés; où s'ébauchait, quand je le parcourus, un ostensor admirable d'argent doré, ciselé, émaillé, constellé de gemmes; car la maison Chaumet produit aussi bien ces pièces de haut style que des drageoirs, des bonbonnières, des étuis ou des boîtes à l'usage des fumeurs, objets de plus modeste importance, d'usage plus courant, mais toujours marqués au coin du

goût le plus raffiné : j'ai dans les yeux encore les reflets d'un délicat coffret de laque noir rehaussé d'argent mat, d'une belle simplicité de lignes, ainsi que le veut la mode, et d'une rare distinction.

Avec le battement rythmé des marteaux façonnant le métal malléable, le ronflement intermittent des chalumeaux à gaz oxhydrique agrandis à la proportion des objets à ouvrir, avec ses bacs de coke sous la hotte d'une vaste cheminée, son banc à étirer, sorte de laminoir ou de tréfilerie en réduction qui permet la confection des moulures classiques, aux gabarits arrêtés d'avance, cet atelier, moins silencieux que ceux de joaillerie, où l'on travaille dans un recueillement quasi-monacal, rappelle un peu la forge. Oh ! une forge de distinction ; — celle de Vulcain, par exemple, alors que, sur la commande de Thétis ou de Vénus, on y parachevait les armes d'Achille, celles d'Enée.

Nous retrouvons une atmosphère sans bruit à l'atelier de sertissage, travail minutieux entre tous, qui ne laisse guère de champ à la distraction ni aux vains bavardages. Les bons artisans sont là courbés sur l'établi, toute leur attention tendue, leurs yeux rivés à la pièce en train, comme hypnotisés par les brasillantes aigrettes des diamants, les flammes ardentes des rubis, les bleus frimas des saphirs. Ils sont appliqués à emprisonner patiemment, à enserrer entre les souples griffes de l'armature de métal, fixée dans un ciment fusible, soit des gemmes dignes du trésor d'un

rajah, soit de ces brillants minuscules que les profanes appellent semence ou poussière de diamant.

Enfin c'est toujours dans le calme que s'achève la parure, et l'atelier de polissage est recueilli aussi comme un ouvrage de nonnes. Des femmes y travaillent autour d'une table chargée de boîtes où miroitent des pâtes onctueuses : il y en a trois, reconnaissables à leurs couleurs diverses, qui servent à ébaucher, à poursuivre, à achever, et dont on enduit l'extrémité de longues et souples baguettes de bois assez semblables à des crochets à tricoter la laine et qui vont fouiller les interstices les plus exigus. Alors seulement, ce dernier apprêt donné, les bijoux s'en vont reposer sur le velours ou la soie des écrins.

En dehors de ces ateliers de la place Vendôme, la maison Chaumet — et elle est une des rares maisons de joaillerie de Paris, sinon même la seule, qui jouisse de ce privilège, — possède encore sa taillerie de diamants à elle. Car les temps sont lointains où Amsterdam détenait à peu près le monopole de la taille des pierres précieuses. Cette taillerie est située à Auteuil. Elle comporte quarante meules, dont vingt à vingt-cinq à peu près toujours en activité.

Et peut-être sied-il de relever ici un fait à l'honneur de la maison Chaumet : la constance que lui montre son personnel. Certains de ses ouvriers lui ont, à l'heure actuelle, dévoué plus de trente-cinq ans de loyaux services. Onze

de ses collaborateurs ont mérité et reçu la médaille, si honorable, dite des vieux serviteurs.

Mais, se demandera-t-on, ces bijoux que nous avons vus arriver à l'atelier de joaillerie ébauchés, pour ainsi parler, sur leur écrin de cire, chaque gemme à sa place, séparée de ses voisines par l'espace exact que viendra remplir l'armature de métal qui s'apprête, puis passer, monture d'une part, pierreries de l'autre, toujours sur leur couche malléable, aux mains des sertisseurs qui vont construire le joyau, lui donner sa forme définitive, et enfin recevoir, des mains des polisseuses, les derniers soins, qui en a réglé l'ordonnance, arrêté l'arrangement ? qui les a créés en somme ? Car il va de soi qu'une pareille maison n'imité pas, ne copie point, et qu'elle peut signer, comme un peintre son œuvre, chacune de ses créations. A un bureau d'études et de dessin, à un autre de modelage et de sculpture sont donc attachés des artistes de talent éprouvé chargés de préciser, de mettre au point pour l'exécution, en tenant compte des exigences techniques qu'ils connaissent, soit les thèmes conçus par la direction, quelquefois esquissés, sommairement indiqués, soit les intentions souvent assez vagues formulées par le client, qu'il s'agisse d'un bijou à inventer de toutes pièces ou de la transformation, d'une mise en œuvre nouvelle de pierreries familiales, ou

encore de quelque pièce d'orfèvrerie. De là sortent des dessins aquarellés ou gouachés, véritables trompe-l'œil enlevés avec une prodigieuse virtuosité par des dessinateurs maîtres de leur crayon, de leurs pinceaux, comme les orfèvres et les joailliers qui vont réaliser ces compositions le sont de leurs burins mordants, de leurs patients marteaux, de leurs scies fines autant que des cheveux, de la langue ardente de leur chalumeau. Alors le projet graphique adopté, exécuté en métal, prend la figure d'une de ces maquettes dont nous avons vu, dans la salle des Modèles, la si curieuse collection.

C'est de ces collaborations multiples, souples, parfaitement harmonisées, régentées par une tête clairvoyante et ferme que naissent tant de délicats bijoux qui vont répandre à travers le vaste monde le prestige du goût français.





VII

LE SERVICE D'IDENTITÉ ET DE CONTRÔLE

Vous est-il arrivé parfois d'observer, discrètement et d'un peu loin, car le milieu ne semble pas très accueillant aux intrus, la terrasse de l'un de ces cafés où se réunissent, pour la commodité de leurs transactions, des marchands de pierres et de perles fines ? C'est un bien curieux spectacle que celui de ces gens attentifs, perplexes, les yeux fixes, le front plissé, méditant comme des joueurs d'échecs en présence d'un coup difficile avant de prononcer les mots qu'attend, non moins en arrêt, le partenaire, — on allait écrire l'ennemi. Et l'on admire ces professionnels assez sûrs d'eux, de leur vue, de

leur tact, de leur flair pour conclure là, sur la bordure d'un trottoir, devant un guéridon de marbre et un verre d'eau, des affaires souvent considérables, et estimer séance tenante la valeur exacte d'un rubis, d'un diamant, d'une émeraude, d'un lot de perles qu'un lapidaire, à sa table, examinerait longuement à la loupe avant de se prononcer.

Jusque dans le dernier quart de siècle, les uns et les autres n'avaient pourtant, comme critérium, que les indications que leur donnaient un jugement plus ou moins sûr, des sens plus ou moins impressionnables, une expérience plus ou moins longue, — et parfois le don, qui favorise, dans tous les arts, quelques privilégiés, une rare élite.

M. J. Chaumet, on l'a indiqué plus haut, était de cette petite phalange de connaisseurs éprouvés. Il semblerait donc qu'il eût dû être des derniers à éprouver le besoin de se procurer des certitudes absolues dont ses facultés personnelles lui garantissaient à peu près l'équivalent. Mais cet homme de conscience rigide n'était pas de ceux qui se satisfont d'à peu près. Il a formulé en ces termes le principe qui le guidait et qui devrait être inscrit à la première page de la déontologie des joailliers :

« Du moment que nous acceptons la responsabilité de recevoir des sommes considérables en échange de pierres fines naturelles, dont les qualités rares justifient la valeur, nous devons appuyer notre affirmation de témoignages précis et tangibles pour l'acheteur. »

C'est en 1904 qu'il prononçait ces hautes paroles, empreintes d'un si profond scrupule d'intégrité.

Déjà il était en possession du procédé scientifique qui permettait de donner à la clientèle les garanties qu'il réclamait pour elle comme équitables.

Aux approches de 1900, l'idée d'imiter ou de fondre en masses le rubis, gemme plus rare que le diamant, et qui avait toujours joui d'une faveur quasi-superstitieuse, hantait beaucoup de savants. C'est ainsi que les chimistes Frémy et Verneuil avaient réussi à produire, par synthèse, en traitant par la chaleur l'alumine potassée en contact avec un fluorure, le corindon rouge ou rubis d'Orient. D'autre part, le four électrique avait permis de fondre ensemble de petites pierres naturelles ou des débris, puis de les laisser cristalliser sous pression et d'obtenir ainsi des pierres dites « reconstituées », de dimensions imposantes, ce qui leur conférait une valeur qu'étaient loin d'avoir les matériaux ayant servi à les produire. Il y avait là pour les lapidaires deux dangers qui frappèrent M. Chaumet.

D'autre part, même entre les rubis naturels, il existe de très sensibles écarts de prix suivant leur provenance. La cote commerciale des rubis de Birmanie, ceux-là que l'on appelle exclusivement « rubis d'Orient » est très supérieure à celle des rubis de Siam.

Et certes la plupart du temps, ils diffèrent assez sensiblement d'apparences; mais il faut déjà, dans certains cas,

un œil quelque peu exercé de professionnel ou d'amateur pour les distinguer les uns des autres.

Dès 1896, M. J. Chaumet avait entrepris, sur le diamant d'abord, et en partant d'indications que lui avait données M. Mascart, l'éminent professeur au Collège de France, spécialisé dans les travaux sur l'électricité et sur l'optique, des recherches au laboratoire. Six ans après, le 20 mai 1902, dans une note que présenta M. de Lapparent, un maître de la géologie et de la minéralogie, il faisait part à l'Académie des Sciences des résultats déjà acquis.

Cette communication, insérée aux comptes rendus des travaux de la savante assemblée, était, au point de vue scientifique, de grand intérêt. Elle révélait de curieuses particularités de la vie des pierres, de leurs réactions sous certains rayons. Elle marquait une ère dans l'histoire de la lapidairerie.

Mais c'est surtout l'imitation artificielle des rubis qui avait ému à cette époque les joailliers et lapidaires et qui avait été le motif déterminant des recherches de M. J. Chaumet, et ce fut sur le rubis qu'il concentra tout d'abord ses travaux.

Quand ses études lui parurent suffisamment au point, il consentit, sur l'invitation des Chambres Syndicales des Marchands de Diamants, Lapidaires, Joailliers et Bijoutiers réunies, à faire à l'amphithéâtre des Arts et Métiers

une communication sur l'état de la question et les résultats précis qu'il avait obtenus. Elle a été éditée sous ce titre :
LE RUBIS.

Il s'est proposé deux objets : d'abord distinguer exactement les uns des autres les rubis d'Orient et les rubis de Siam, que l'on pourrait à la rigueur confondre l'un avec l'autre ; ensuite distinguer ces pierres naturelles des pierres fabriquées, rubis reconstitués ou fondus, et rubis de synthèse.

La grande épreuve, l'épreuve saisissante, vraiment, pour les rubis naturels, c'est le passage sous la « lumière filtrée », c'est-à-dire la lumière d'une lampe à arc traversant des écrans qui ne laissent passer que les rayons ultra-violets.

On a bien voulu, dans les laboratoires de la place Vendôme, renouveler pour moi l'expérience. Elle est, je le répète, saisissante : c'est le seul mot qui rende l'impression qu'on en éprouve.

L'opérateur a jeté sur une boîte à cire une poignée de rubis, birmans et siamois mélangés. Le faisceau lumineux est projeté. Un prodige, un enchantement se produit, pareil au miracle du Vendredi-Saint, qui fait soudain rougeoyer le Graal d'une lueur sanglante : tandis que certaines des gemmes demeurent sombres, inertes, presque invisibles, les autres s'éveillent, s'allument, s'embrasent, rutilent comme des charbons incandescents. Les magies des beaux feux d'artifice, les prestiges des ballets lumineux

les plus éblouissants sont éclipsés : une pierre précieuse en ignition et qui arderait ainsi tant que le rayon, invisible aux yeux, l'inonde et l'avive. Quel sortilège de la lumière ! Puis un commutateur tourné, les ardentes flammes s'éteignent brusquement ; toutes les pierres à mes yeux inexpérimentés apparaissent semblables, les rubis d'Orient qui flamboyaient à l'instant, ceux de Siam que n'émeut pas la lumineuse caresse. Je comprends désormais le sens superstitieux qui s'attachait autrefois au mot escarboucle. C'est vraiment pour moi une pierre mystérieuse, magique, vivante.

La même expérience, d'ailleurs, est répétée sur des émeraudes, une entre autres, de belles dimensions, évaluée un million et demi, et qui devient en un instant rouge vif comme les rubis mêmes ; puis sur une broche composée d'émeraudes, d'aigues-marines ou bérils : trois de ces pierres, des aigues-marines, jouant à l'œil l'émeraude pâle, bleuissent, se glacent de fluide azur, tandis que les autres pierres du bijou, véritables émeraudes, rougissent et s'enflamment. Plus l'émeraude est belle, plus elle devient ardente, plus l'écarlate en apparaît éclatant. On peut ainsi en estimer la valeur en même temps qu'on détermine son authenticité.

Enfin si, à la réaction sous la lumière ultra-violette, il subsistait, touchant une pierre, le moindre doute, on aurait encore la suprême ressource de l'examiner dans le vide,

sous les rayons cathodiques : cette épreuve irréfragable dissiperait toute incertitude.

Pour démontrer aux yeux de ses confrères, dans cette conférence des Arts et Métiers, la nécessité où était la corporation de s'armer, M. J. Chaumet affirmait que « jamais un produit artificiel ne peut être assimilé à un produit naturel » ; le législateur a depuis adopté cette opinion.

Ce qui caractérise, au point de vue de l'examen microscopique, les rubis naturels, c'est la présence dans leur structure intime de lignes qui s'entrecroisent, délimitant des figures géométriques, des losanges ajourés au milieu, ce que les héraldistes appellent des macles :

« Je n'ai jamais trouvé de macles dans les pierres artificielles », affirmait avec force M. J. Chaumet.

Forte d'observations si décisives, la maison J. Chaumet prenait dès lors l'initiative d'offrir à sa clientèle les garanties qu'à bon droit elle jugeait équitables. Du jour où son chef acquit la conviction que ses méthodes d'identification étaient irrécusables, elle délivra à ses acheteurs, pour tout joyau, un certificat d'authenticité.

D'autre part, la photographie joue depuis longtemps, et de plus en plus, un rôle très important à la place Vendôme. Le bijoutier comme son client y trouvent une garantie.

Toute pièce entrant à la maison, pierres sur papier ou bijoux montés confiés par des clients, est photographiée,

à grandeur double, de face et de profil. Tout défaut de la pierre ou de la perle est enregistré, fixé sur la plaque sensible; elle a ainsi, — comme quiconque passe au service anthropométrique de la police, — sa fiche d'identité. Qu'un accident lui arrive au cours du travail, ou qu'à la livraison du joyau une contestation survienne de la part du propriétaire, l'épreuve, le cliché sont là qui font foi.

Les perles ont de tout temps été l'une des spécialités favorites de la maison.

En 1811, déjà, Nitot avait vendu à l'Empereur, moyennant 40.000 frs, ce qui nous apparaît aujourd'hui comme une bagatelle, une perle de la forme et à peu près de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui pesait 337 grains et qui constitua d'abord le motif central d'un diadème destiné à Marie-Louise. A l'aliénation des diamants de la Couronne, en 1887, elle était désignée, — fantaisie pure, assure M. Henri Vever, — sous le nom de la « Régente », que jamais elle n'avait portée. M. J. Chaumet, admirable expert, nous l'avons dit, en matière de perles, continuait donc, pour ainsi dire, la tradition.

D'un coup d'œil, il distinguait l'origine et la nature des perles qu'il avait à examiner. Puis quand il devint nécessaire de protéger le commerce des perles comme il avait fallu le faire autrefois pour le marché des pierres de

couleur, il s'attacha à suivre les progrès des appareils d'épreuve. Maintenant il est aussi aisé à l'observateur le moins averti de distinguer les perles fines des reproductions obtenues par des moyens plus ou moins ingénieux que de différencier les rubis et les saphirs des pierres rouges ou bleues réalisées industriellement.

Rien n'égale, enfin, les garanties dont on s'entoure à la maison Chaumet avant de certifier la valeur d'une gemme ou d'une perle.

Et même, si parfaits que paraissent les appareils dont est dotée aujourd'hui cette institution de contrôle, on ne laisse pas de s'appliquer sans cesse à les améliorer, à les amener à la perfection absolue; l'on tend vers le mieux avec la même conviction, la même ardeur que si l'on n'était encore qu'au seuil d'une science ardue, subtile, inépuisable.

Exemple de haute conscience et de respect de soi; témoignage d'un souci constant de la dignité du poinçon corporatif, du long passé de probité qu'il représente.

Ce sont de tels scrupules qui ont affirmé et maintiennent, bien au-delà de nos frontières, le bon renom de l'industrie et du commerce français.







VIII

DES PERLES ET DES GEMMES

EN cette année 1930, une visite dans les salons d'exposition de la maison Chaumet montre qu'elle n'a rien perdu de l'éclat dont elle brille depuis cent cinquante ans. Un coup d'œil jeté sur ses vitrines révèle des bijoux dont la splendeur eût émerveillé aussi bien Nitot, le fondateur, que ses successeurs les plus proches, joailliers de l'Empereur ou du Roi citoyen.

Elle offrait récemment à l'admiration de ses visiteurs, sous les lambris harmonieux de l'ancien hôtel de Saint-James, un collier de valeur inestimable, qui constituait

vraisemblablement la plus belle collection de perles qui ait jamais été réunie en une seule parure.

Nous avons observé que la maison Chaumet devait une belle part de sa notoriété à la profonde connaissance des perles qu'avait acquise M. J. Chaumet, aux soins éclairés qu'il avait toujours apportés à cette branche de ses affaires, à laquelle il avait voué une véritable prédilection.

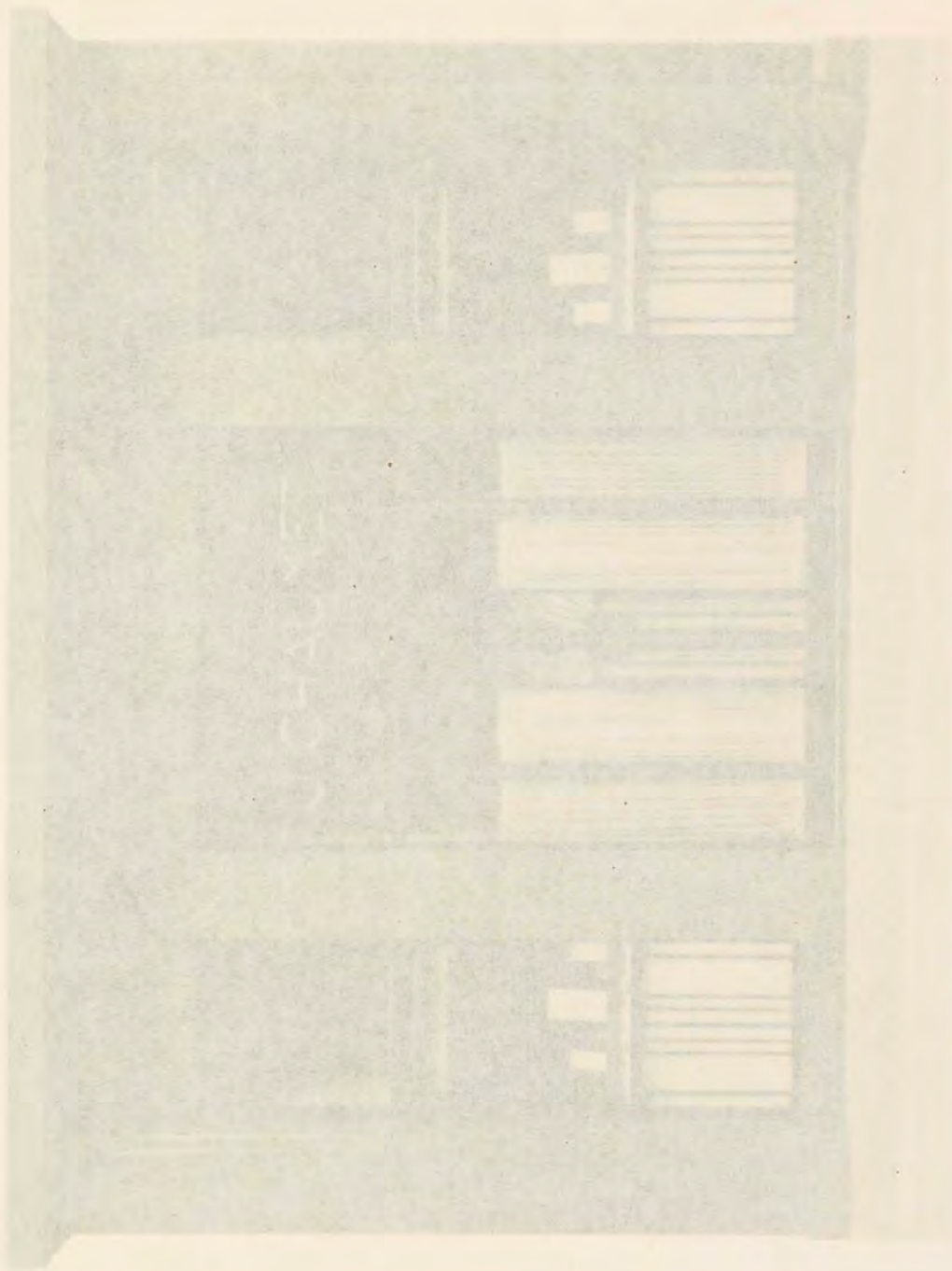
C'est demeuré la préoccupation de la maison que de rechercher les perles rares et de constituer, sans cesse, des collections importantes de pièces choisies.

Au prix de quelles recherches, de quelle application, ont pu être réunies les soixante-cinq perles, uniques par leur perfection et leur grosseur, qui constituent ce collier, on ne saurait sans doute l'imaginer.

Toutes sont d'une forme accomplie, d'une sphéricité irréprochable, sans la moindre tache, sans le plus imperceptible point, sans un défaut. Et d'un orient!...

Tous les reflets du prisme se jouent en lueurs fugitives à la surface de ces globes nacrés. Mais la nuance générale en est rosée, d'un rose tendre, fluide comme la clarté, indicible, de cette roseur qui est, pour une perle, la suprême qualité, la plus rare et la plus recherchée. C'est un enchantement pour les yeux.

Auprès de cette pièce maîtresse étaient groupées quelques œuvres de haute qualité.



LA MAISON J. CHAUMET A LONDRES
22, BRIXTON STREET, NEW BOND STREET

vraisemblablement la plus belle collection de perles qu'ait jamais été réunie en une seule parure.

Nous avons observé que la maison Chaumet devait une belle part de sa notoriété à la profonde connaissance des perles qu'avait acquise M. J. Chaumet, aux soins éclairés qu'il avait toujours apportés à cette branche de ses affaires, à laquelle il avait voué une véritable passion.

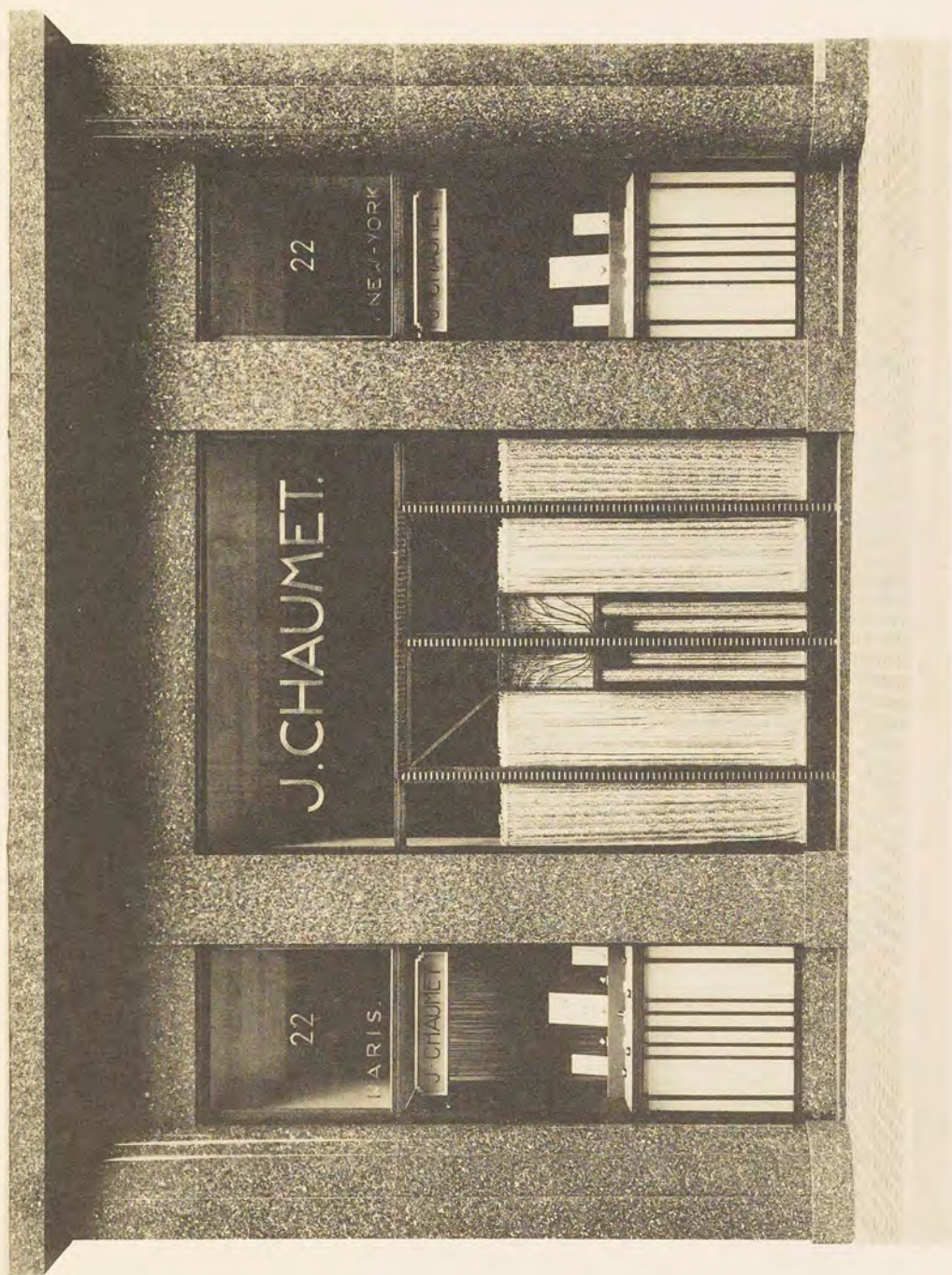
C'est demeuré la préoccupation de la maison que de rechercher les perles rares et de constituer, sans cesse, des collections importantes de pièces choisies.

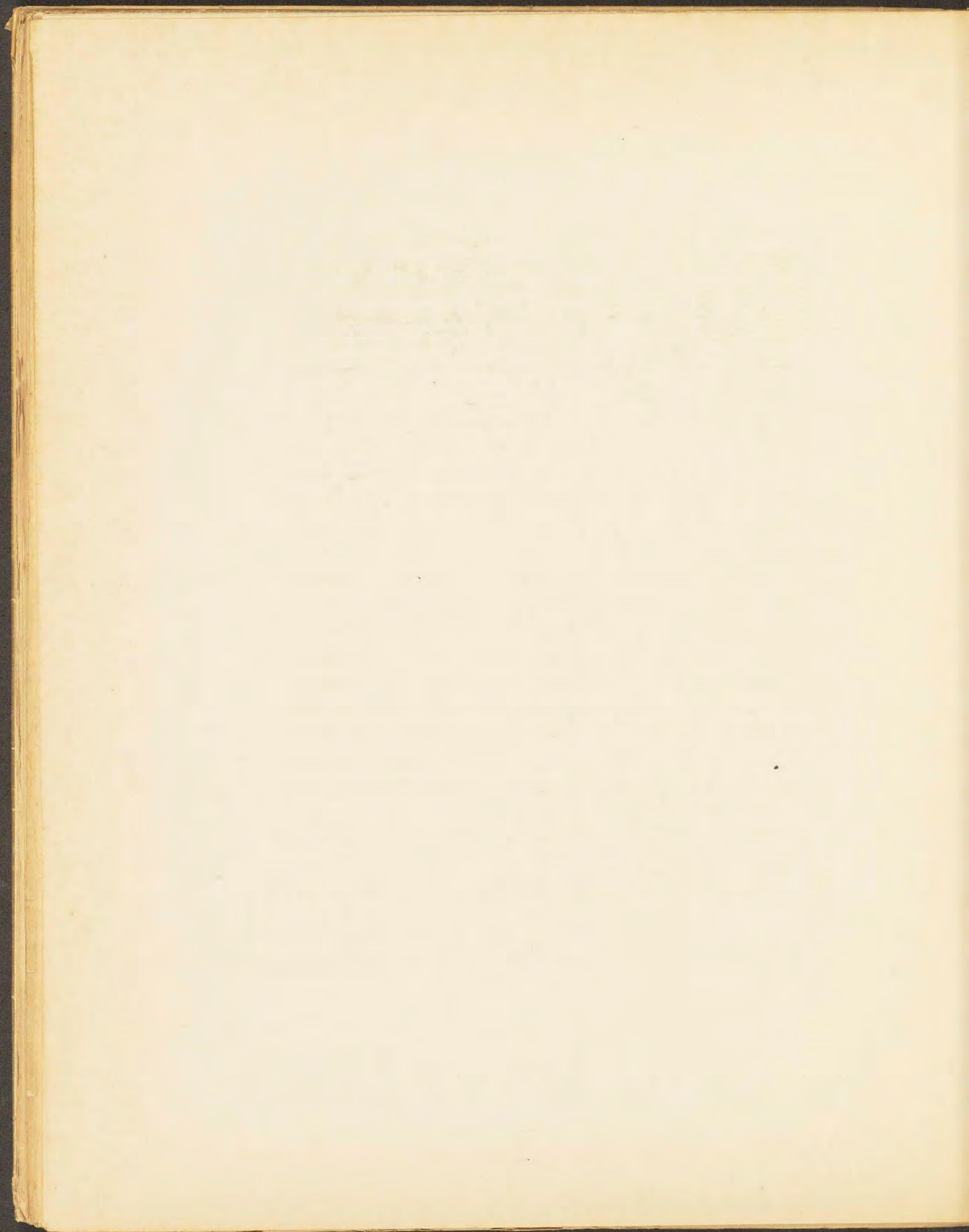
Au prix de quelles recherches, de quelle application, ont pu être réunies les soixante-cinq perles, uniques par leur perfection et leur grosseur, qui constituent ce collier, on ne saurait sans doute l'imaginer.

Toutes sont d'une forme accomplie, d'une sphéricité irréprochable, sans la moindre tache, sans le plus imperceptible point, sans un défaut. Et d'un orient!...

Tous les reflets du prisme se jouent en lueurs fugitives à la surface de ces globes nacrés. Mais la nuance générale en est rosée, d'un rose tendre, fluide comme la clarté, indicible, de cette roseur qui est, pour une perle, la première qualité, la plus rare et la plus recherchée. C'est un enchantement pour les yeux.

Auprès de cette pièce maîtresse étaient groupées quelques œuvres de haute qualité.





C'était d'abord un bracelet de diamants d'une grande beauté, de ce « blanc-bleu » qui est, pour le roi des gemmes, la qualité première, comme la nuance rose l'est pour les perles : cinq gros brillants, sur une monture très sobre de lignes, et de cette admirable souplesse de jeu dont on a déjà été frappé en parcourant les ateliers de joaillerie de la place Vendôme.

Autour de ces pierres remarquables, leur formant cadre, des diamants taillés en « baguettes ». C'est une forme qui fut lancée dans les premiers lustres du siècle, et que, dès 1910, la maison Chaumet pratiquait déjà, pour sa part.

Elle contraste grandement avec la taille classique et ne met pas en jeu, comme elle, les scintillements de la pierre. Elle a apporté dans la joaillerie un élément de variété. Ce fut une nouveauté qui séduisit et dont l'attrait persiste.

Il y avait encore, non loin de là, un autre bracelet formé de huit motifs rectangulaires, deux de rubis assemblés à la façon d'une mosaïque, les autres parés de diamants, qui était d'une bien aimable fantaisie et d'une étonnante somptuosité ; et des broches où des émeraudes paraient comme de chatoyants feuillages des grappes vermeilles de rubis.

Et puis deux pierres exceptionnelles par leur qualité et leur volume.

C'était un diamant blanc-bleu, toujours, d'une eau

délicieusement limpide, d'une taille irréprochable qui en faisait miroiter tout l'éclat.

Enfin, une émeraude importante, d'une couleur franche, profonde, considérée comme la plus belle qui soit. Elle était pour lors montée en broche, entre deux gros diamants en forme de poires et encadrée d'autres diamants taillés en baguettes. Mais cette monture, peut-être, ne constituait qu'une présentation provisoire, qu'un désir, qu'un caprice féminin pouvait modifier. Les prestigieuses émeraudes du trésor des tsars, des cathédrales du Kremlin, l'émeraude, du volume d'un œuf, qui fixe l'aigrette au turban de Mahomet II, conservée à Stamboul, au Vieux Sérail, et qui est la plus grosse du monde, mais dont la nuance est plus pâle, sont éclipsées par cette gemme sans rivale.

Et ici encore, la maison Chaumet demeure fidèle à une tradition qui, de longtemps, lui fait rechercher les pierres exceptionnelles comme les perles d'une beauté non pareille.

Nous nous sommes appliqué, au cours de ces pages, à retracer dans ses larges lignes la vie d'une grande maison française qui compte aujourd'hui un siècle et demi d'existence, et qui se trouve ainsi l'une des doyennes de l'industrie de luxe parisienne.

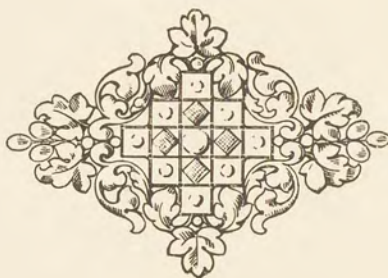
A côté du légitime orgueil qu'elle peut concevoir de

cette longévité, que seules ont pu assurer d'éminentes qualités chez ceux qui l'ont tour à tour dirigée, habileté technique, droiture commerciale, avec le perpétuel souci de progresser sans cesse et de toujours mieux faire, l'ancienne maison des Nitot, des Fossin, des Morel, la maison Chaumet peut se targuer d'avoir toujours été, de demeurer dans sa partie l'une des premières et des plus notables : grâce aux efforts constants de ses directeurs successifs, — sept, exactement, une « pléiade », ce qui justifie le titre de ce volume, — le temps n'a fait qu'accroître sa prospérité.

Son activité commerciale s'est manifestée hors de France par la création, à Londres et à New-York, de deux succursales prospères. De plus, au cours de chaque « saison », elle organise des expositions, l'été à Deauville, l'hiver à Cannes.

Le rang qu'elle a conquis de haute lutte, au prix de persévérants efforts, d'une continuelle application, au cours de son heureuse carrière, elle entend s'y maintenir en demeurant fidèle à son passé, à ses traditions éprouvées ; en tendant sans cesse vers de nouveaux progrès dans toutes les voies ouvertes à son activité, attentive sans relâche, ainsi qu'elle l'a été jusqu'à présent, aux travaux de la science, aux transformations économiques comme aux recherches des artistes.

Et, forte de la bienveillante confiance que lui témoigne une clientèle d'élite, à laquelle elle ne saurait trop exprimer sa gratitude pour un si constant attachement, parvenue au seuil du quatrième demi-siècle de son existence, elle tient à honneur d'affirmer ici sa vitalité, elle forme de nouveaux et de brillants projets d'avenir.





VUE INTÉRIEURE DES MAGASINS
DE LA MAISON J. CHAUMET,
A LONDRES

Et, forte de la bienveillante confiance que lui témoigne
une clientèle d'élite, à laquelle elle ne saurait trop exprimer
sa gratitude pour un si constant attachement, parvenue au
seuil du quatrième demi-siècle de son existence, elle tient
à honneur d'affirmer sa vitalité, elle forme de nouveaux
et de brillants projets d'avenir.





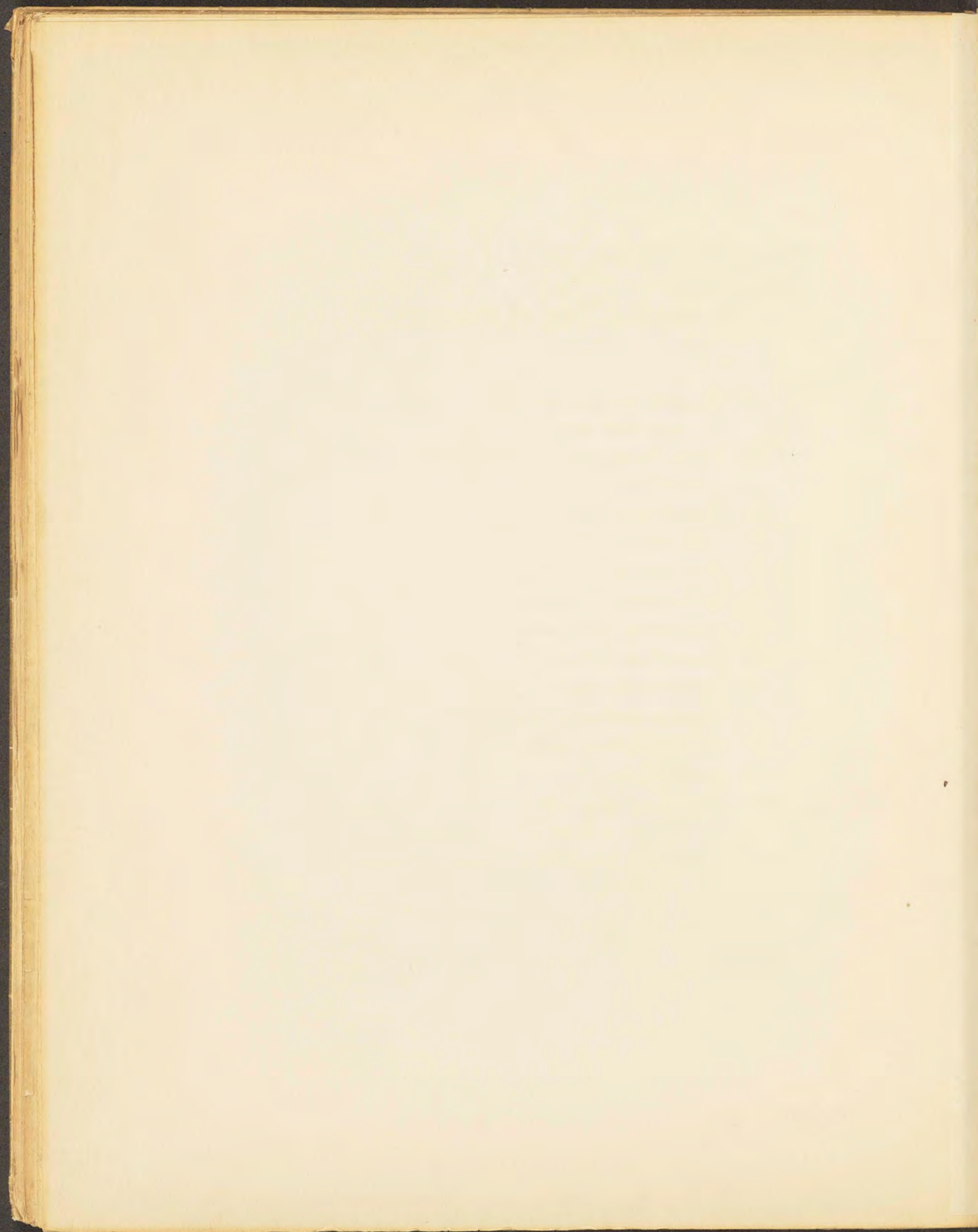


TABLE DES PLANCHES

I.	Le premier état de la place Vendôme, jusqu'en 1699, avec la statue équestre de Louis XIV	3
II.	La place Vendôme en 1701, reconstruite selon son plan actuel, octogonal.	9
III.	Le grand salon de l'Hôtel de Saint-James, place Vendôme	15
IV.	Le Rocher de la « Folie Saint-James »	21
V.	La Couronne dite de Charlemagne.	33
VI.	La Tiare offerte à S.S. le Pape Pie VII par Napoléon I ^{er}	37
VII.	Couronne impériale et parure de rubis et brillants. . .	43
VIII.	François-Regnault Nitot	47
IX.	Le Glaive impérial de 1811	51
X.	La maison Nitot sous le premier empire	57
XI.	Jean-Baptiste Fossin, père	61
XII.	Jules Fossin, fils	65
XIII.	La Couronne offerte à M ^{me} la Duchesse d'Orléans, en 1896, par les Dames de France royalistes. . . .	71
XIV.	La Vitrine de J.-V. Morel à l'Exposition universelle de Londres (1851)	75

XV.	Prosper Morel, fils	79
XVI.	J. Chaumet	85
XVII.	« Christus vincit »	89
XVIII.	Le Salon de la place Vendôme	93
XIX.	« Neptune et Amphitrite »	99
XX.	La salle des modèles à la place Vendôme	103
XXI.	Une livraison nocturne à la Cour chérifienne	107
XXII.	La Maison J. Chaumet à Londres	133
XXIII.	Vue intérieure des magasins de la Maison J. Chaumet, à Londres	139

TABLE DES MATIÈRES

I.	Un royal décor.	1
II.	Hôtes illustres	11
III.	Le Joaillier de l'Empereur.	27
IV.	Les successeurs des Nitot	59
V.	Chefs-d'œuvre	91
VI.	Les ateliers.	113
VII.	Le service d'identité et de contrôle. . .	121
VIII.	Des perles et des gemmes	131

Les bandeaux et culs-de-lampe sont des reproductions de dessins originaux de bijoux exécutés par les maisons Fossin, Morel et J. Chaumet.



BIBLIOGRAPHIE

GEORGES CAIN. — « La Place Vendôme », avec préface de M. Frédéric Masson.

J. CHAUMET. — « Le Rubis ». Communication faite aux Chambres Syndicales des Marchands de Diamants et Lapidaires, Joailliers et Bijoutiers, réunies le 21 juin 1914. — « Christus vincit ». Essai de représentation de l'influence du Christ et de sa doctrine sur la civilisation. — « Via Vitæ ». Notice explicative.

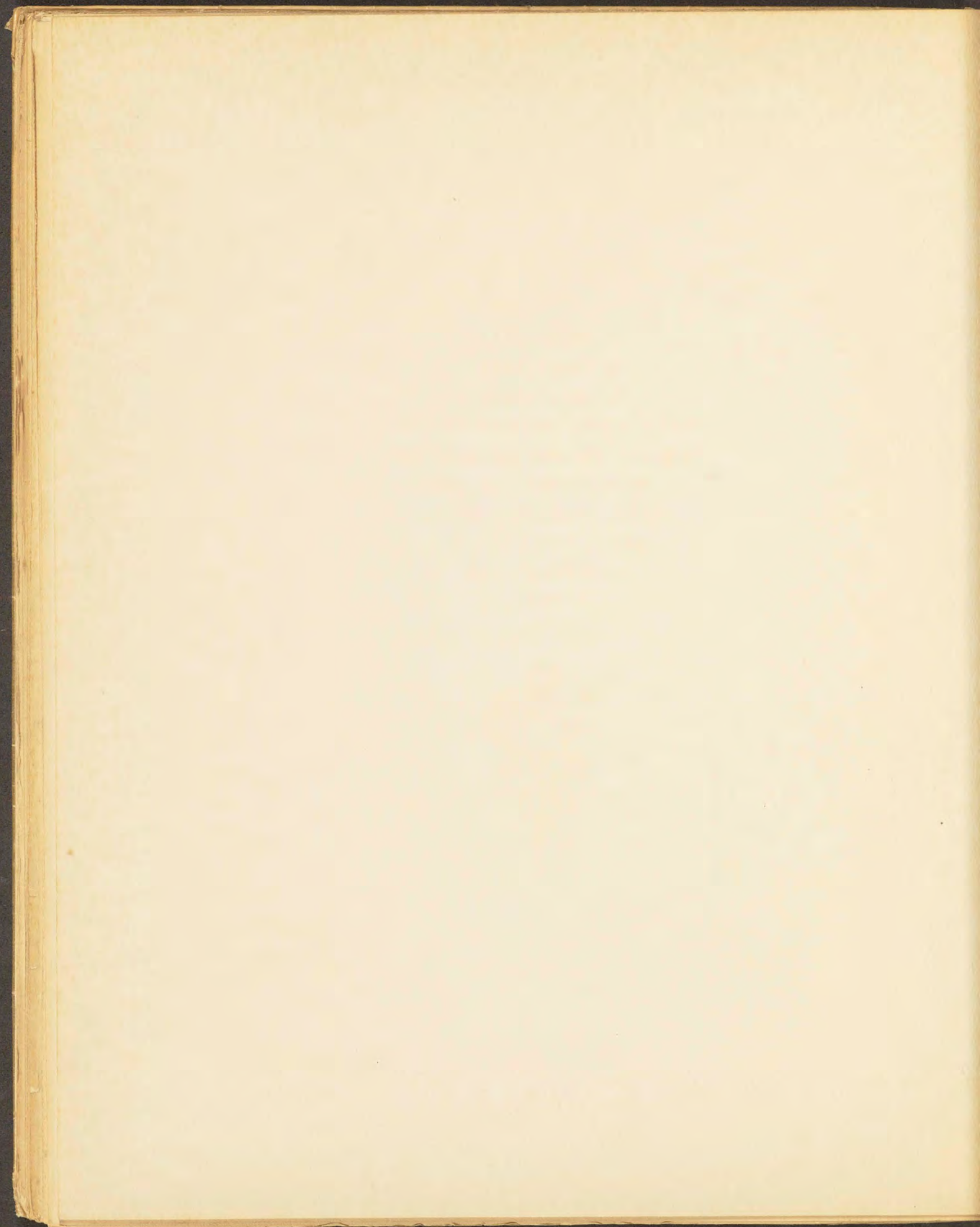
JAILLOT. — « Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris » (1772).

THIERY. — « Guide des Amateurs et des Etrangers voyageurs à Paris » (1787).

H. THIRION. — « La Vie privée des Financiers au XVIII^e siècle ».

J. VACQUIER. — « Les vieux hôtels de Paris. La place Vendôme, dite aussi Louis-le-Grand ou des Conquêtes ».

HENRI VEVER. — « La Bijouterie française au XIX^e siècle. »



ACHEVÉ
D'IMPRIMER
LE QUINZE MARS MIL
NEUF CENT TRENTE-ET-UN
SUR LES PRESSES DU MAITRE-
IMPRIMEUR FRAZIER-SOYE,
CENT SOIXANTE-HUIT
BOULEVARD DU
MONTPARNASSE
A PARIS



